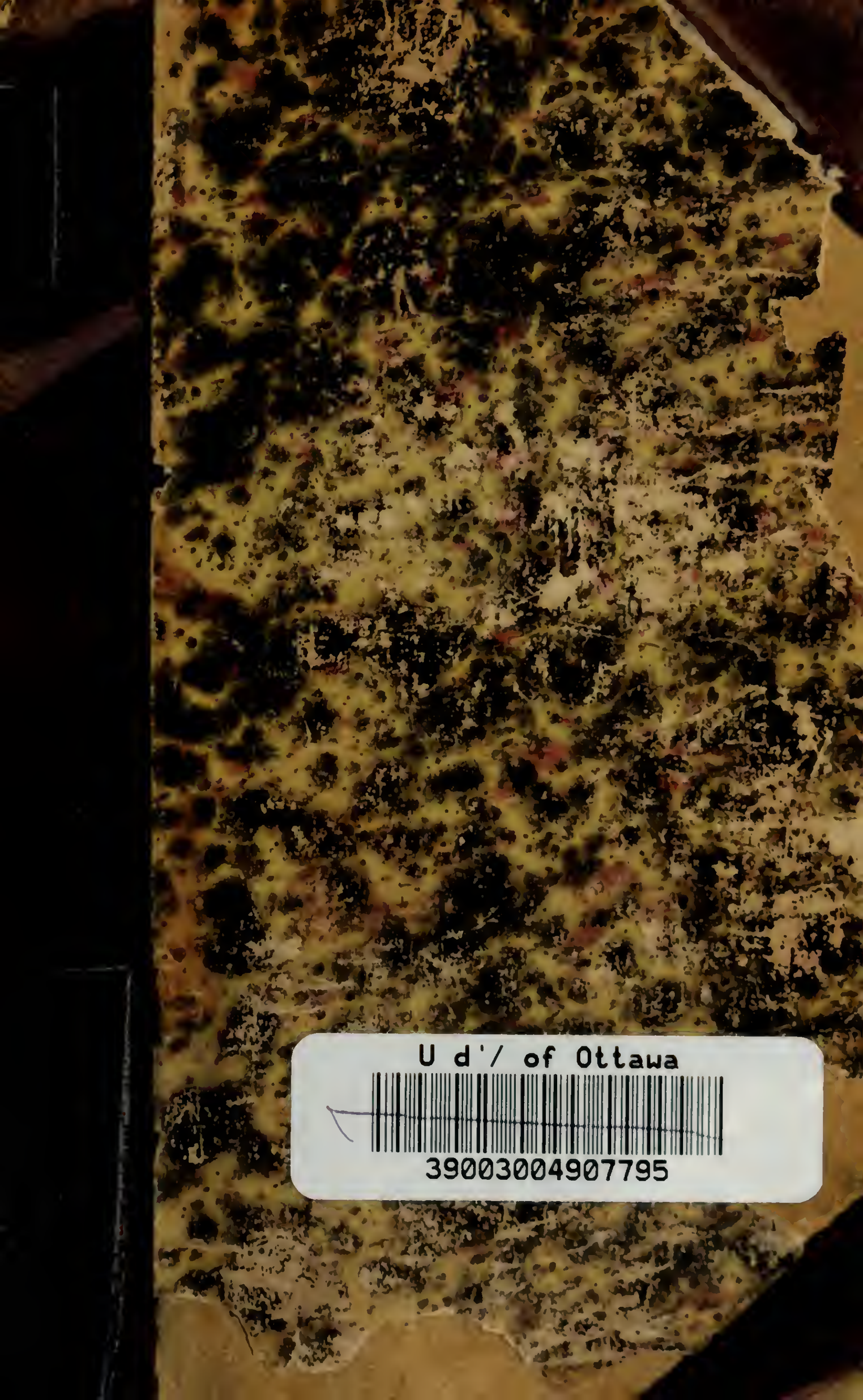
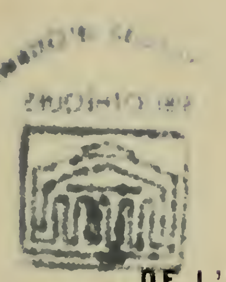

U d'/ of Ottawa
39003004907795



CHRISTOPHE COLOMB.





APPROBATION

DE L'ÉVÊCHÉ DE TOURNAI.

Imprimatur.

Tornaci, die 24ª maii 1855.

A.-P.-V. DESCAMPS, vic.-gén.



CHRISTOPHE COLOMB

SUIVI

D'UNE NOUVELLE AMÉRICAINE

PAR

Mlle CELLIEZ,

Auteur de l'*Histoire de Jeanne d'Arc* et de l'*Histoire du Paraguay*, etc.

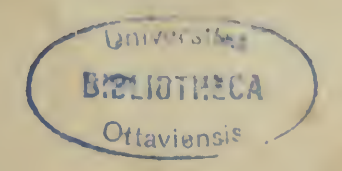
NOUVELLE ÉDITION.

TOURNAI

TYPOGRAPHIE DE J. CASTERMAN ET FILS,

LIBRAIRES-ÉDITEURS.

1853



Ce petit Ouvrage ne renferme rien de nouveau : c'est un humble récit qui n'a d'autre mérite que celui d'avoir été puisé aux sources les plus exactes ; mais tout ce qui est relatif à la vie du grand homme qui a découvert le Nouveau-Monde, a un attrait puissant. Nous raconterons les points les plus remarquables de ses voyages et de ses découvertes, en élaguant les recherches et les termes scientifiques, pour nous occuper surtout de ce qui, dans cette admirable histoire, touche le cœur ou excite la curiosité.

Nous désirons que ces faits, simplement rapportés, ne perdent pas sous notre plume l'intérêt qu'ils inspirent par eux-mêmes.

CHRISTOPHE COLOMB.

I.

Santa Maria de Rabida.

A une demi-lieue du port de Palos, en Andalousie, s'élevait à la fin du xve siècle un couvent de moines Franciscains placé sous l'invocation de Santa Maria de Rabida.

Un soir d'automne, un homme d'une taille haute, d'une mine noble et fière, s'arrêta à la porte de la maison de Dieu ; il tenait un jeune garçon par la main, et il demanda au portier un peu de pain et d'eau pour cet enfant.

Le prieur, Juan Perez de la Marchena, qui traversait les cloîtres du monastère, vit l'étranger et s'approcha de lui. Bien souvent les pauvres et les voyageurs s'arrêtaient à la Rabida pour y recevoir l'aumône du couvent ; mais l'œil pénétrant de Juan Perez lui fit promptement reconnaître que ce n'était pas là un pauvre ordinaire.

Il demanda le nom de l'inconnu ; ce nom n'avait rien alors qui attirât l'attention ; mais la noble

élocution de celui qui le portait, le courage qui paraissait le soutenir au milieu d'une extrême infortune, touchèrent le cœur de Perez.

« Vous êtes fatigué, dit-il à l'étranger, votre fils ne peut continuer sa route; reposez-vous au couvent, et soyez notre hôte pour quelques jours. »

Le malheureux père accepta avec reconnaissance l'asile qu'on lui offrait, et comprit bientôt qu'il pouvait donner sa confiance au bon prieur.

L'intérêt de Perez s'accrut, quand il apprit que son hôte était marin; qu'il avait conduit plusieurs fois, en qualité de capitaine, des vaisseaux sur l'Océan, et qu'il avait fait le voyage de la Guinée et celui de l'Islande, les deux limites les plus reculées du monde connu alors. Dans ce siècle de découvertes, la curiosité était excitée au plus haut point par le récit de ces voyages lointains : l'étranger confia à Perez qu'il méditait un grand projet de découvertes; que depuis plusieurs années il sollicitait le secours des princes et des personnages puissants pour tenter une entreprise dont le succès lui paraissait certain; que, repoussé partout, il avait par d'inutiles voyages épuisé ses dernières ressources, mais qu'il ne pouvait renoncer à l'espoir de réussir un jour. « La Providence, ajoutait-il avec une confiance ferme et modeste, avait certainement des desseins sur lui; elle l'avait conduit comme par la main sur la voie où il se trouvait, et quelques rebuts qu'il eût à essuyer de la part des hommes, il osait fermement espérer que la volonté de Dieu était que son projet s'accomplit. »

Juan Perez avait une connaissance approfondie des hommes ; déjà il avait reconnu en son hôte le cachet du génie ; il avait apprécié ses vastes connaissances, il avait démêlé en lui un mélange extraordinaire d'enthousiasme et de raison, de confiance et de modestie, qui devait le rendre merveilleusement propre à l'exécution des grandes choses. Perez était docte ; il aimait la science ; il jugea que les projets de cet homme éminemment éclairé ne devaient pas être rejetés sans examen. Mais il ne voulut pas s'en rapporter à son propre jugement, et il fit appeler un savant médecin de Palos, Garcia Fernandez, son ami, le priant de l'aider de ses lumières.

Quel était cet inconnu qu'un moine obscur soumettait à des épreuves multipliées, avant de lui assurer son humble protection?

Quand nous répétons, à la louange immortelle de Christophe Colomb, que c'est à ses efforts et à son génie que fut due, en 1492, la découverte du Nouveau-Monde, qui de nous s'attendrait à le voir nommer ici, et se le représenterait sous les traits de cet homme à pied, sur la route de Palos, demandant un peu de pain et d'eau pour ne pas voir mourir son enfant, et se trouvant heureux de faire d'un simple moine le dépositaire de ses magnifiques secrets ?

C'était lui cependant ; tel fut le point de départ de ce grand homme. Honneur à l'homme de bien qui le premier seconda ses désirs et comprit son génie !

Presque chaque soir Juan Perez et Garcia Fernandez se réunirent dans le vieux couvent, et là Christophe Colomb remplit les heures de loisir de ses deux amis

en leur développant tous ses projets, et en leur faisant connaître dans les moindres détails les conjectures sur lesquelles il fondait ses espérances de succès.

II

Quelques mots sur les efforts des Portugais pour arriver aux Indes par mer.

A l'époque dont nous parlons, les navigateurs s'occupaient incessamment de trouver un passage aux Indes par mer. C'était surtout la cour de Portugal qui avait favorisé les voyages autour d'Afrique.

Dès 1433, Gillianez avait doublé le cap *Nun* ou *Bajador*. Jamais Européen avant lui n'avait été au delà; les géographes anciens croyaient que l'Asie et l'Afrique étaient rejointes au sud par une suite de contrées très-étendues qui auraient fait de la mer des Indes un bassin intérieur; ils imaginaient que chaque mer était, comme la Méditerranée, entourée de terres.

Cependant on avait conservé la relation d'un voyage fait autour de l'Afrique, 610 ans avant Jésus-Christ, par des navigateurs phéniciens. Lorsque les limites du cap *Nun* furent passées, les Portugais cherchèrent à s'assurer si cette route autour de l'Afrique existait en effet. Un membre de la famille royale de Portugal, le prince Henri, fils de Jean Ier, s'en occupa avec tout le zèle de la science. Il encouragea l'étude de la géographie, qui était très-peu

avancée alors, puisqu'on ne connaissait pas même la forme de la terre. La boussole venait d'être découverte; à l'aide de cette précieuse aiguille on pouvait naviguer plus facilement sur l'Océan; mais on avait adopté la croyance que la zone torride était tellement brûlante qu'aucun homme ne pouvait y passer sans mourir. Le prince Henri fit établir un observatoire à Sagres, dans le royaume des Algarves, et fonda un collége dans lequel il appela des hommes savants qui perfectionnèrent les cartes et les instruments, perdirent peu à peu le préjugé qu'en naviguant vers le sud on arriverait à une zone inhabitable, et favorisèrent si bien les voyages autour de l'Afrique, qu'en 1447 on arriva aux côtes de la Guinée, et qu'en 1473, le premier jour de l'année, l'île d'*Annabona* fut découverte au delà de l'équateur. Ainsi cette redoutable ligne était franchie, et la zone torride ne devait plus effrayer les navigateurs.

Le prince Henri mourut cette année même; il ne vit pas l'accomplissement de ses plus chers désirs: la route aux Indes trouvée autour de l'Afrique.

Pendant ce temps s'élevait et se formait au milieu des travaux et des dangers de la mer Christophe Colomb, dont nous écrivons l'histoire.

III

Premières années de Colomb.

Christophe Colomb était né à Gênes (1). Un attrait irrésistible le porta dès son enfance vers l'étude de la géographie et de l'astronomie. Ses parents l'envoyèrent étudier à Pavie. A l'âge de quatorze ans, il savait faire des cartes, dessinait parfaitement, écrivait si bien qu'il aurait pu vivre de ce talent et souhaitait passionnément de voyager sur mer. Ses parents le lui permirent. Il accompagna un amiral du nom de

(1) Savone, dans le territoire de Gênes; Cucaro, dans le marquisat de Montferrat, et plusieurs autres villes d'Italie ont disputé à Gênes l'honneur d'avoir vu naître Colomb.

L'obscurité qui enveloppe les premières années de sa vie a donné lieu à ces réclamations. On ne sait rien de positif sur la famille de ce grand homme : les uns ont dit qu'il était fils d'un *cardeur de laine* à Gênes ; les autres, que ses ancêtres étaient nobles. Quels qu'ils fussent, ils ont fait soigner l'éducation de leurs trois enfants, Christophe, Barthélemy et Diégo Colomb; et on remarque dans leur famille deux marins distingués, *l'amiral et le capitaine Colombo.*

Lorsque le génie de Christophe Colomb eut rendu son nom illustre, plusieurs familles de Plaisance et de Montferrat, du nom de Colombo, cherchèrent à prouver que ce noble enfant de Gênes appartenait à l'une d'elles. Leurs prétentions paraissent mal fondées : elles sont démenties par l'intérêt que Colomb prit toujours à Gênes, par les dons qu'il fit à la République, par la recommandation qu'il fait à son fils d'entretenir *à Gênes un membre de sa famille ;* enfin, par un passage de son testament où il dit positivement *qu'il est né à Gênes.*

Colombo, son parent, qui devait aider Jean d'Anjou, fils du roi René, à reconquérir le royaume de Naples.

Colomb commanda plus tard des vaisseaux pour le même souverain ; il navigua longtemps sur la Méditerranée, où il eut à lutter contre les corsaires maures.

Telles sont les conjectures que nous pouvons former relativement aux premières années de sa vie, sur lesquelles nous avons peu de lumières. Une aventure extraordinaire, racontée par Fernando, aurait amené Christophe Colomb en Portugal vers l'âge de trente-six ans.

Un jeune capitaine, neveu de l'amiral Colombo, attaquait souvent les pirates arabes. Il était devenu si terrible, que les mères, quand elles voulaient effrayer leurs enfants mutins, les menaçaient du capitaine *Colombo*.

Ce capitaine était en mer vers l'an 1470, et Christophe Colomb commandait un des vaisseaux de sa petite flotte. Quatre galères vénitiennes revenaient de Flandre, chargées de richesses. Gênes et Venise étaient ennemies ; Colombo attendit les galères près de Gibraltar avec son escadre, et le combat s'engagea.

Christophe Colomb conduisit son vaisseau près d'une énorme galère vénitienne : des grappins et des chaînes furent jetés pour attacher les deux bâtiments ; mais, au milieu de la lutte opiniâtre engagée sur les deux ponts, des matières enflammées, lancées au hasard, mirent le feu aux vaisseaux ; il fut impossible d'arrêter les progrès de l'incendie. Les équipages se jetèrent à la mer. Colomb était très-habile nageur ; il saisit une rame pour se soutenir plus facilement, fit deux

lieues à la nage, et gagna la côte de Portugal. Voilà comment il arriva dans ce royaume, où s'agitaient tant de questions sur la route des Indes.

IV

Séjour en Portugal.

Le zèle de Christophe pour les découvertes trouvait un aliment dans l'enthousiasme des Portugais, tout occupés alors des voyages de leurs compatriotes. Il resta à Lisbonne. Bientôt il s'attacha à la jeune dona Philippa Monis-Palestrello, et l'épousa : dona Phelippa était fille d'un des marins les plus distingués du xve siècle, le cavalier *Bartolomeo*, qui avait navigué sous le prince Henri, et qui avait fondé une colonie à l'île de Porto-Santo, dans les Canaries. La veuve de Bartolomeo se plaisait à raconter à Christophe Colomb tout ce qu'elle savait des voyages de son mari. Tous les papiers, toutes les cartes du marin italien furent pour Colomb une nouvelle matière de méditations ; il étudiait surtout ce qui avait rapport à la navigation de l'Océan. Il accompagna quelques-uns des vaisseaux qui faisaient le voyage de Guinée ; enfin il résida quelque temps à Porto-Santo, où sa femme avait des biens, et où elle eut son fils Diégo. Là il eut de fréquents entretiens avec un navigateur célèbre de ce temps, *Pedro Correa*, qui avait aussi épousé une fille de Bartolomeo. Comme Christophe Colomb s'appliquait à faire des cartes magnifi-

ques, ce talent le fit distinguer des plus illustres savants. Il correspondait surtout, avec toute la chaleur et l'intimité de la plus douce amitié, avec Paulo Toscanelli, de Florence; ces deux hommes, d'un savoir éminent, se plaisaient à se communiquer mutuellement le résultat de leurs recherches. C'est vers cette époque que Colomb commença à mûrir la grande idée, qui bientôt l'occupa tout entier, que l'on pouvait naviguer jusqu'aux Indes par une autre route que celle que suivaient les Portugais. Il travailla avec ardeur pour arriver à la preuve mathématique de la supposition qu'il faisait; car un homme de cette trempe ne pouvait rien livrer au hasard.

« La terre est ronde, disait Colomb (il ne doutait pas de cette vérité, que beaucoup de savants alors contestaient); si elle est ronde, on peut en faire le tour, et si on la divise par degrés, et que trois quarts de l'étendue de la terre soient connus depuis les Canaries jusqu'à la dernière limite de l'Asie, l'Océan, pensait-il, doit avoir un quart d'étendue, et on doit en naviguant toujours à l'ouest, rejoindre les côtes orientales de l'Asie. »

Cette conséquence était juste; mais Colomb se trompait sur les distances, qu'il ne pouvait calculer exactement; et il était loin de prévoir qu'entre l'Asie et l'Europe, au milieu des plaines immenses de l'Océan, dût se trouver un monde aussi grand que l'Ancien.

Il examinait longuement, et citait, à l'appui de son opinion, les récits d'un voyageur du XIVe siècle, Marco-Paulo, qui avait atteint en Asie des limites

reculées, inconnues aux géographes, et qui avait décrit des archipels à l'orient de l'Asie.

Tous ces faits ayant appuyé la théorie de Christophe Colomb, les premières et vagues idées qu'il avait avancées se transformèrent en une certitude absolue. Il ne se demandait plus, comme au commencement, si on ne pourrait pas arriver aux Indes par l'ouest : il était assuré que ce passage existait, et il cherchait les moyens d'y parvenir.

V

Opposition des esprits aux grandes pensées de Colomb.

Ce projet, qui peut paraître simple aujourd'hui, parce que les faits sont connus, fut regardé, lorsque Colomb commença à en parler, comme le comble de la témérité ou comme le rêve le plus extravagant. Etait-on assuré que la terre fût ronde ? Si elle l'était, quelle en était la dimension ? L'Océan pouvait-il être traversé dans toute son étendue ? Etait-il possible de s'avancer si loin des terres dans des régions inconnues ?

Voilà ce que demandaient des esprits sérieux ; les hommes légers répétaient ces objections, et tous traitaient de chimères les projets du grand homme, insultaient avec dérision à des pensées mûries par un examen si consciencieux, et inspirées par un génie si élevé, par des sentiments si nobles et si pleins de foi.

Car voilà la grande pensée de Colomb : Ces terres existaient plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie, et celui qui le premier s'ouvrirait une route jusqu'à ces régions malheureuses, y porterait le flambeau de l'Evangile. Il serait un instrument béni entre les mains de la Providence. Il accomplirait un immense travail à la gloire du Seigneur ; par lui, le nom de Dieu serait glorifié. Colomb appliquait à ces conquêtes futures les passages les plus magnifiques des prophètes : il voyait *les extrémités de la terre rapprochées, et toutes les nations connaissant leur Rédempteur*. Et lui, Colomb, se voyait comme cet instrument de salut pour ces peuples ; il se regardait comme l'homme heureux choisi pour ce grand ouvrage, et seul, dans ses méditations sublimes, il se consolait par ces grandes pensées de l'injustice et de la légèreté des hommes ; il retrempait son âme dans la prière, et, remerciant Dieu de l'avoir appelé, il lui demandait de bénir la fin comme il avait permis le commencement.

VI

Ses premières tentatives auprès des gouverneurs.

L'âme bien née de Colomb, en se représentant les immenses avantages de son entreprise, voulut en doter sa patrie. Il écrivit au sénat de Gênes ; mais sa lettre fut repoussée, et ce ne fut que sur ce refus qu'il se détermina à demander aux puissances étrangères un secours que lui refusait son pays. Il réclama une

audience de Jean II, roi de Portugal. Christophe Colomb était si assuré de la réalité de ses prévisions, qu'il les exposait avec une lucidité et un enthousiasme extraordinaires, et qu'il n'eut jamais la moindre hésitation quand il dut paraître devant les rois ou les assemblées de savants pour y développer des choses si nouvelles, qu'il avait la douleur de voir traiter d'extravagances.

Jean II s'enthousiasmait pour tout ce qui avançait la science et les découvertes : mais sa crédulité venait d'être trompée ; on lui avait parlé d'un prêtre Jean qui, disait-on, gouvernait en Ethiopie un grand *empire chrétien*. Se laissant séduire par cette fable, le roi avait envoyé en Ethiopie une mission qui n'avait fait que d'infructueuses recherches, et dont les travaux étaient tournés en ridicule. Jean II ne voulut rien décider par lui-même, et remit à l'examen d'une junte spéciale le projet de Colomb ; mais tandis qu'on l'examinait, ce prince se laissa entraîner à suivre un perfide conseil : tout en regardant comme une chimère les projets de Colomb, un des membres de la junte suggéra au roi l'idée de s'assurer de la vérité, et, sans en parler à Christophe Colomb, d'envoyer une caravelle sur les errements qu'il avait indiqués. C'était frustrer l'auteur du projet de l'honneur qu'il en devait recueillir. Ce plan inique ne réussit pas. Un zèle et un courage surhumains pouvaient seuls accomplir une entreprise si hasardeuse. Le capitaine chargé de la caravelle fut dégoûté dès les premiers jours, et revint tournant en ridicule toute expédition semblable. Colomb avait lui-même fourni, sur la

demande du conseil, les indications et les cartes dont on avait abusé pour cette trahison. Il fut indigné et quitta le Portugal.

D'autres motifs pouvaient le déterminer à partir : sa femme était morte; le petit patrimoine qu'elle lui avait apporté avait été épuisé : la famille ne vivait que du produit des cartes de Christophe Colomb ; les veilles et les soins donnés à ses projets de découvertes consumaient son temps ; il était arrivé à un état de dénuement complet. C'était en 1484 : on ne sait pas bien ce que devint Colomb pendant cette triste année ; on a conjecturé qu'il était allé à Gênes offrir encore, en les expliquant lui-même, ses plans à son pays, et qu'il fut dédaigneusement repoussé. On a ajouté, sans probabilité, qu'il alla à Venise et à Florence. Ce qui est certain, c'est qu'il rentra en Espagne, et que, pressé par la détresse où il se trouvait, il allait voir son beau-frère dans la ville de Huetra, lorsque la Providence lui ménagea un secours et des amis au couvent de Rabida, où nous l'avons vu arriver en commençant ce récit.

VII

Séjour au couvent.

Christophe Colomb avait alors près de quarante-huit ans; ses cheveux, d'une couleur claire, avaient blanchi de bonne heure ; mais ils donnaient un caractère plus grave à sa vénérable figure. Un bel ovale,

un nez aquilin, des yeux qui devenaient brillants dès que son visage s'animait; une expression noble et un air de commandement, tempéré par beaucoup de douceur et d'affabilité; une taille élevée et beaucoup de dignité naturelle dans le maintien; rien d'affecté, une grande simplicité dans les manières et dans la mise : tels sont les détails que nous trouvons de l'extérieur de Colomb dans les écrits de ceux qui l'ont vu, et qui savaient que tant d'avantages lui étaient naturels et qu'ils étaient le résultat de son heureuse organisation et de son beau caractère. Sans doute il entrait dans les desseins de la Providence de lui préparer par là les ressources qui plus tard lui furent si utiles. La dignité d'amiral et de vice-roi des Indes, l'honneur d'avoir trouvé un monde, n'ôtèrent rien à sa modestie; et ce fut sans effort qu'il prit les manières conformes à ce rang élevé.

L'éloquence de Christophe Colomb portait l'empreinte de son caractère, elle était simple et vive. Quand il expliquait toutes les conjectures, qui pour lui étaient des certitudes, il parlait avec clarté, et rendaient intéressantes des choses qui, dans la bouche d'un autre, auraient paru arides; quand il s'élevait à ces hautes considérations qu'il tirait des livres saints, et qu'il puisait dans sa confiance en Dieu, rattachant au but unique vers lequel il tendait tous les événements de sa vie, son langage prenait une teinte d'enthousiasme grave qui pénétrait de respect.

C'est ainsi qu'apparut à l'humble Juan Perez le génie de Colomb. Le savant et vertueux religieux apprécia ce mérite méconnu; il l'aima, comme il

arrive que dans la vie, quand on est assez heureux pour découvrir en un être ignoré des qualités que personne n'a encore appréciées, on s'y complaît, on s'y attache, on met son honneur à les faire connaître; par cette appréciation et cette justice qu'on rend le premier, il semble qu'on participe au mérite de celui qu'on cherche à honorer.

Colomb raconta toutes ses infortunes à ses nouveaux amis; il leur parla surtout longuement et chaleureusement de ses beaux projets, et ce dut être pour lui un bonheur bien grand que de pouvoir parler avec cet épanchement qui soulage, et cette confiance qui assure qu'on sera compris et approuvé. Colomb pouvait déjà s'appuyer de l'opinion du savant Paulo de Florence, son ami. Il avait même reçu de lui de nouvelles indications; Paulo venait de lui envoyer une carte qui indiquait les limites de l'Asie, avec un espace d'océan entre l'Europe et l'extrémité du continent asiatique. Ce savant ajoutait, d'après les récits merveilleux de Marco-Paulo, qu'il existait des royaumes de *Cathay* et de *Mangi*, et que ces royaumes étaient puissants et magnifiques. Il parlait beaucoup d'une île de *Zipangi* ou *Cipango*, abondante en or et en pierres précieuses, renfermant des villes magnifiques et un palais couvert en lames d'or. Ces pompeuses exagérations des voyageurs désignaient la Chine et le Japon sous les noms de royaumes de *Cathay* et d'île de *Cipango*. L'ignorance des lieux et des distances laissait penser à Paulo Toscanelli que ces îles pouvaient être à cinq cents lieues en mer, à l'occident de l'Europe. (Elles sont en réalité à plus de

quatre mille lieues de notre continent). Mais, quelque imparfaits que fussent de tels renseignements, ils étaient précieux à cette époque, et venaient à l'appui des plus chères idées de Colomb. Son ami lui écrivait, en l'encourageant : « Naviguez à l'ouest ; vous trouverez la terre, n'en doutez pas. » Auprès de Juan Perez, Colomb recueillit encore des indices qu'il saisit avec avidité.

Un marin du port de Palos affirma aux trois amis que, dans un voyage sur l'Océan, son vaisseau avait été emporté si loin vers le nord-ouest, que le cap *Misen*, en Irlande, s'était trouvé à l'est du bâtiment, et que l'équipage avait remarqué que la mer avait l'apparence qu'elle prend dans le voisinage des terres. Colomb, qui avait aussi fait un voyage à l'île de Thulé, (Islande) regarda comme très-plausible l'assertion du marin.

Il se rappelait encore que Pedro Correa, son beau-frère, lui avait parlé d'arbres énormes et de bois travaillé de main d'hommes, amenés de l'ouest sur les côtes des Canaries ; pour lui, il avait touché et vu des roseaux poussés par le vent d'ouest vers Puerto-Santo, et il les croyait venus d'Asie. Perez, de plus en plus attentif, était persuadé du succès que devaient avoir les tentatives de Colomb. Il l'encourageait chaque jour davantage, et il le retint au couvent jusqu'à l'année suivante, lui donnant toutes les preuves d'une solide amitié. L'amour du bon moine pour son pays lui faisait désirer ardemment de voir l'Espagne profiter des avantages que promettaient ces belles découvertes, si elles avaient lieu. Il donna à Christo-

phe Colomb une lettre pressante pour le prieur du monastère de Prado, Fernando de Talavera, confesseur de la reine ; il garda le jeune Diégo auprès de lui pour l'élever dans son couvent, et, serrant étroitement Christophe Colomb entre ses bras, il se sépara de lui en l'engageant à espérer de l'avenir et des desseins de Dieu sur lui.

VIII

La cour d'Espagne.

La reine auprès de laquelle allait solliciter l'étranger, qui n'avait pour tout appui que la lettre d'un bon prieur, était la puissante Isabelle de Castille.

Isabelle, fille de Jean II, roi de Castille, avait perdu ses deux frères, le roi Henri et le prince Alphonse, et elle était devenue l'héritière de la riche Castille. Madrid et Burgos se disputaient encore l'honneur de servir de résidences royales. Les héritages faits par les anciens rois, et les conquêtes sur les Maures avaient mis la Castille dans un tel état de splendeur et de gloire, qu'elle était devenue la première couronne du Midi. Les deux Castilles comptaient sous leur vasselage le royaume des Asturies, berceau de la puissance espagnole, les comtés de Bigorre et de Biscaye, la Galice et l'Andalousie. Au midi de la Nouvelle-Castille étaient les royaumes mahométans de Grenade et de Murcie ; au nord de la Vieille-Castille était la Navarre, partagée par les Pyrénées,

demi-française et demi-espagnole ; à l'est de la Navarre, le royaume d'Arragon, uni à la principauté de Catalogne, formait un triangle inégal dont le nord était défendu par les Pyrénées, l'est par la Méditerranée, et dont les limites occidentales marquaient les frontières des deux Castilles: la pointe de ce triangle, renfermant Valence dans ses étroites limites, touchait au royaume maure de Murcie.

Au moment où les décrets de la Providence faisaient asseoir Isabelle sur le trône de Castille, l'Arragon devenait l'héritage du jeune *Ferdinand*. La politique des deux nations avait indiqué le mariage de ces deux princes comme le plus grand bonheur qui pût arriver à l'Espagne. Cette alliance s'était faite avant la mort du roi Henri; mais les deux nations qui, jusque-là, avaient été rivales, voulurent conserver les droits et les priviléges particuliers à chacune d'elles. Chacune garda le titre de royaume; chacune eut son gouvernement propre: assis sur deux trônes placés l'un près de l'autre, les deux époux ne confondirent pas leur souveraineté. Ferdinand resta maître de l'Arragon, et Isabelle maîtresse de la Castille; et chacun d'eux n'eut dans l'autre royaume d'autres droits que les honneurs dus à l'époux ou à l'épouse du souverain, mais non l'autorité royale. Dans cette position singulière, les deux monarques entretinrent l'un pour l'autre une estime mutuelle, un respect réciproque de leurs droits, et, sans jamais empiéter sur leurs diverses prérogatives, ils s'entendirent pour la gloire commune de l'Espagne.

Ainsi ils projetèrent ensemble la ruine des Sarrasins, et tous les efforts de leur règne tendirent à la conquête de Grenade.

Mais, malgré cette parfaite union, les sentiments et la manière d'agir des deux époux offraient un grand contraste. Ferdinand fut uniquement occupé de l'agrandissement de ses Etats; la ruse, la fraude même étaient les moyens dont se servait le plus sa politique. Il calculait tout. L'élan du cœur le faisait rarement agir. Il employait les hommes, et ne songeait à les récompenser que selon l'utilité qu'il y entrevoyait pour lui-même.

On l'accusa souvent d'ingratitude; mais il était jugé diversement, suivant les effets que produisait sa politique artificieuse.

Son zèle pour la gloire de la religion lui mérita de la part de Rome le titre de *roi catholique*, devenu un privilége des rois d'Espagne, et il fut surnommé le *pieux* en Italie.

Ses soins pour la prospérité de ses Etats et l'heureux succès de ses négociations tournant à l'avantage de ses sujets, il fut en Espagne appelé *le sage et le prudent*.

La France et l'Angleterre lui reprochèrent son astuce, sa dissimulation, sa mauvaise foi, et lui donnèrent le surnom de *perfide*.

Le caractère d'Isabelle est demeuré au-dessus de toute atteinte. Elle a été admirée comme reine à cause de ses talents; elle a inspiré l'enthousiasme des Castillans par la noblesse de ses manières, par la générosité de ses sentiments; elle a mérité l'estime

de la postérité par la pratique de toutes les vertus ; elle s'est montrée la protectrice des arts et la mère des malheureux ; sa piété était profonde et lui faisait aimer tous ses devoirs. Elle fut épouse fidèle, passionnée pour la gloire du roi ; elle aima tendrement ses enfants ; elle demeura constante dans sa protection, libérale et reconnaissante, charmant, par sa grâce et sa touchante sensibilité, ceux qu'elle jugeait dignes de ses bienfaits.

Le bon prieur des Franciscains comptait sur l'amour de cette reine pour tout ce qui était beau et bien ; il ne doutait pas du bon succès de Colomb ; mais il en arriva autrement. Perez avait étudié les plans de son ami ; il les avait admirés et était venu jusqu'à partager son enthousiame ; mais cet enthousiasme parut ridicule au confesseur de la reine, que Juan Perez instruisait en peu de mots, et qui n'avait jamais vu Christophe Colomb. Talavera regarda ces projets comme impraticables et extravagants, rejeta la demande, et Christophe ne put obtenir une seule audience. Il passa à Cordoue l'été et l'automne de 1486. On croit qu'il vécut du produit des cartes qu'il faisait.

Les circonstances étaient peu favorables à ce qu'il pût être entendu ; Ferdinand et Isabelle étaient occupés de la guerre avec les Maures ; cette année même, ils terminaient une brillante campagne. Colomb ne se découragea pas ; ses nobles manières, son langage, ses connaissances lui gagnèrent le cœur de quelques personnes ; son talent pour les cartes et sa réputation comme habile marin le mirent en rapport avec des

hommes distingués. L'un des ministres de la reine, le contrôleur des finances, fit hautement l'éloge de son projet. Le précepteur des enfants de la reine et le nonce du pape entrèrent vivement dans ses vues; et ces nouveaux amis le présentèrent à un homme qui paraissait devoir aplanir pour lui toutes les difficultés: c'était le grand cardinal d'Espagne, Pedro Gonzalez de Mendoza, le plus grand personnage de la cour, et si influent, qu'on le désignait malignement sous le nom de troisième roi d'Espagne. Il était habile, éloquent, et d'un excellent jugement; il accueillit Colomb avec grâce: mais, au premier abord, il s'effraya de son projet, croyant que les textes de l'Écriture sur la forme du globe devaient être incompatibles avec les opinions nouvelles qu'on venait lui soumettre. Cependant le sens profond, la religion éclairée du grand homme effacèrent bientôt les préjugés de Mendoza, qui lui promit son appui et s'engagea à lui procurer une audience des rois. Colomb dut se croire arrivé enfin au terme de ses travaux; sans doute ce moment d'espoir ouvrit son cœur à la joie. Hélas! la gloire qui lui était réservée devait être le prix de plus longues épreuves; celle-ci n'était que le prélude de toutes celles qui l'attendaient.

IX

Colomb présenté pour la première fois au roi et à la reine de Castille.

Au jour marqué, Colomb fut admis en présence de Ferdinand et d'Isabelle : là, comme à la cour de Portugal, il parut avec une assurance modeste ; il développa tous les motifs sur lesquels il fondait ses espérances. Mais le roi trouvait un grave inconvénient à mettre à la disposition d'un navigateur étranger des hommes et des vaisseaux qu'il proposait de conduire dans les mers par des routes inconnues, et il voulut, avant de donner une réponse, avoir l'avis des hommes capables de discuter le côté scientifique de la question. Il dit à Colomb qu'on nommerait des examinateurs devant lesquels il développerait toute sa théorie, et sur le rapport desquels on se déterminerait.

Malheureusement, le choix du roi fut peu avantageux pour Christophe : il tomba précisément sur le prieur du Prado, Fernando de Talavera, qui avait déjà conçu des préjugés défavorables à la cause du hardi marin.

Fernando réunit les astronomes et les géographes les plus instruits, et tous furent appelés à se rendre à Salamanque pour y entendre Colomb.

Ces célèbres conférences eurent lieu dans le couvent dominicain de Saint-Etienne, dont les religieux donnèrent, par les ordres du gouvernement, une généreuse hospitalité à Colomb.

Christophe Colomb s'était attendu à des objections tirées de la science, mais il vit avec étonnement qu'on ne lui objectait rien de solide. Cette docte assemblée, composée de professeurs et de dignitaires accoutumés à voir respecter leurs propres opinions, ne put goûter les idées nouvelles de Christophe Colomb.

« Veut-il supposer que depuis tant d'années tous les hommes de tous les pays se soient trompés, et que lui seul aujourd'hui ait raison ? Peut-on supporter l'idée que la terre soit ronde, et qu'il y ait des hommes dont la tête soit sous nos pieds ? des arbres dont les racines seraient en l'air ? des animaux qui marcheraient la tête en bas ? »

— Mais, répondait Colomb, Aristote, Ptolémée et tant d'autres ont cru que la terre est ronde. Quelle preuve pourrait-on donner qu'elle ne le fût pas ? Quel motif assez puissant pouvait s'opposer à ce qu'on tentât un voyage pour s'assurer d'une vérité si importante ?

Ici, on lui objectait que ses opinions étaient non-seulement dénuées de fondement raisonnable, mais qu'elles étaient en opposition avec la sainte Ecriture; car de qui pourraient descendre les hommes qu'il supposait habiter les antipodes ? D'Adam et de Noë ? Comment seraient-ils arrivés de l'autre côté du monde?

Colomb leur répondait que, sans doute, ils y étaient venus en marchant toujours vers l'orient, et qu'il espérait les rencontrer en naviguant toujours vers l'occident, puisqu'ainsi on ne pouvait manquer de retrouver les dernières limites orientales ; il ajoutait que l'Evangile, selon la parole du Sauveur, devait être annoncé par *toute la terre ;* qu'un grand

nombre de régions restaient à découvrir, et que, loin d'être en opposition avec le texte des livres saints, son projet semblait être inspiré par la Providence même, qui voulait ouvrir une nouvelle voie à la prédication de la sainte parole. Il osait ajouter qu'il était persuadé que, par une impénétrable et expresse permission du Seigneur, il était l'instrument indigne auquel était réservé le bonheur de découvrir cette route jusqu'alors inconnue. Il répondait à un texte de l'Ecriture par un autre texte, et son enthousiasme était de nature à entraîner les esprits, si les préjugés et l'ignorance, jointes au pédantisme d'une science imparfaite, pouvaient être facilement vaincus.

Les plus modérés de l'assemblée dirent que si le passage aux Indes était possible par l'ouest, l'Océan offrait une étendue d'eau si considérable, que la prudence ne permettait pas de compromettre la vie et la fortune des hommes pour une tentative chimérique.

Les conférences ouvertes à Salamanque n'eurent pas d'autre résultat : on se sépara sans avoir rien conclu et sans faire le rapport demandé par le roi. La cour quitta cette ville pour se rendre à Cordoue, et on parut ne plus penser à la prière du marin génois, qu'on traitait d'esprit creux.

X

Attente.

Christophe Colomb, dont la persévérance était à toute épreuve, accompagna Ferdinand et Isabelle partout où ils allaient ; la guerre allumée contre les Maures de Grenade se faisait avec vigueur. Colomb était au camp avec la cour. Dans les villes où les souverains s'arrêtaient, il s'arrêtait aussi ; et ceci dura pendant cinq années consécutives. Il se plaignit amèrement, plus tard, des sarcasmes auxquels il était en butte : il lui arriva d'être traité comme un homme qui poursuit une idée fixe, et ce courage persévérant, cette foi dans sa vocation, cette ardeur pour la science, ce beau caractère qui se déployait dans sa courageuse patience, étaient convertis en autant de ridicules manies, et prise pour une opiniâtreté révoltante. Les enfants même le montraient au doigt dans les rues, en le désignant comme un fou.

Toujours l'examen qu'on lui avait promis était ajourné. Dans un temps, c'était la guerre ; dans un autre, le soin de l'administration ou de quelque fête, comme les noces de la princesse Isabelle avec le roi de Portugal, qui mettaient obstacle à la décision de la cour. Enfin, en 1491, au moment où les rois allaient partir pour le camp de la Vega, devant Grenade, on consentit à écouter le rapport fait par le prieur du Prado.

Colomb, malgré les dégoûts dont il était abreuvé, avait acquis de fidèles amis qui soutenaient quelquefois ses espérances et dont l'appui lui donnait plus de consistance. Parmi ces amis, nous l'avons dit, était le moine Diego Deza, précepteur du prince Jean. Colomb n'était donc pas sans espérance qu'au moment où Fernando de Talavera allait être admis à faire le rapport, il serait approuvé; mais ce rapport n'était pas favorable, et Colomb fut consterné quand le prieur du Prado lui dit *que Leurs Majestés ne pouvaient s'engager dans de nouvelles entreprises, mais qu'après la fin de la guerre, qu'on espérait voir bientôt, ils écouteraient ses propositions et traiteraient peut-être avec lui.*

•Voilà où aboutissaient six années de patience; et cette vague promesse était tout l'espoir qu'on donnait à Colomb! Il fut indigné, se rendit à Séville, et demanda une audience aux souverains. Cette audience accordée confirma la réponse du prieur. Colomb s'entendit répéter par les bouches royales que la guerre de Grenade ne laissait pas de temps pour s'occuper de son entreprise, et qu'il fallait l'ajourner. Colomb, désespéré, ne songea plus à rien attendre de la cour d'Espagne.

Il espéra trouver auprès des particuliers un appui que les gouvernements refusaient de lui donner.

Il y avait alors en Espagne des seigneurs que leurs immenses domaines et leurs richesses mettaient en état de faire des entreprises presque royales.

Christophe Colomb essaya de s'adresser au duc de Médina Cœli, qui était l'un des plus puissants de ces seigneurs, et qui parut embrasser avec ardeur la pen-

sée d'associer son nom à une tentative qui promettait l'immortalité à son auteur.

Mais bientôt la grandeur même de l'entreprise et la dépense qu'elle devait entraîner l'effrayèrent ; et après s'être presque engagé auprès de Colomb, après lui avoir promis trois vaisseaux , après avoir fixé les conditions du départ , il se désista. Tout ce qu'il conserva de l'enthousiasme qui l'avait porté à entrer dans les vues de Colomb , fut le désir de lui voir tenter sa découverte , et il lui promit solennellement sa protection auprès de la cour.

Mais , sans se fier à cette nouvelle promesse , Colomb , déçu dans toutes ses espérances , quitta Séville et reprit la route du couvent de Santa-Maria.

XI

Retour à la Rabida.

Ceux qui ont vivement désiré atteindre un but qui leur paraissait louable , et qui voient leur vie se consumer en une attente infructueuse, comprendront l'amertume des pensées de Christophe Colomb ; mais ceux dont la foi s'étend avec une confiance filiale à la douce certitude que la Providence veille sur chacun de nous et conduit les événements de notre vie , ceux-là doivent regarder l'exemple de ce grand homme comme l'encouragement le plus noble qu'ils puissent se proposer.

Le courage de Colomb est au-dessus de son infortune. S'il retourne à la Rabida, c'est pour embrasser son ami, le remercier de sa paternelle protection pour le jeune Diégo, et partir de nouveau, afin de chercher dans d'autres contrées l'appui que lui refuse l'Espagne.

Le bon Juan Perez, en revoyant Colomb, donna des larmes au récit de sa longue attente; mais quand il apprit que Colomb songeait sérieusement à quitter l'Espagne, tout le patriotisme du bon moine se réveilla. Il déclara à son ami qu'il ne le laisserait pas partir sans avoir fait une dernière tentative.

Colomb se proposait d'aller en France, où régnait Charles VIII. Il avait reçu de ce prince une lettre favorable; il pensait aussi à tenter un effort auprès de l'Angleterre, où son frère Barthélemy Colomb sollicitait en son nom. Henri VII lui avait écrit une fois de manière à l'encourager. Mais Perez ne pouvait se résoudre à voir tous les trésors et toute la gloire promise à cette entreprise passer à quelque autre nation que l'Espagne. Lui aussi avait été le confesseur de la reine Isabelle; il connaissait cette généreuse princesse; il supplia Colomb d'espérer encore; il fit appeler de nouveau Garcia Fernandez et Martin Alonzo Pinzon, l'un des plus riches marins de Palos. Tous deux s'écrièrent qu'il ne fallait pas permettre que l'Espagne perdît une si magnifique occasion d'étendre sa puissance. Pinzon s'engagea à contribuer à l'expédition de sa bourse et de ses talents, et offrit de pourvoir actuellement aux dépenses que nécessiteraient de nouvelles démarches.

Christophe Colomb se laissa ébranler par le zèle de ses amis : il lui coûtait de quitter l'Espagne, car les douleurs mêmes nous attachent au lieu où nous avons souffert. Il promit d'attendre et de rester.

XII

Négociations de Perez.

Perez choisit un homme plein d'adresse et d'activité, et le chargea d'une lettre pour la reine.

Le succès du message fut complet ; Isabelle manda aussitôt le bon moine, qui ne mit pas une minute de retard ; il partit, voyageant sur sa mule selon la coutume d'Espagne, et arriva immédiatement à Santa-Fé.

Cet ancien titre de confesseur de la reine lui fit ouvrir toutes les portes. Admis en présence d'Isabelle, il lui retraça avec une chaleur que son zèle rendait éloquente la peinture de tout ce qu'avait souffert Colomb pour une si noble cause. Comme un ami persuadé de la bonté de la cause de son ami, il peignit la sagesse, la profondeur, la hardiesse des plans de Colomb, son génie, son caractère, sa grandeur d'âme ; et Isabelle, convaincue, fit écrire à Colomb de venir à la cour.

XIII

Christophe à Santa-Fé.

Christophe Colomb avait été tant de fois déçu dans ses espérances, qu'il craignait encore ; devait-il attendre mieux de cette dernière tentative ? C'est avec un reste de découragement et de doute qu'il se présenta à la cour. Il arrivait au moment où venait de s'achever la conquête de Grenade ; où les rois faisaient leur entrée triomphante, et où ils recevaient, dans le palais même de l'Alhambra, la soumission de Boabdil vaincu. Avant de recevoir un ordre pour l'audience qu'il attendait, Christophe Colomb dut assister à toutes ces fêtes. Un historien nous le représente triste et abattu au milieu de l'allégresse générale, méditant dans le silence des projets qu'il croyait si beaux, et qu'il avait tant de peine à faire accueillir.

Enfin, selon la parole de la reine, des commissaires furent nommés, non plus pour discuter le projet, mais pour en recevoir la proposition. Là s'élevèrent des difficultés imprévues. Christophe Colomb demandait à perpétuité le titre d'*amiral* et de *vice-roi* de toutes les terres qu'il découvrirait, et il exigeait le dixième de tous les bénéfices qu'on ferait.

Ces propositions parurent exorbitantes ; on le traita d'ambitieux, d'homme avide. Le prieur du Prado avait toujours conservé des préventions contre lui ; l'influence de ce religieux, déjà si grande, venait encore d'être accrue par la dignité d'archevêque de

Grenade qu'on lui avait donnée; il fut révolté des prétentions de Colomb, mécontent de ce qu'il ne pouvait l'amener à aucun accommodement. La négociation fut rompue ; on déclara que si le navigateur ne voulait pas accepter les conditions de la cour, il devait renoncer à réclamer sa protection.

Mais l'âme fière et élevée de Christophe Colomb ne se laissa point intimider ; les longueurs et les mépris de la cour n'avaient point ébranlé sa constance : la parcimonie qui présidait aux conditions qu'on voulait lui dicter ne put triompher de sa résistance. Un seigneur, en se moquant, dit ironiquement qu'il avait tout à gagner, puisqu'il ne courait aucun risque ; Colomb s'éleva avec force contre cet injuste reproche, et pour prouver qu'il n'était point mu par un sordide intérêt, il s'engagea à payer le huitième des frais de l'entreprise ; mais il persista à dire que rien ne le ferait renoncer aux titres qu'il réclamait.

Il connaissait les hommes : tant de dégoûts lui avaient appris combien peu on pouvait compter sur eux ; il voulait que des titres et des droits bien acquis le missent, s'il était possible, à l'abri de toute injustice. La suite prouvera à quel point il avait raison.

Mais la commission refusa positivement sa proposition, et Colomb, outragé de voir marchander de si importants travaux, ne voulut plus rien entendre ; il jura d'abandonner une cour qui accueillait si mal ses services, et de porter ailleurs son génie et ses découvertes. Il prit immédiatement congé de ses amis, quitta Santa-Fé, et partit pour Cordoue, déterminé à se rendre aussitôt en France.

XIV

Colomb est rappelé.

Cet acte de résolution changea les dispositions à son égard ; le peu d'amis qui prenaient chaudement ses intérêts s'alarmèrent à la pensée que l'Espagne perdait à jamais un si grand homme au moment où il voulait se donner à elle ; l'un de ces hommes de mérite se nommait *Luis de Saint-Angel*, et il était receveur des revenus ecclésiastiques d'Aragon ; il se fit accompagner d'un autre ami non moins dévoué, et obtint sur-le-champ une audience de la reine.

Luis de Saint-Angel osa mêler le reproche aux prières :

« Comment une reine qui avait jusqu'ici voulu être l'âme de toutes les grandes entreprises, abandonnait-elle celle-ci qui se présentait avec tant de grandeur ? Sa religion, sa gloire, son génie, étaient également intéressés à la protéger. Si ces belles découvertes avaient lieu, toutes les nations qui recevraient les lumières de l'Evangile en seraient redevables à sa puissante protection ; tout l'or qu'on en devrait recueillir enrichirait les trésors de la Castille. Que pouvait-on prévoir ? Peut-être des royaumes entiers seraient la récompense de ce faible encouragement qu'on lui demandait ; car, en effet, pouvait-on plus tenter avec de plus faibles moyens ? Deux vaisseaux et trois cents couronnes suffisaient. La reine mériterait, dans la postérité, une louange immortelle pour avoir fait faire

à la science de la navigation un progrès que les autres nations verraient avec envie. Voulait-elle leur laisser toute cette gloire, en priver à jamais la Castille, et se préparer la douleur de voir un autre peuple recueillir tout l'honneur qu'elle lui aurait abandonné ?

» Quand il arriverait que cet essai fût infructueux, n'était-il pas digne d'une grande princesse de l'avoir encouragé ; et l'honneur des rois n'est-il pas d'associer leurs noms à ceux qui font de nobles efforts pour enrichir la science par d'utiles découvertes ? »

Telles sont les paroles éloquentes que l'histoire met dans la bouche de Luis de Saint-Angel ; elles triomphèrent de toutes les incertitudes de la reine. Isabelle embrassa cette fois l'enthousiasme des amis de Colomb, et lorsque Ferdinand, plus froid, demanda avec quels fonds on subviendrait aux dépenses de la nouvelle expédition, la reine s'écria : « Je me charge seule de l'entreprise pour ma propre couronne de Castille, et j'engage mes bijoux pour en faire les frais ! »

La cause de Colomb était gagnée. Un courrier prit en toute hâte la route de Cordoue pour rappeler ce grand homme.

Le zèle de Luis de Saint-Angel avait tant pressé les moments, que Colomb n'avait pas fait plus de deux lieues hors de Grenade lorsque le courrier le rejoignit.

Ces événements, où de si grands résultats dépendent d'incidents en apparence si légers, amènent nos réflexions sur les voies providentielles par lesquelles nous nous trouvons conduits. Ici, quelques heures eussent suffi pour faire perdre à jamais Colomb à

l'Espagne ; qui dira par quelles nouvelles circonstances eût été marqué le reste de sa vie, et qui peut savoir si son immortelle découverte ne dépendait pas uniquement de ce court moment dont son ami sut si bien profiter ?

Cependant Colomb, tout entier à son indignation et à son chagrin, hésita à se rendre à l'invitation de la reine, tant il redoutait de nouvelles déceptions; mais quand il vit l'empressement, l'allégresse du courrier, il ne conserva plus de doute, et revint sur ses pas.

XV

Colomb en présence d'Isabelle et de Ferdinand.

La reine attendait Colomb. La grâce et la bonté de cette princesse firent oublier au navigateur tous ses chagrins. Toujours préoccupé de la même pensée, il se livra, en présence des souverains, à tout l'élan de son enthousiasme.

Il allait apporter à Leurs Majestés les trésors du Cathay : nul doute que ce magnifique royaume ne fût le plus riche du monde. Tous ces peuples allaient être convertis à la vraie foi ! C'était là surtout le bonheur qu'il espérait. Un monde de merveilles allait se découvrir aux yeux des Castillans ! Peut-être ne devrait-on pas désespérer d'arriver au Paradis terrestre; car un des plus beaux rêves de ce temps (et Colomb l'adoptait comme une réalité) était l'espoir de retrouver le Paradis terrestre.

Enfin, dans la certitude où il était de réussir, et regardant déjà sa découverte comme accomplie, Christophe Colomb proposa sérieusement d'en faire servir le produit à délivrer le Saint-Sépulcre. Les rois ne purent s'empêcher de rire à cette idée d'assigner déjà le but du produit d'une découverte à faire, mais ils ne la désapprouvèrent pas.

Il était au comble de ses vœux. La reine lui donna tous les pouvoirs nécessaires, et le 17 avril 1492 fut signé le traité qui lui donnait le droit de naviguer dans l'Océan, dans quelque direction que ce fût, qui lui conférait le titre d'*amiral* et de *vice-roi* de toutes les terres qu'il découvrirait, et lui assurait le dixième de toutes les marchandises, de toutes les denrées et de tout l'or qu'on y recueillerait.

La reine, douée d'un tact exquis et d'une bonté parfaite, ajouta à ces honneurs une nouvelle grâce, que le cœur de Christophe Colomb dut recevoir avec reconnaissance. Isabelle pensa que le jeune fils du navigateur ne pouvait accompagner son père dans une expédition si hasardeuse, et elle voulut se déclarer la protectrice de cet enfant; elle l'attacha en qualité de page au prince héritier du trône. Cet honneur n'était accordé qu'aux enfants des plus grandes familles d'Espagne.

XVI

Colomb pour la troisième fois au couvent de Rabida.

La joie était au couvent de Rabida. Le bon prieur jouissait de son ouvrage ; le premier il avait accueilli Colomb inconnu et sans appui ; et lorsqu'après sept ans de démarches infructueuses, le navigateur découragé avait résolu de quitter l'Espagne, seul, Juan Perez avait fait changer les dispositions de la reine. Avec quel transport dut-il recevoir Colomb triomphant, amiral des flottes castillannes sur toute l'étendue de l'Océan, et arrivé après huit années au terme de ses espérances ! Ces deux amis, dans leur touchante confiance en Dieu, unirent leurs actions de grâces, et ce fut à l'église de Saint-Georges, à Palos, que, le 23 mai 1492, ils s'adressèrent à toute la population maritime de la ville, en faisant lire l'ordre royal revêtu de toutes les formalités nécessaires.

XVII

Difficultés imprévues.

Il était de la destinée de Colomb de ne parvenir à l'accomplissement de son œuvre qu'en luttant de vive force contre les difficultés. A peine les marins de Palos surent-ils ce qu'on exigeait d'eux, qu'ils se livrèrent à un désespoir sans bornes ; l'ordre royal obligeait la

ville de Palos à donner à Colomb deux navires marchands employés pour la croisière ; les maîtres de ces navires déclarèrent qu'ils ne s'embarqueraient pas. Un nouvel ordre les y contraignit. Deux mois furent perdus en querelles, en altercations ; on craignait de voir les marins de Moguer et ceux de Palos se révolter tout à fait, lorsque Martin Alonzo Pinzon, pour faire cesser cette crainte, déclara qu'il fournirait lui-même un vaisseau, prit avec ses deux frères un commandement dans l'escadre, et avança le huitième des fonds que Colomb avait promis.

Mais vainement ces intrépides navigateurs faisaient-ils preuve de tant de courage, ils ne pouvaient rassurer leurs timides compatriotes : les ordres de la couronne paraissaient un arrêt de mort. Le jour marqué pour le départ fut un jour de désolation et d'effroi. Les amis serraient la main de leurs amis et s'en séparaient en pleurant ; les mères, les épouses, toujours alarmées au départ de leurs fils ou de leurs maris, regardaient cette fois ces êtres si chers comme autant de victimes sacrifiées aux rêves et à l'ambition d'un étranger. La belle et sereine attitude de Colomb ne suffisait pas pour les rassurer. Elles maudissaient ses desseins, elles blâmaient Juan Perez de sa crédulité, elles reprochaient à la reine de se jouer de la vie de ses sujets ; les matelots, frappés, répondaient par leurs lamentations à ces sombres adieux. L'amiral s'avança alors, imposa silence à tous, et d'une voix solennelle, forte et touchante, il se plaça lui et ses vaisseaux sous la sauvegarde de la Providence, communia en présence de tous, après s'être confessé

au bon Perez, et, ces devoirs religieux accomplis, il s'avança sur le port avec une contenance calme et ferme, une joie grave et douce sur le front ; il entra ainsi sur son vaisseau, recevant les dernières salutations de ses amis, et s'abandonnant avec confiance sur une mer que personne n'avait encore traversée.

PREMIER VOYAGE.

I

Traversée.

C'était un vendredi, 3 août 1492, que Colomb quittait le port de Palos. Trois caravelles ou vaisseaux légers du moyen âge composaient toute l'escadre. Celui que montait l'amiral portait le nom de *Santa-Maria* : c'était le plus grand et le seul qui eût un pont.

La Pinta était commandée par Alonzo Pinzon, qui avait pour pilote son propre frère.

Le capitaine de *la Nina* était un troisième frère de Pinzon.

Colomb cingla à l'ouest ; mais, dès le commencement du voyage, ses équipages menacèrent de le forcer à revenir sur ses pas, et bientôt *la Pinta* donna un signal de détresse. Son grand mât venait de se briser. Colomb pensa que c'était un accident préparé

d'avance, et refusa de retourner en arrière; il aborda aux îles Canaries pour réparer cette avarie; mais vainement pendant trois semaines il chercha à se procurer un autre vaisseau : il fut obligé de faire radouber *la Pinta*.

Un bâtiment espagnol venant de Ferro lui apprit que des vaisseaux portugais croisaient depuis quelques jours sur les côtes de l'Océan, sans doute dans le dessein de surprendre l'équipage et de faire manquer l'expédition. Il fallut se hâter de quitter les Canaries et d'avancer en mer pour éviter les Portugais. Tout augmentait la terreur des matelots. La vue du Ténériffe en feu les effraya, et ils s'obstinèrent à regarder ce phénomène naturel comme un mauvais présage. Quand on eut perdu de vue la terre, leur tristesse redoubla. Chaque soir l'amiral était obligé de chercher à les consoler et à relever leur courage. Il leur parlait des trésors qu'ils allaient conquérir, des pays merveilleux qu'ils allaient voir, des terres, des royaumes, des îles remplies d'or et de pierres précieuses; il leur faisait observer que le doigt de Dieu marquait cette expédition. Un bon vent d'est, soufflant perpétuellement, les poussait doucement vers le but; l'air était constamment pur, la température délicieuse; tout était calme autour d'eux, et, sans aucun doute, le terme de la navigation serait sous la protection divine. La belle figure de Colomb s'animait tandis qu'il faisait ces ravissantes peintures; son attitude imposait aux matelots, et les projets de révolte qu'ils formaient en l'absence de l'amiral s'évanouissaient dès qu'ils l'entendaient parler.

Cependant ils déclarèrent un jour qu'ils n'iraient pas plus loin.

Alors Colomb déploya toute sa fermeté.

« J'ai les ordres de mes souverains, dit-il, rien ne me fera renoncer lâchement à ma mission. »

Toutefois il cachait à ses matelots la distance parcourue ; il marquait secrètement la véritable distance, et ne mettait sur le livre que consultaient les marins que le tiers du chemin qu'ils avaient fait.

Le 13 septembre l'aiguille de la boussole varia : Colomb imagina sur-le-champ une théorie ingénieuse qui, tout erronée qu'elle était, rassura ses compagnons, à cause de la confiance qu'ils avaient dans les connaissances astronomiques de l'amiral, et de l'ignorance qui les empêchait de reconnaître l'erreur. Aujourd'hui même la cause de cette variation de l'aiguille entre les tropiques n'est pas connue.

L'équipage continua sa route, et le lendemain 14 septembre on vit un héron. La joie fut grande sur tous les vaisseaux, c'était un indice de terre; mais la nuit suivante nouvelle alarme : les matelots virent une grande flamme qui leur parut tomber du ciel à une distance de quelques lieues; ces sortes de météores sont communs sous les tropiques, mais les matelots ignorants prirent celui-ci pour un feu véritable, et crurent que les bâtiments allaient être incendiés; leur terreur ne cessa que quand ils eurent vu la redoutable flamme s'affaiblir peu à peu et s'éteindre dans la mer. Les jours suivants tout alla bien.

« Voyez, disait l'amiral; pouvez-vous douter que Dieu ne soit avec nous? La brise nous porte douce-

ment sur une mer tranquille; vous n'avez presque jamais besoin de changer le gouvernail ou les voiles; l'air est frais et pur; et si ce n'était le chant du rossignol qui nous manque, ne nous croirions-nous pas sous le ciel de l'Andalousie? » Il leur faisait remarquer une odeur embaumée qui leur arrivait par intervalle, et qui ne pouvait être envoyée que par des bocages et des forêts sur les terres dont chaque jour les approchait.

Alors ils commencèrent à voir flotter sur l'eau des plantes de diverses espèces; quelques-unes étaient si fraîches qu'on semblait les avoir cueillies récemment. Un crabe vivant; un oiseau blanc d'une espèce qui ne dort pas sur l'eau; des quantités de thons qui venaient jouer autour des vaisseaux, leur annonçaient la terre, et ils se livraient avec transport à l'espérance de la voir bientôt.

La Pinta doubla de vitesse, et l'équipage entier affirma qu'il voyait des îles.

L'amiral n'encouragea pas l'espoir des marins; car, plus expérimenté qu'aucun d'eux, il savait que souvent sur les grandes mers, le jeu des rayons du soleil à travers les brouillards réfléchis par l'Océan donne lieu à des illusions qui retracent parfaitement l'aspect du rivage et des terres.

En effet, ces illusions étant détruites, et tous les indices de terre qui se succédaient depuis plusieurs jours, n'amenant à aucune découverte, l'équipage retomba dans le découragement.

« C'est la mer, se répétaient les matelots, et une mer sans limites sur laquelle nous nous sommes fol-

lement lancés. Oh! qui nous ramènera dans notre chère patrie ? Jamais nul de nous reverra-t-il l'Espagne? »

Un doute nouveau et vraiment affligeant vint les désespérer. Depuis leur départ des Canaries, le vent avait constamment soufflé de l'est, et ils se persuadèrent que jamais le vent d'ouest ne soufflait sur ces mers, et qu'alors ils ne pourraient retourner sur leurs pas.

Rien ne peut donner l'idée de la terreur qui s'empara d'eux à cette funeste idée. L'amiral pouvait-il les calmer, lui qui n'avait jamais navigué sur ces mers? que pouvait-il affirmer? C'est son ambition et sa folie qui les perdaient tous.

Colomb priait Dieu de venir à son secours, et la Providence seule pouvait l'aider à triompher de cet obstacle imprévu : elle lui fut favorable. Comme pour démentir les craintes des matelots, un léger vent de sud-ouest vint frapper les voiles, et, quoique contraire, il servit à ôter l'idée d'un vent constamment venu d'est qui aurait rendu à jamais impossible le retour en Europe.

Mais rien ne ranimait plus les matelots. Vainement des oiseaux semblables à nos moineaux vinrent voltiger autour de l'équipage; leur chant rappelait celui des oiseaux de la patrie; la petitesse et la forme de leurs ailes annonçaient qu'ils ne pouvaient s'aventurer fort loin sur les mers. Mais les compagnons de Colomb les regardaient sans plaisir, car tout présage heureux leur semblait désormais une illusion.

Cependant, lorsque le 21 septembre ils virent qu'ils arrivaient à une portion de mer couverte d'her-

bes touffues, ils commencèrent à reprendre courage; mais comme ces herbes devenaient de plus en plus épaisses et paraissaient s'étendre à perte de vue, ils se persuadèrent aussitôt que leur marche allait être entravée, et qu'ils étaient sur les débris de quelque monde englouti. Ils allaient mourir loin de leur pays; ils étaient engagés sur des débris sans rivages; la mer était ici sans mouvement et semblable à une eau stagnante. Dans ce moment, sans qu'on en connût la cause, la mer se gonfla subitement. Le religieux Colomb, dans cet endroit de son journal, remercie la Providence d'avoir si paternellement veillé sur son entreprise.

« Il m'a été nécessaire, dit-il, que la mer se soulevât alors, comme il le fut, au temps de Moïse et des Juifs, que les flots de la mer Rouge s'ouvrissent et se refermassent. »

II

Révolte des matelots.

Telle était la disposition de son cœur : il était plein d'une filiale confiance, et s'ouvrait avec toute la ferveur d'un chrétien à la reconnaissance envers Dieu.

Mais si son âme forte et pleine de foi puisait dans la prière un redoublement de confiance, le découragement de ses compagnons lui donnait de jour en jour des inquiétudes plus sérieuses. Ce n'étaient plus des murmures, des plaintes, des regrets : c'était un

sombre mécontentement, un esprit de révolte, que tout l'ascendant de Colomb ne pouvait plus contenir. Ils étaient assurément sur un désert d'eaux inconnues; leurs provisions viendraient à s'épuiser; ils mourraient de faim et de soif, balancés sans espoir sur ces mers sans limites. Ni port ni terre hospitalière, ni rocher, nulle créature humaine; toujours la mer. Et qui les exposait gratuitement à des périls que jamais aucun homme n'avait courus? Qui les arrachait à leurs parents et à leur patrie, pour les conduire à une fin désespérée? C'était un étranger, sans famille en Espagne, qui se jouait de leur vie pour satisfaire ses chimères.

Eh bien! il fallait se rendre maître de la sienne. Il fallait le précipiter dans cet interminable Océan dont il voulait follement trouver les bornes. Qui connaîtrait leur crime après tout? Ils retourneraient en Espagne, et ils diraient que l'amiral, en contemplant les astres pour s'orienter, avait imprudemment omis toute précaution, désespéré qu'il était de ne point trouver la terre, et qu'il était tombé dans l'Océan. Ainsi avait-il été puni de sa témérité, et ses compagnons auraient repris la route de leur pays. Qui oserait contredire leur mensonge? Leur sûreté d'ailleurs ne rendrait-elle pas tout légitime?

Ainsi, ils devenaient de plus en plus sombres, se promenant sur le vaisseau deux par deux, trois par trois, et s'entretenant mutuellement dans leurs terreurs et dans leurs criminelles pensées.

Colomb le savait, mais sa constance ne l'abandonnait pas. Il était calme et serein. Il menaçait les plus

coupables en leur rappelant les ordres des rois ; il promettait aux autres de l'argent et des honneurs ; il désarmait ceux qu'il connaissait meilleurs et plus doux, par des paroles de bonté qui pénétraient jusqu'à leur cœur et qui les faisaient rougir à leurs propres yeux.

Le 25 septembre, Martin Alonzo crut une seconde fois voir la terre. L'équipage des trois vaisseaux fut dans la fièvre de l'agitation et du délire, tant la joie fut grande. Hélas ! c'était encore une illusion, et les marins, détrompés au bout de quelques heures, retombèrent dans leur morne tristesse.

Et pourtant Colomb prenait plus de confiance que jamais. Des indices certains lui annonçaient cette terre que ses compagnons désespéraient de trouver, ou qu'ils croyaient voir dans les trompeurs effets des vagues et de l'air. Les dauphins, les poissons volants entouraient les vaisseaux. Quant à la navigation, elle était si heureuse que jamais dans les mers les plus fréquentées un pilote n'avait conduit un navire avec tant de sûreté; l'air était si doux, la mer était si calme, la brise était si légère que les matelots, subissant cette influence extérieure, sentaient comme malgré eux leurs inquiétudes s'affaiblir, et que, dépouillant leurs vêtements, ils prenaient plaisir à nager autour des navires, jouant avec les vagues et folâtrant comme des enfants.

Puis ils cessèrent de voir les oiseaux de terre ; alors ils craignirent qu'on n'eût passé au nord ou au midi de quelque île qu'on n'aurait pas aperçue, et ils voulurent que Colomb naviguât vers le sud.

L'amiral fut inflexible. Il naviguait vers l'ouest; il semblait qu'il lui fût révélé qu'à l'ouest seulement il trouverait la terre. Et bientôt le nombre prodigieux des oiseaux de terre, des poissons qui ne quittent pas le rivage donnèrent aux matelots des espérances qui leur persuadaient de moment en moment qu'ils *voyaient* la terre. Bientôt ce devint un jeu parmi eux; on entendait crier sur tous les vaisseaux : Terre! Terre! Le découragement suivait l'illusion déçue, et l'amiral déclara que celui qui annoncerait la terre, sans qu'on la vît véritablement après son avertissement, perdrait tout droit à la récompense promise.

Le 7 octobre, à la prière de Pinzon et sur l'indice des moineaux qui volaient par bande vers le sud-ouest, Colomb changea un peu la direction de son vaisseau, et durant trois jours on crut approcher de la terre; des exhalaisons embaumées, des herbes vertes l'annonçaient et l'équipage l'espérait; mais quand le 10 octobre on vit que ces indices se multipliaient vainement sur une mer dont l'éclat d'une lumière pure reculait l'horizon à perte de vue, l'équipage se mutina ouvertement.

Tous les marins se réunissent et annoncent qu'ils n'iront pas plus loin : « C'est tenter la Providence, senor, s'écrient-ils; vous devez assez vous louer de notre courage; nous naviguons depuis trente jours hors des limites connues du monde; où prétendez-vous nous mener?

— Reconduisez-nous en Espagne.

— Nous le voulons tous; personne ici n'exposera sa vie plus longtemps. »

III

Fermeté de Colomb.

Colomb, entouré de leurs murmures et de leurs reproches comme des flots d'une mer courroucée, leur parle à tous. Ses discours sont pleins d'adresse et de persuasion ; il les prend séparément, il les réunit ; mais tout est inutile. Alors, ferme comme un rocher que n'ébranle pas l'effort des flots, il prend le ton du commandement : il leur déclare qu'il a été envoyé par le roi et la reine à la découverte des Indes, et qu'il ne retournera que quand avec la grâce de Dieu il aura accompli sa mission. Il est leur chef; ils lui doivent obéissance; tout est achevé par ce mot; il les laisse à leur devoir.

On a dit qu'à cette heure décisive, Colomb avait ajouté que si dans trois jours il n'avait pas vu la terre, il céderait aux matelots. Cette assertion est dans un seul des auteurs anciens qui ont écrit la vie de Colomb (Oviédo, c'est la plus universellement adoptée jusqu'à présent). Que sa fermeté inébranlable ait donné un ordre sans condition dans un moment si difficile, ou que sa pieuse confiance lui ait suggéré celle-ci par une sorte de don prophétique, le succès couronna sa conduite, l'équipage rentra dans le devoir, et bientôt même il vint à partager les espérances de l'amiral.

Le lendemain de cette scène, une branche fleurie d'aubépine, une planche, un bâton travaillé *de main*

d'homme, changèrent les murmures en une vive attente. Ce sentiment devint si profond, que l'amiral put s'entretenir le soir avec ses matelots comme un père avec ses enfants. Après qu'ils eurent chanté à bord du vaisseau le *Salve Regina*, l'amiral leur adressa une allocution touchante.

« Dieu, leur dit-il, les avait conduits par un vent favorable au milieu d'une mer tranquille; il les menait comme par la main à une nouvelle terre promise. Malgré leurs murmures, il les avait traités comme ses enfants chéris, ne permettant pas à la tempête de leur causer un moment d'effroi; leur envoyant chaque jour des indices plus certains de la terre qu'ils cherchaient et dont ils étaient maintenant si proches. Tout était fait : ils n'avaient plus qu'à bénir la bonté du Seigneur, et à lui rendre leurs actions de grâces pour une navigation si heureuse et si étonnante, qu'elle devait avoir à leurs yeux reconnaissants le caractère d'une protection miraculeuse. »

Ensuite Colomb leur commanda de se tenir sur leurs gardes pour éviter les écueils, et il promit à celui qui découvrirait la terre le premier un pourpoint et un manteau de velours. Le gouvernement assurait déjà une pension de trente couronnes.

IV

La terre.

Cette nuit, Colomb ne dormit pas. L'enthousiasme régnait sur tous les vaisseaux. Personne ne doutait plus. L'amiral cherchait avec anxiété le plus vague indice de terre.

Il était assis sur la dunette, et de là il plongeait sur l'horizon un œil inquiet. Vers dix heures de la nuit, une lumière brille tout à coup dans le lointain; cette lumière marche, elle semble portée comme sur une barque montant et descendant sur les vagues. L'amiral appelle Pedro Guttierez : « Ne voyez-vous pas une lumière de ce côté, dit-il, dans la direction de la lunette ? » Pedro Guttierez vit la lumière, et tous les deux la suivirent de l'œil un moment.

Rodrigo Sanchez, appelé par l'amiral, cherche aussi cette lumière ; mais elle venait de disparaître. Quelques moments après, tous les trois la virent encore ; elle paraissait tantôt plus faible, tantôt plus forte, toujours vacillante, passant et repassant, comme si elle eût suivi les sinuosités de quelque rivage ; puis ils ne la virent plus.

Les trois vaisseaux dans cette belle nuit fendaient les ondes avec une étonnante rapidité. Tout à coup, sur *la Pinta*, résonne le cri joyeux et passionné, répété avec un enthousiasme impossible à décrire, le cri de *Terre!* Le canon du signal convenu avertit l'amiral; il regarde, et, à deux lieues environ, il

reconnaît la terre. Il répond par le canon, et la joie, une joie qui n'est plus une illusion, remplit l'équipage.

L'amiral donna ses ordres : les voiles furent pliées, et les vaisseaux en panne attendirent l'aurore.

V

Guanahani, ou San-Salvador.

Le vendredi matin, 12 octobre 1492, quatre-vingt-dix jours après son départ de Palos, trente-six jours après son passage aux Canaries, Christophe Colomb se trouva en vue de la première île découverte dans le Nouveau-Monde : Guanahani.

Des hommes sauvages, cuivrés, accoururent de toutes parts sur le rivage, manifestant un extrême étonnement.

Christophe Colomb mit pied à terre; il s'agenouilla en versant des larmes de joie, et baisa avec transport cette terre étrangère qui lui apparaissait déjà si belle. Ce n'était ni l'île de *Cipango*, ni le royaume de *Cathay*, puisque la présence de ces hommes, qui entouraient les Espagnols, attestait que le pays ne pouvait être civilisé ; mais c'était une terre fertile, des arbres magnifiques, des plantes inconnues à l'Europe, un paysage admirable et le présage des plus grandes découvertes.

Lorsque Colomb et ses compagnons, à genoux, eurent rendu grâce à Dieu, l'amiral, se relevant,

tira son épée nue, et s'écria d'une voix solennelle : « Moi, Colomb, je prends possession de cette terre au nom du roi et de la reine de Castille, don Ferdinand et dona Isabelle, et je la nomme *San-Salvador!* »

Tous les matelots et tous les officiers lui prêtèrent serment d'obéissance, en qualité de vice-roi et d'amiral.

VI

Premières impressions.

La joie des Espagnols, après ce premier moment, se manifesta par les plus vifs transports. Dans l'ivresse de leur bonheur, ils s'embrassaient mutuellement ; ils chantaient, ils dansaient, ils s'écriaient ; ils couraient au loin et revenaient sur leurs pas ; ils pleuraient, ils riaient, ils étaient hors d'eux-mêmes. Les uns venaient tomber dans les bras de l'amiral en partageant sa joie ; d'autres se rappelaient leurs révoltes, et se jetaient à ses pieds en lui demandant pardon ; plusieurs le priaient de se rappeler d'eux en Espagne, le considérant déjà comme le distributeur des grâces. Tous le regardaient avec admiration et proclamaient son génie. Ce devait être un tableau singulier que celui de tous ces hommes, pour ainsi parler, éperdus de joie, transportés d'admiration et d'étonnement sur une terre où chaque pas était une découverte, et servant eux-mêmes de spectacle à un peuple sauvage pour qui leur arrivée était une énigme

impossible à expliquer. Les naturels, au premier aspect des vaisseaux, les avaient pris pour des monstres marins. Quand les Espagnols débarquèrent, les sauvages prirent aussitôt la fuite, et s'enfoncèrent dans les bois ; mais peu à peu ils revinrent, se prosternant, mettant les mains sur leurs têtes en signe de respect, car ils se figurèrent que les hommes blancs et vêtus qu'ils avaient sous les yeux étaient des êtres surnaturels descendus du ciel sur des machines ailées. D'abord ils se tinrent encore un peu à l'écart, mais l'amiral les attira par des signes, et leur fit des caresses qui les enhardirent. Ils s'approchèrent curieusement; ils touchèrent la barbe et les vêtements des Espagnols ; ils montraient les vaisseaux et manifestaient leur étonnement. L'amiral envoya chercher à bord des navires quelques bagatelles qui parurent enchanter ces pauvres insulaires ; ils reçurent avec une joie d'enfant des grains de verre, des rubans, des morceaux de cuivre. Les grelots surtout leur firent un plaisir extrême; ils ne se lassaient pas de les agiter en les portant à leurs oreilles. La confiance de ces hommes simples charma l'amiral et lui parut un présage heureux. L'excès du bonheur le disposait à tout embellir ; son imagination lui représentait ces sauvages comme des hommes innocents que leur douceur disposerait facilement au christianisme. Il les examina avec l'intérêt d'un homme qui regardait deja la civilisation future de ce pays comme son ouvrage. Ces naturels n'avaient point de barbe ; leur teint était cuivré, mais leurs traits n'étaient pas difformes ; leurs yeux etaient noirs, grands, et fort expressifs ;

leur physionomie était extrêmement douce; ils n'étaient ni fort petits ni fort grands; leur taille était en général souple et bien prise, mais leurs membres n'annonçaient pas une grande force, ni leur maintien des habitudes guerrières. Toute leur parure consistait en de bizarres peintures. Plusieurs étaient peints sur le corps; un grand nombre se contentaient de se peindre ou le nez ou le tour des yeux. Leurs cheveux étaient noirs, lisses, droits, et très-courts par devant; mais ils en laissaient croître derrière quelques mèches qui retombaient bouclées sur leurs épaules.

Tous ceux que Colomb vit au moment où il débarqua paraissaient avoir près de trente ans.

Colomb, se croyant sur quelqu'île de l'archipel indien décrit par Marco Paulo, donna à tous les naturels le nom d'*Indiens*.

A peine, dans l'empressement des Espagnols à examiner tant de choses nouvelles, pensaient-ils à rejoindre leurs vaisseaux. Il fallut que la nuit vînt les avertir; ils avaient passé la journée entière à errer sur la côte, à entrer dans les bois, à courir d'un objet à un autre, appelés par leurs compagnons, d'une découverte qui les charmait déjà, à une seconde qui leur semblait plus belle, tout entiers à la surprise et à la joie, ils ne sentaient pas la fatigue. A bord des navires, leurs yeux se fixèrent encore sur cette île, leur première découverte dans le Nouveau-Monde. Ils avaient hâte d'être au lendemain pour recommencer leurs excursions.

VII

Connaissance de l'île.

Dès la pointe du jour les Espagnols virent une multitude d'Indiens sur le rivage, et leurs vaisseaux se trouvèrent entourés de canots faits d'un seul arbre, et pouvant contenir quarante ou cinquante personnes. Si le canot venait à se renverser, les Indiens, nageant sans effort, le redressaient aussitôt, vidaient l'eau avec des calebasses et y remontaient sans peine. Les naturels apportaient du coton, des perroquets, et du pain du cassave. Quelques Espagnols aperçurent de l'or que plusieurs d'entre les naturels portaient comme un ornement à leurs narines, et qu'ils échangèrent avec plaisir contre des sonnettes. L'amiral demanda d'où venait cet or. Les Indiens montrèrent une grande terre au midi.

Nul doute pour Colomb, qui nourrissait chèrement son illusion accoutumée, que ce grand pays ne fût le royaume de *Cathay*. Il crut comprendre que les Indiens lui parlaient d'un roi puissant, servi dans de la vaisselle d'or : c'était assurément le *Grand-Khan*.

Cependant il commençait à saisir quelques expressions du langage des naturels, et le mot répété de *Guanahani* lui apprit que tel était le nom indien de l'île qu'il venait de nommer *San-Salvador*.

Ces deux premiers jours furent suivis d'une étude plus approfondie de l'île et des habitants. L'amiral ordonna qu'on côtoyât le rivage ; et à mesure que les

vaisseaux en parcouraient les diverses sinuosités, on admirait la beauté du pays. La vigueur et l'élévation des arbres étonnèrent les Espagnols ; c'étaient des palmiers, des cocotiers, des acajous plus hauts que nos chênes, des aloës dont le parfum arrivait jusqu'aux vaisseaux. A Guanahani, l'une des plus petites des Lucayes, les Espagnols voyaient déjà, sans le savoir, les belles forêts vierges du sol américain. L'amiral remarqua des ruisseaux qui arrosaient la terre et coulaient en plusieurs sens. Il découvrit un beau lac vers le milieu, et passa devant deux villages composés de huttes rapprochées, faites avec soin, en branches de palmier. Les hommes et les femmes, voyant sur la mer les chaloupes européennes, sortaient de leurs huttes et faisaient des gestes d'admiration, peut-être même *d'adoration*, car ils élevaient au ciel les mains et les yeux ; ils appelaient les étrangers par des cris ; ils leur présentaient de loin des fruits, des fleurs, et des vases pleins d'eau, comme s'ils les prenaient pour des êtres surnaturels. Plusieurs mirent leurs canots en mer, et naviguèrent à la suite des chaloupes. D'autres, qui étaient d'abord restés sur le rivage ; se jetaient à la mer et allaient à la nage jusqu'aux chaloupes ; ils demandaient par leurs cris et leurs signes à y être reçus, et l'amiral, leur souriant, les aidait à y monter. Il se montrait bon pour eux et leur donnait des grains de verres, des médailles, tous ces objets de si peu de valeur qui les rendaient heureux.

Les chaloupes, tournant l'île, arrivèrent à une petite presqu'île, où les Espagnols remarquèrent six

huttes indiennes, entourées de jardins aussi beaux que ceux de la Castille.

Colomb avait assez vu; il jugea que l'île avait peu d'étendue, et rejoignit ses vaisseaux pour croiser dans la mer entre les îles que les naturels lui indiqueraient. Il garda avec lui sept Indiens, charmés de monter sur les beaux navires et de suivre les étrangers. L'amiral pensait que ces Indiens apprendraient un peu d'espagnol, et pourraient dans la suite lui servir d'interprètes.

VIII

Fernandine et Soameto.

De belles îles, plates, fertiles, de diverses formes, se présentèrent à Colomb dans toutes les directions. Les Indiens lui en nommèrent plus de cent: c'était certainement, selon l'amiral, l'archipel merveilleux dont parlait Marco Paulo, cet archipel de 7,488 îles qui produisent des épices et des milliers de plantes odoriférantes, et qu'on devait trouver à l'est de l'Asie, avant d'arriver à *l'île de Cipango et au royaume de Cathay.*

Cette erreur, chère à Colomb, faisait le fond de toutes ses recherches, et jamais il ne fut dissuadé.

Il aborda à la plus grande de ces îles, qu'il nomma *la Conception;* il croyait y trouver des hommes portant des bracelets *d'or*, mais il ne vit point d'or; des habitants, peints de diverses couleurs, venaient au-

devant de lui, montés sur des canots. En ce moment, un des Indiens qui étaient à bord des vaisseaux espagnols sauta à la mer, et entra dans l'un des canots de ses compatriotes, qui prirent aussitôt la fuite. Ils ramèrent avec vitesse jusqu'au rivage, et, quittant leurs barques, ils coururent dans le bois avec la rapidité des daims. Mais un autre Indien apporta sur un canot, à bord de *la Nina*, une quantité de coton ; on le prit à bord, lui et son canot, qu'on hissa sur le navire, et on amena l'Indien tremblant aux pieds de l'amiral.

Il importait à celui-ci que les naturels eussent confiance en lui ; il accueillit l'Indien avec bonté, lui mit sur la tête un bonnet de couleur, lui donna des grains de verre, et le renvoya. Un peu plus tard, Colomb vit un autre Indien qui traversait rapidement la mer, seul, sur un canot, et ayant le cou orné d'un collier de graines. Sans doute il allait d'île en île annoncer la présence des merveilleux étrangers. Cet Indien fut appelé par des signes ; l'amiral le prit à bord, avec son canot, lui fit donner du miel, du pain et du vin ; le lendemain il lui rendit la liberté, lui ayant ainsi évité la fatigue du trajet.

Le vaisseau se trouvait en vue d'une île nouvelle; il fut promptement entouré par les barques indiennes. Les Indiens apportaient du coton, des racines et des fruits inconnus aux Européens.

L'île fut visitée par l'amiral ; il la nomma Fernandine. Les femmes avaient des tabliers de coton ; les huttes étaient plus régulières et plus jolies qu'à Guanahani ; il y avait plus de coton tissé, et les habi-

tants se servaient de lits qu'ils appelaient des *hamacs*. C'était une forte toile de coton, se balançant en l'air, et attachée par les deux côtés. Tout était propre à Fernandine, et la nature y était admirable. « Nous sommes en octobre, disait l'amiral dans son journal, et la végétation est aussi fraîche que la plus belle verdure du mois de mai dans l'Andalousie. Les fruits, les herbes, les arbres diffèrent autant des productions espagnoles que le jour diffère de la nuit. »

Les habitants paraissaient enchantés de la visite des étrangers ; ils les menaient dans leurs bois, près de leurs sources, leur donnaient des perroquets apprivoisés, chargeaient les chaloupes de coton, remplissaient les tonnes vides avec de l'eau douce, et s'empressaient de les rouler sur le rivage.

Toujours interprétant les signes des naturels qui montraient au midi la terre d'où venait l'*or*, Colomb quitta Fernandine et aborda à *Soameto* vers le sud-est. Il n'y vit pas plus d'or qu'à Fernandine ; il n'y trouva ni la superbe ville, ni le roi couvert de bijoux et servi dans des vases d'or, qu'il avait cru que les Indiens lui indiquaient, mais il vit dans tout son éclat la magnifique végétation des tropiques; une terre élevée, des collines revêtues d'une belle verdure, un sable fin mouillé par les vagues; au sud-est, de beaux lacs entourés d'arbres magnifiques.

« *Isabelle*, dit l'amiral dans son journal (car c'est le nom qu'il lui donna), *Isabelle* surpasse en beauté toutes les îles que nous avons déjà vues. Je ne sais où porter mes pas, et je ne me lasse pas d'admirer cette

douce verdure. Il y a ici de grands lacs, et les bocages qui les entourent sont merveilleux.

« Tout est vert comme au mois d'avril en Andalousie; le chant des oiseaux me ravit; je voudrais pouvoir ne pas quitter ces lieux. Il y a des nuées de perroquets qui obscurcissent le soleil, et des oiseaux grands, petits, d'un plumage brillant et si varié, que c'est vraiment merveilleux. En arrivant ici, il venait de la terre une odeur si suave et si douce, que c'était la plus délicieuse chose du monde.

» Je crois, ajoutait-il, qu'il y a ici un grand nombre d'arbres qui seraient précieux pour la teinture et la médecine; mais je n'y connais rien, ce qui me cause une grande désolation. »

Lorsque, quittant la terre, les Espagnols charmés remontaient sur leurs vaisseaux, ils admiraient dans l'eau de la mer, si claire qu'elle laissait voir le fond, des poissons dont les écailles vives, de couleur brillante, prenaient des reflets dorés ou argentés quand ils se jouaient autour des navires. Tout enfin, dans ces régions inconnues, leur paraissait si nouveau, si riant, si différent de ce qu'ils connaissaient, que leur étonnement et leur joie allaient toujours croissant.

Une seule chose les affligeait : c'est le temps que, selon les apparences, ils devaient mettre à trouver ce beau royaume de *Cathay* si riche et si puissant que cherchait l'amiral; car, aussi pleins de confiance à son égard qu'ils en avaient manqué autrefois, ils ne doutaient plus de ce qu'il leur disait, et ils se croyaient comme lui sûrs de découvrir le *Cathay*.

IX

Cuba.

L'amiral resta à Isabelle pendant quelques jours, les vents étant devenus contraires et les pluies continuelles et violentes.

Enfin, le 24 octobre il put partir; il laissa un groupe de sept ou huit îles, et entra dans le canal de Bahama qui sépare les Lucayes de la Floride. S'il avait navigué vers le nord, il aurait trouvé l'Amérique septentrionale; mais il reprit la direction de l'ouest, et aborda le 28 octobre à l'île de Cuba.

L'aspect des montagnes et des vallées, des caps prononcés, la vue d'une belle rivière à son confluent dans l'Océan, firent reconnaître à Colomb qu'il avait trouvé une île très-grande, peut-être un continent; il nomma l'île *Juana*, et la rivière *San-Salvador*. Deux canots lancés sur cette rivière remontèrent avec rapidité à la vue de l'amiral. Il visita deux huttes abandonnées, y vit des nattes, des hameçons, et un chien qui n'aboyait pas. Il en avait déjà vu de la même espèce dans les autres îles. Il remonta sur le vaisseau pour reconnaître la côte; partout de nouveaux sites, une végétation plus forte et plus belle; il descendit plusieurs fois à terre. Des huttes couvertes de branches de palmier, très-propres, étaient placées çà et là, assez rapprochées, mais ne formant pas de rues. Les habitants fuyaient toujours à l'approche des étrangers. L'amiral remarqua des masques de bois et

des statues qui lui parurent des indices d'une civilisation plus avancée que celle des autres îles.

Il était resté trois Indiens à bord de *la Pinta;* ils dirent à Colomb qu'à quatre journées de chemin, dans l'intérieur des terres, il trouverait de l'or en abondance et un chef puissant.

Christophe Colomb engagea un de ces Indiens à parler aux naturels; l'Indien y consentit : il se jeta à la nage, et, dès qu'il fut arrivé, son discours eut un si bon effet, que seize canots entourèrent bientôt les navires, apportant du coton et des racines; mais les Espagnols voulaient de l'or. A la vue d'un ornement d'argent à la narine d'un naturel de l'île, ils lui demandèrent d'où venait cet argent, et ils crurent comprendre que c'était de l'intérieur du pays. *Cubanaçan* était le nom qu'ils lui donnaient, *milieu de Cuba.*

L'amiral résolut aussitôt d'envoyer une ambassade au chef de ce pays, qu'il supposait être riche et puissant, peut-être *le Grand Khan.*

Six jours furent donnés aux deux députés, Luis de Torrez et Rodrigo de Jerez.

Colomb, en attendant leur retour, examinait le pays : son journal atteste le ravissement avec lequel il jouissait de toutes les beautés de cette nature nouvelle qui se révélait à l'ancien monde, et dont la découverte était due à ses heureuses inspirations.

« Cuba est la plus belle terre que l'œil ait jamais contemplée, s'écrie-t-il, on y pourrait vivre toujours ! » Et il décrit, d'une manière plus forte qu'il n'avait fait pour Isabelle, les rivières profondes, les caps, les lacs, les montagnes de cette île favorisée.

Il ne connaissait pas encore les terribles ouragans des tropiques ; il s'imagina que la mer pouvait être là *toujours tranquille.* Plus tard il perdit cette illusion ! mais les beautés qu'il se plaisait à célébrer n'étaient pas illusoires ; elles existent toutes ; et les fruits, les fleurs, les arbres d'Amérique, les oiseaux au plumage merveilleusement poli et brillant, les insectes étincelants comme l'or, le rubis et l'émeraude, que nous admirons aujourd'hui dans nos collections, frappant pour la première fois les yeux de Colomb, qui le premier aussi les faisait connaître à l'Europe, justifient toute son admiration.

De plus utiles découvertes, dont il n'appréciait pas encore toute la portée, furent le fruit de son premier séjour à Cuba. Un bois que les marins brûlèrent leur fournit du *mastic ;* ils trouvèrent aussi la *pomme de terre*, dont l'usage devait devenir si universel et si utile !

Les députés revinrent : ils n'avaient trouvé ni *le Grand Khan*, ni aucun roi puissant. Ils avaient été reçus, au milieu de cinquante huttes formant un village et contenant mille habitants, par des hommes et par des femmes sauvages. Tous s'étaient mis en cercle près des Espagnols ; Luis de Torrez, qui savait les langues orientales, avait dû reconnaître que son *chaldéen*, son *hébreu* et son *arabe*, sur lesquels il comptait, lui étaient complétement inutiles, et c'est son guide indien qui avait porté la parole. Dans un long discours, l'Indien avait exalté le talent et la bonté des hommes blancs qui parcouraient les îles pour y amener le bonheur, et le succès de sa harangue avait été si grand, que les naturels avaient

aussitôt entouré les députés, en leur baisant les mains et en leur offrant des présents.

Les hommes les avaient complimentés et admirés les premiers, les femmes étaient venues ensuite; tous avaient témoigné un grand désir de voir ces nouveaux hôtes se fixer parmi eux, et quand l'interprète eut annoncé leur départ, beaucoup de ces bons insulaires les avaient suppliés de les emmener avec eux *au ciel* d'où ils venaient et où ils retournaient.

Ainsi les députés ne rapportaient aucune des nouvelles que souhaitait l'amiral; car, aux yeux des Espagnols, l'or était plus précieux que tout le reste, et cependant toutes ces belles terres valaient mieux qu'un or stérile.

C'est en revenant à bord que les députés apprirent à connaître le *tabac*. Les Indiens roulaient une plante très-sèche, en allumaient une extrémité en tenant entre leurs lèvres l'autre extrémité, et soufflaient la vapeur qui en sortait. C'était la première fois qu'un Européen avait l'idée de la fumée de tabac.

Plusieurs naturels consentirent à suivre l'amiral; Colomb en prit plusieurs; il emmena aussi quelques femmes.

La douceur de ces hommes, leurs manières simples et paisibles, faisaient espérer à Colomb que leur conversion serait aisée, car il se complaisait dans cette pieuse idée, et rattachait avec joie à la gloire de son entreprise le bonheur de servir d'instrument à la propagation de l'Évangile.

X

Haïti.

Le nom de *Bohio*, répété par les Indiens, engagea à aller à la découverte de cette terre de *Bohio*, dont le nom lui rappelait celui de *Babèque*.

Ici Colomb eut un chagrin violent : Pinzon, qui montait *la Pinta*, disparut en cinglant à toutes voiles vers l'est. Il avait eu la coupable pensée d'aller seul à la découverte pour en recueillir toute la gloire.

L'amiral essaya de l'attendre, et se borna à continuer de reconnaître Cuba. Un jour qu'arrivé à la pointe de l'île, il essayait ses vaisseaux, sans savoir encore quelle direction il devait suivre, il aperçut une terre au sud-est ; aussitôt ses Indiens crièrent *Bohio !* L'amiral, au comble de la joie, tourna de ce côté.

Au bout de deux jours (1), il entra dans le havre, qu'il nomma port Saint-Nicolas, et tout ce que lui avait offert de beautés San-Salvador, Ferdinande, Isabelle et Cuba, lui parut de beaucoup surpassé par la richesse de cette nouvelle découverte. Le sol de Haïti est l'un des plus fertiles du monde, et ses sites sont fort beaux. Colomb vit des montagnes s'élever au loin derrière les forêts ; il remarqua des ports commodes, des plaines à perte de vue, des savanes

(1) Haïti n'est pas à deux jours de distance de Cuba ; mais Colomb avait des vents contraires.

vertes que ne connaissaient pas les Européens. A la suite d'une côte rocailleuse qu'il longea au sortir du havre Saint-Nicolas, il entra dans le havre non moins commode de la Conception : Colomb nommait les lieux à mesure qu'il les découvrait. Une petite rivière a son embouchure dans ce havre, et la campagne y paraissait charmante. Déjà, en longeant la côte, les Espagnols avaient vu, à n'en pouvoir douter, des traces de culture, et, au loin, la fumée qui s'élevait au-dessus des arbres, de distance en distance, leur avait appris que l'île devait être très-peuplée. Au port de la Conception, ils pêchèrent une quantité de poissons, dont plusieurs leur rappelèrent ceux d'Europe; le chant d'un petit oiseau leur sembla celui du rossignol. Séduits par toutes ces apparences, qui leur rappelaient la patrie, ils donnèrent à Haïti le nom d'Hispaniola, l'*Ile espagnole.*

XI

Premier séjour à Hispaniola.

Hispaniola! nom cher aux compagnons de Colomb! Illusion qui laissait trop tôt oublier à ce généreux enfant de la république de Gênes qu'il était étranger parmi les fils de l'Espagne! L'Ile espagnole fut l'écueil de son bonheur. Mais avant d'arriver aux désastres que le commencement de cette histoire ne permet pas de prévoir, voyons encore les travaux, les glorieuses récompenses, les magnifiques espérances du grand homme.

Du port de la Conception, l'amiral envoya six hommes armés pour explorer l'île. Il en prit possession, et planta solennellement une croix sur une hauteur près de la mer.

Les six envoyés dirent à leur retour qu'ils avaient vu des champs cultivés, des feux éteints, des routes pratiquées, mais point d'habitants : tous avaient fui.

Trois matelots, qui se promenaient sur la côte, virent une foule de naturels qui passèrent en fuyant devant eux. Ces matelots prirent avec beaucoup de peine une jeune Indienne qui portait aux narines un ornement d'*or*.

Elle était fort effrayée ; l'amiral chercha à la calmer ; les manières pleines de bonté de Colomb eurent le succès qu'il en espérait : la jeune Haïtienne se rassura ; elle parut bientôt charmée de voir tant de belles choses qui lui étaient complétement inconnues. Les grelots, les colliers et les bracelets en grains de couleur, les anneaux de cuivre passés à ses doigts l'enchantèrent. L'amiral la renvoya parée et comblée de ces présents, et lui donna pour l'accompagner un des Indiens de Guanahani. Il envoya avec elle neuf Espagnols, pour pénétrer jusqu'au chef de ces habitants qui se montraient si craintifs.

Les députés arrivèrent à un village de mille maisons, mais dont les habitants avaient tous disparu. La jeune femme partit avec l'interprète et rejoignit quelques Indiens.

Le bon habitant de Guanahani leur dit qu'ils ne devaient pas craindre ; que depuis longtemps il se passait sur les îles des choses bien surprenantes ;

que des hommes blancs, venus du ciel dans des maisons ailées, visitaient toutes les îles en y laissant des dons, et qu'ils invitaient les Haïtiens à venir les voir.

Cette assurance suffit pour calmer l'effroi des Indiens; il en vint deux mille que les Espagnols accueillirent à merveille; les pauvres insulaires avançaient en mettant les mains sur leur tête, et, s'arrêtant à chaque pas comme pour rendre hommage à ces êtres supérieurs. Une nouvelle troupe se joignit bientôt à ceux-ci; elle était amenée par le mari de la jeune femme qui avait été si bien traitée par l'amiral.

Les Indiens s'enhardirent de plus en plus; instruits par l'interprète du goût des étrangers, ils leur apportèrent des perroquets, des racines, du poisson, du pain de cassave; ils les menèrent chez eux, les firent asseoir sur de petits tabourets de bois noir très-brillant. La vallée où était ce village était cultivée et fertile; elle était arrosée par une rivière, entourée de palmiers et de bananiers. Les hommes étaient peints de diverses couleurs, mais bien faits, plus intelligents et d'une figure plus régulière que les habitants des premières îles découvertes.

Les Espagnols revinrent enchantés, mais l'amiral aurait voulu trouver une terre plus civilisée et plus riche; il voulait arriver à ces royaumes d'Asie, à cette superbe *babèque* qu'il cherchait. Il ignorait qu'il était à l'entrée d'une mer intérieure dans un continent aussi grand que l'ancien. Il ne savait pas que s'il avait pénétré au fond de cette mer, il aurait trouvé au nord et au midi deux continents, deux terres immenses et magnifiques; que la partie méridionale lui

aurait donné plus d'or qu'il ne pouvait en supposer dans les royaumes d'Asie dont il était destiné à poursuivre la découverte sans les trouver jamais.

Mais peut-être aurait-il reconnu son erreur et vu un grand nombre d'autres iles, peut-être même serait-il arrivé dans ce voyage même au continent d'Amérique, si deux événements ne s'y fussent opposés : la désertion de Pinzon qui le tenait dans une continuelle alarme, et les vents qui le firent revenir sur ses pas.

XII

Colomb est contraint de rester à Hispaniola.

Le 14 décembre l'amiral mit à la voile et sortit du port de la Conception. Il découvrit à quelques lieues une petite île charmante; une quantité de tortues l'engagea à la nommer *Tortugas*, et en y abordant il y trouva une vallée si délicieuse qu'il la nomma *Val Paraiso*, vallée du Paradis.

Mais le vent devenu contraire força l'amiral de revenir à l'Ile espagnole; dans le trajet, il vit un canot fait d'un seul arbre et perdu dans l'immensité de ces mers; un seul Indien le faisait mouvoir et le maintenait sur les vagues, quoique l'air fût vif et agité. L'amiral admirait cette audace et cette habileté : se hasarder si loin sur la mer, seul et sur une frêle embarcation! Il avait déjà admiré bien des fois, depuis qu'il naviguait entre les iles, cette adresse

des Indiens, mais elle était toujours pour lui un nouveau sujet d'étonnement.

Il ordonna qu'on prît à bord l'Indien et sa barque légère ; comme à l'ordinaire, il lui fit des présents et le fit remettre à terre. L'Indien prévint un cacique, qui vint aussi sur un canot visiter les hommes blancs.

On était revenu à Hispaniola par un autre point ; là, comme près du port de la Conception, la terre était cultivée, et divisée par carrés, en vergers, en champs semés de *maïs*, et en prairies. Les montagnes étaient élevées, mais d'une pente si douce et d'une si bonne terre qu'on aurait pu les labourer. L'amiral nomma le port, *port de Paix*, et y séjourna. Les vents l'empêchaient d'en sortir.

Un jeune cacique vint l'y visiter, porté sur une litière par quatre hommes. Le cacique était accompagné de deux vieillards ; il s'assit à côté de l'amiral, et les deux vieillards se mirent à ses pieds. Il ne mangea rien de ce que lui offrit l'amiral, mais il le portait à ses lèvres et l'envoyait à sa suite.

Il offrit à Colomb une ceinture bien travaillée, et deux plaques d'or. Colomb lui donna un morceau de drap, un flacon d'eau de fleur d'oranger, des souliers de couleur et des grains d'ambre.

Il fit tirer en sa présence une salve d'artillerie, et sourit à l'effroi du cacique, qu'il eut de la peine à rassurer ; puis il le reconduisit à terre sur la chaloupe, laissant ce chef sauvage émerveillé de ce qu'il avait vu. Ainsi les relations s'établissaient. Les vaisseaux étaient constamment entourés de canots ; les ndiens apportaient des fruits, de l'or, du coton : ils

se plaisaient à donner ; si les matelots descendaient, ils étaient cordialement conduits dans les maisons et recevaient l'hospitalité. Ils étaient traités partout comme des êtres d'une nature supérieure ; les naturels nommaient du nom de *Turey* (ciel) tout ce qui venait des Espagnols.

Colomb était retenu depuis six jours par des vents contraires. Le 22 décembre, il vit arriver un grand canot rempli d'Indiens. C'était une ambassade.

Le cacique *Guacanagari*, le plus puissant des chefs de l'île, et qui en gouvernait seul une grande partie, envoyait prier les étrangers de vouloir bien amener leurs vaisseaux plus près de l'est où il résidait, afin qu'il pût les voir. Il envoyait au *Guamiquina*, ou *chef des hommes blancs*, une ceinture supérieurement travaillée en os et en graines de couleur, et un masque en bois dont les yeux, la langue, et le nez étaient d'or.

L'amiral répondit que le vent contraire ne lui permettait pas de naviguer ; mais il envoya par terre plusieurs officiers qui furent reçus par Guacanagari avec le plus grand honneur.

La ville qu'il habitait était grande, et les maisons en bois de palmier étaient bien bâties. Les officiers rapportèrent des perroquets, des ornements et des plaques d'or.

On parlait beaucoup à Christophe Colomb d'une terre appelée la terre de *Cibao*, riche en mines d'or, située très-avant dans l'intérieur. Colomb crut encore que *Cibao* pouvait signifier *Cipango*, et il mit à la voile pour se diriger par mer du côté où on lui indiquait ce royaume.

XIII

Désastre.

Il voulait s'arrêter dans le havre du cacique Guacanagari. Le temps était beau et la mer très-calme. Colomb n'avait pas dormi la dernière nuit ; ses veilles, pendant ce long voyage depuis le départ de l'Europe, s'étaient multipliées. Toujours prêt, toujours l'œil aux aguets, il ne se fiait qu'à lui. Dans cette nuit tranquille, il crut pouvoir prendre un peu de repos. Il enjoignit au pilote de veiller, et il se retira. Au mépris de ses ordres, le pilote donna le gouvernail à un mousse. Le maître et le pilote étant absents, les matelots s'endormirent, le jeune mousse gouverna mal, et le vaisseau toucha au sud un banc de sable ! L'amiral s'éveille en sursaut, mais le désastre est consommé : le vaisseau est brisé ; les planches disjointes laissent pénétrer l'eau. Il ne reste de ressource que de monter sur les chaloupes.

Oh ! qui dira la douleur profonde de Colomb à la vue de son vaisseau brisé ! Avec deux caravelles et un seul vaisseau, il avait parcouru quinze cents lieues ; l'une des caravelles, *la Pinta*, était mal mâtée ; et d'ailleurs où allait-elle ? Pinzon ne reparaissait pas. Le meilleur vaisseau de l'équipage était perdu ; il lui fallait donc, pour le retour, risquer la traversée entière de l'Océan avec la faible caravelle qui lui restait, *la Nina*. Toutes ses découvertes, les Indiens qu'il devait emmener, les plantes, l'or, les

productions qu'il devait porter en Espagne, tout était exposé au hasard du retour de cette seule caravelle ! S'il périssait, sa découverte périssait avec lui. Et comment retourner cependant? comment conserver même ces objets précieux entassés sur le vaisseau perdu? Ce fut certainement un des moments les plus douloureux de la vie de Colomb, et le remède qui y fut apporté devint la source de tous ses malheurs : c'est le séjour qu'il fit à Haïti, et les relations suivies qui commencèrent à s'établir entre les Espagnols et les naturels.

XIV

Bonté du cacique.

A bord de *la Niña* et plongé dans une profonde désolation, Colomb se demandait comment il allait sortir d'une position si désastreuse. Il envoya d'abord une députation au cacique Guacanagari. Pedro Guttierez, celui qui, avec l'amiral, avait vu la première lumière briller sur la terre du Nouveau-Monde, accompagna Diego de Arena qui était chargé de dire à Guacanagari que l'amiral, en venant le visiter selon le désir manifesté par le cacique, avait vu son vaisseau échouer sur le sable et entr'ouvert par le choc.

Mais que ferait le cacique ? Quel secours attendre de ces hommes ignorants et inconnus? Cet accident ne suffirait-il pas pour détruire leur bonne volonté ?

Et d'ailleurs, de quoi serviraient leurs services pour le retour qu'il fallait effectuer en Europe sur cette vaste étendue d'eau dont Colomb connaissait maintenant l'immensité, et qu'il ne pouvait, dans ce moment de détresse, envisager sans frémir!

Enfin le message s'accomplit, et à la joie, à l'étonnement, à l'admiration des Espagnols, jamais message ne fut mieux reçu. Guacanagari, en apprenant le malheur des étrangers, entra dans une douleur extrême, jusqu'à répandre des larmes. Il alla lui-même au rivage avec ses frères, ses parents, ses sujets; les uns, sur des canots, allant au vaisseau naufragé, en rapportèrent pièce à pièce tous les objets, depuis les plus précieux jusqu'aux plus grossiers. Les autres les recevaient sur le rivage, et les portaient en dépôt dans leurs maisons. Le lendemain, Guacanagari vint lui-même à bord de *la Nina ;* et quand il vit l'abattement et la douleur de l'amiral, il lui donna tous les signes de l'amitié la plus généreuse et de la compassion la plus tendre, pleurant encore avec lui. Au moyen de l'interprète, il lui promit trois maisons. Les naturels apportaient de l'or qui plaisaient tant aux Espagnols. Guacanagari dit à l'amiral qu'il y avait tant d'or à Cibao (dans l'intérieur de l'île), qu'on ne l'y estimait pas, et qu'il lui en ferait donner autant qu'il voudrait.

Alors Colomb se ranima à toutes ces offres, et dans sa pieuse coutume de tout rattacher aux desseins de la Providence, il pensa que peut-être un bien ressortirait de tout ceci. Plus tard, il alla jusqu'à penser que c'était par une volonté expresse de Dieu

que ce naufrage avait eu lieu, parce qu'il l'avait conduit à toutes ses relations avec les Indiens de l'Ile espagnole.

Guacanagari dîna à bord de *la Nina*, et Colomb alla ensuite recevoir un collation à terre dans une des maisons du bon cacique. Des utias (sorte de lapins, des poissons, des fruits, formaient ce repas; les manières du cacique surprenaient l'amiral par la convenance et la grâce qui les accompagnaient. Après le repas, le cacique conduisit Colomb dans les bois qui avoisinaient la ville, et des Indiens exécutèrent des danses en sa présence.

Colomb à son tour envoya chercher à bord un arc, un carquois; et un jeune Castillan très-habile en tira avec une grande adresse; puis il fit tirer le *canon*. A ce bruit, à cette vue, les Indiens tombèrent la face contre terre; leur stupeur fut extrême; ils pensèrent que leurs hôtes étaient les enfants du tonnerre, et ils tremblèrent.

Mais l'amiral souriant dit à Guacanagari que ces armes terribles serviraient à les défendre contre leurs ennemis. (Les naturels de ces îles pacifiques redoutaient une nation guerrière et antropophage qui habitait au sud-est, et qu'ils nommaient les Caraïbes. Cette promesse rassura les habitants, et l'amiral n'eut qu'à accepter les présents multipliés qu'ils lui faisaient, et à recevoir leur généreuse hospitalité.

Le cacique et lui se séparèrent le soir après des échanges de présents. L'amiral avait reçu un masque tout garni d'or, la propre couronne d'or du cacique, des plaques d'or, et le généreux Guacanagari avait

distribué des présents à tous les gens de la suite de Colomb.

XV

Un fort à l'île espagnole.

Les relations entre les naturels et les Espagnols devinrent de plus en plus amicales. Ces hommes à demi polis, à demi sauvages, mais doux, simples, faciles, aimants, recevaient avec une naïveté enfantine les moindres objets, qui devenaient précieux pour eux par la nouveauté. Ils dansaient au son des grelots, se paraient avec les rubans, recevaient comme venus du ciel les plus simples morceaux d'étoffe ou de métal, et comme ils savaient discerner par l'*odorat* les diverses *espèces d'or*, ils distinguaient aussi à l'odorat tout ce qui venait d'Espagne.

Guacanagari faisait réunir tout l'or qu'il pouvait, et parlait souvent des mines de Cibao. Les matelots recevaient sans cesse de l'or. Une fois un Indien donna à un Espagnol une demi-poignée de poudre d'or pour une sonnette en cuivre, et il s'enfuit aussitôt comme s'il eût fait un vol, tant ce marché lui avait paru avantageux.

L'amiral cherchait à s'informer de la religion et des lois de ces peuples. Leur religion leur enseignait à croire aux peines et aux récompenses d'une autre vie.

Leurs caciques les gouvernaient arbitrairement, mais ils étaient aimés, et même avec une sorte de

passion. Le caractère des naturels était très-doux, éloigné des querelles; ils vivaient de peu, sans besoins et sans superfluités; ils étaient tout à fait éloignés des mœurs farouches des Caraïbes, leurs voisins. Ils n'avaient généralement qu'une femme.

La royauté était héréditaire : si un chef mourait sans enfants, on prenait pour lui succéder le fils de sa sœur, et non celui de son frère.

Les Espagnols, enchantés du genre de vie molle et inoccupée qu'ils menaient sous ce ciel doux, au milieu de ces hommes auxquels ils étaient supérieurs, ayant en abondance tous les biens de la vie, demandèrent à l'amiral qu'il voulût bien en laisser quelques-uns pour commencer une colonie.

L'amiral adopta cette idée avec empressement.

Quoi de plus raisonnable en effet?

Au lieu d'entasser tant de matelots sur une seule caravelle, et d'exposer à la fois la vie de tous aux dangers de la mer, il emmènerait avec lui un petit nombre de matelots, chargerait le vaisseau des productions étrangères qui allaient être admirées en Espagne, et charmer la reine de Castille, sa protectrice, à laquelle Colomb ne pensait jamais sans reconnaissance. Il laisserait à Hispaniola une colonie qui entretiendrait les bonnes dispositions des habitants si étonnamment dévoués et bons; les colons reconnaîtraient l'île, iraient plus avant dans l'intérieur, continueraient des échanges pour se procurer de l'or, apprendraient la langue et feraient apprendre l'espagnol aux naturels.

A son retour, l'amiral ferait de l'île espagnole un point central où il prendrait en quelque sorte ses quartiers de repos, et il continuerait ses découvertes avec plus de sécurité et de facilité.

Toutes ces apparences étaient belles ; il n'y avait qu'une chose qui n'eût pas été mise en ligne de compte : les passions et l'injustice des hommes qui détruisent les plans les mieux concertés quand elles ne sont pas contenues par les lois d'une sage discipline. Christophe Colomb ne put voir l'avenir d'orages et de tribulations qu'il se créait par cet établissement. Moitié par nécessité, moitié par enthousiasme, il consentit et fit sur-le-champ élever un fort. Les débris du vaisseau naufragé servirent à le construire, et telle fut l'ardeur des Espagnols qu'en onze jours l'ouvrage fut achevé.

Guacanagari était dans le ravissement. Dans sa joie d'enfant et dans son imprévoyante admiration, le bon Indien ne voyait dans le fort de la *Navidad* (1) qu'une mesure pour le défendre contre les Caraïbes : c'est le prétexte que les blancs lui avaient donné, et que sa crédulité lui faisait admettre sans examen. Il aimait de plus en plus l'amiral; il le surprenait chaque jour par de nouveaux présents. Une fois il vint à sa rencontre avec cinq caciques tributaires qui portaient des couronnes d'or. Ces six princes réunis conduisirent l'amiral à la maison que les Indiens lui avaient donnée ; ils le firent asseoir, puis Guacanagari ôta sa

(1) Colomb l'avait ainsi nommé, parce qu'il fut fait dans le temps de la Nativité après Noël.

couronne en or massif bien travaillé, et la posa solennellement sur la tête de Colomb. Christophe colomb, pour témoigner sur-le-champ sa gratitude, ôta un beau collier de graines qui pendait à son cou et le passa à celui du cacique; il détacha aussi son propre manteau de couleur écarlate, et le drapa sur les épaules de Guacanagari; enfin, il lui mit au doigt une bague d'argent, et lui fit présent d'une paire de bottines rouges.

L'amiral, dans les moments où ces simples sauvages reconnaissaient toute sa supériorité, avait un maintien à la fois digne et gracieux, plein de noblesse et de bonté, qui exprimait la reconnaissance pour le don, en conservant la majesté du représentant des rois de Castille. Cette noblesse extérieure, reflet de la noblesse de l'âme de Colomb, a été un des moyens de puissance qu'il reçut du Ciel comme un don, et qui lui gagnèrent le cœur de ceux avec lesquels il eut à traiter.

XVI

Instructions de l'amiral aux Espagnols avant de quitter l'île.

Tout réussissait à l'Ile espagnole. A bord de *la Nina*, Colomb écrivait à la reine et au roi.

« L'or abonde ici; à mon retour j'en trouverai une tonne amassée par les Espagnols que je laisse. L'île renferme tant d'or et tant d'épices que dans trois ans Leurs Majestés pourront entreprendre une croisade pour la délivrance du saint sépulcre : car je l'ai dit à

Vos Altesses, que tout le profit que je tirerais serait consacré à la conquête de Jérusalem. »

Aussi était-il plein d'espoir. Sur le point de quitter Hispaniola, il régla toutes choses, nomma Diego de Arana gouverneur du fort. Pedro Guttierez devait lui succéder, s'il venait à mourir; et Rodrigo de Escabado succèderait à Pedro.

Un médecin, un tonnelier, un charpentier, un tailleur et un canonnier furent laissés au fort. Une chaloupe, chargée d'une multitude d'objets d'échanges, resta à la disposition des Espagnols. Puis il les réunit tous avant son départ.

« L'union fait la force, leur dit-il; restez à jamais unis; que la plus légère querelle ne vienne pas troubler votre bonne intelligence. Demeurez sur le territoire ami de Guacanagari; respectez-le; soyez réservés avec les femmes des Indiens; et sur toutes choses conservez l'amitié de ce bon peuple, en le traitant avec douceur, comme il le mérite par les généreux procédés dont il a usé envers nous. Je vous laisse, mes compagnons, sur cette terre hospitalière que votre courage a mérité de découvrir; mais je vais dire à notre illustre souveraine dona Isabelle, et à notre auguste roi don Ferdinand, toutes les grâces que Dieu nous a faites en nous mettant en possession si facile de ces belles terres. Vous aurez part à la gloire et aux récompenses, vous qui restez ici, loin de votre patrie; et nous, s'il plaît à Dieu, comme nous l'espérons, nous vous ramènerons des compagnons et des vaisseaux; nous vous rapporterons les paroles et les récompenses royales. Ce sera à notre

tour de rester et de poursuivre le cours de nos voyages, et à votre choix, de retourner voir la patrie, ou de continuer encore avec nous à immortaliser votre nom par vos belles découvertes. Dieu bénisse notre navigation et votre séjour!

Tous ces hommes pleuraient, et ceux qui partaient et ceux qui restaient. Si loin de la patrie, les uns étaient-ils assurés de la revoir? les autres l'étaient-ils de revenir? Ils étaient pleins d'espérance, mais ils n'étaient pas exempts de crainte, de cette crainte religieuse qui saisit le marin le plus intrépide au moment d'un voyage de long cours; et certes, à l'Ile espagnole l'émotion devait être forte et touchante, quand des compagnons et des amis se séparaient, les uns restant sur une terre où tout leur était étranger, les autres allant s'exposer avec un frêle navire sur un océan qui n'avait encore été traversé qu'une fois!

XVII

Départ.

L'amiral fit préparer un grand repas, et y invita Guacanagari avec les principaux Indiens; il recommanda ses lieutenants au cacique, qu'il pria de continuer à être bienveillant pour les Espagnols. Il lui promit de revenir bientôt, et de lui apporter mille bijoux précieux.

Puis il fit simuler une petite guerre en présence du cacique; et comme celui-ci paraissait effrayé, Colomb

l'assura de nouveau que jamais les Espagnols ne se serviraient de leurs armes que contre les Caraïbes.

Ensuite l'amiral fit les derniers adieux ; il embrassa le cacique et les chefs, fut témoin de leurs larmes, marcha avec eux jusqu'au bord de la mer, et s'embarqua à la vue des colons et des Indiens réunis, qui suivirent longtemps des yeux le navire.

XVIII

Retour de la Pinta.

Il y avait trois jours que Colomb naviguait, malgré la difficulté des vents contraires, lorsqu'il vit s'avancer à lui le vaisseau perdu, *la Pinta*, qui, depuis le 19 décembre, avait abandonné la flotte.

Alonzo Pinzon s'excusa sur les vents qui l'avaient séparé, et sur ce qu'il n'avait pas pu retrouver l'amiral ; mais sa désertion avait été calculée et était impardonnable. On lui reprochera toujours d'avoir voulu séparer sa destinée de celle de son chef, pour tenter seul la découverte de la terre où se trouvait l'or ; de s'être fait conduire secrètement par les Indiens à un point d'Hispaniola opposé de celui où étaient les Espagnols, uniquement en vue d'y recueillir *de l'or ;* enfin, d'avoir appris le naufrage de l'amiral, et de ne l'avoir pas secouru : tandis qu'il savait son chef échoué sur une côte étrangère et sauvage, il continuait à compléter sa provision d'or, dont il distribua la moitié à ses matelots pour s'en faire autant de créatures.

L'amiral dissimula son mécontentement, et parut admettre les excuses d'Alonzo; il se contenta de le recevoir froidement, mais il le força à remettre en liberté quatre Indiens et deux femmes que Pinzon emmenait de vive force pour les *vendre* en Espagne comme esclaves. C'était la première fois qu'on parlait de s'approprier sur ces naturels le droit qu'avaient les maîtres sur leurs esclaves. Colomb s'en indigna, et Pinzon frémit en lui obéissant. C'est par cette arrogance qu'il faisait payer à l'amiral le service qu'il lui avait rendu en équipant à ses frais une partie des vaisseaux. Colomb dut craindre à chaque instant que cet orgueilleux officier ne cherchât à lui enlever l'honneur de son immortelle découverte.

XIX

Premiers incidents de la navigation. — Tempête.

Si Colomb avait connu les mers des tropiques, il ne se serait pas exposé à retourner en Espagne dans la saison où en entrait. Il ignorait le phénomène des *vents alisés*. Entre les tropiques, les vents soufflent pendant six mois de l'*est*, et pendant six mois de l'*ouest*.

Colomb eut à subir à son départ, et pendant la plus grande partie de son trajet, le vent d'*est* contre lequel il naviguait, et, à son approche de l'Ancien-Monde, il eut à affronter les tempêtes ordinaires dans les mois de février et de mars, et qui, cette année, furent désastreuses.

La Pinta n'avait pas fait réparer son mât, et sa marche en était retardée. L'amiral craignait constamment de la perdre de vue, et de finir par en être tout à fait séparé.

Le 12 février, les matelots se croyaient à la hauteur de Madère; mais l'amiral savait qu'ils étaient dans la direction des Açores: il espérait toucher bientôt la terre. Tout à coup le vent souffla avec violence, la mer devint très-agitée, et Colomb vit trois éclairs silonner au nord-est. Il annonça aussitôt une tempête, et donna les ordres nécessaires. Elle éclata et fut horrible; l'équipage n'eut d'autre remède à y apporter que de plier les voiles, de dégarnir les mâts, et de laisser les vaisseaux rouler sur les flots, poussés par la fureur du vent; ils étaient soulevés à la hauteur d'une montagne par une vague furieuse, et ils retombaient de cette hauteur comme dans la profondeur d'un abîme.

D'abord l'équipage espéra que la tempête, annoncée par un orage, cesserait en peu de temps; mais Colomb voyait l'ouragan se prolonger, et prévoyait avec effroi qu'il était de la nature de ceux qui précèdent l'équinoxe de mars, et qui se renouvellent pendant une longue suite de jours. Il eut recours à la prière: on tira au sort des fèves tirées dans un bonnet: celui qui tirerait la fève marquée d'une croix devait promettre de faire un pèlerinage à *Santa-Maria de Guadelupe*. L'amiral tira le premier, et le sort le désigna. Son cœur fut un peu soulagé: il espérait que le sort le désignant, lui, le chef de l'expédition, c'était un indice que le Ciel accepterait ses vœux et ses expia-

tions. Bien souvent, dans l'angoisse de ces jours de désolation, on multiplia les prières et on renouvela les vœux de jeûne et de pèlerinage. Trois fois le sort tomba sur l'amiral.

Durant trois jours la tourmente fut la même ; les vaisseaux résistaient, mais on devait craindre à toutes les heures de les voir abîmer. L'amiral, dans une de ces nuits désastreuses, pensait avec amertume que si son vaisseau était submergé, son entreprise périssait avec lui. Il peint tout son désespoir dans une lettre écrite au roi et à la reine, et où on remarque ces paroles touchantes :

« D'un côté, si j'étais consolé par la pensée que la Providence ne permettrait pas qu'une œuvre aussi importante pour la propagation de la foi demeurât imparfaite; de l'autre, lorsque je venais à réfléchir à mes péchés, je me disais que c'était peut-être pour m'en punir, que, dans son éternelle sagesse, Dieu voulait me priver de la gloire qui me serait revenue en ce monde. »

Tout entier à cette douleur de voir périr la connaissance de ses découvertes, il essaya un moyen d'en faire parvenir une relation en Espagne, même dans le cas où les deux vaisseaux seraient engloutis avec tous les hommes qui y étaient enfermés.

Il écrivit sur un parchemin la relation exacte de son voyage et de ses découvertes. Il le cacheta, écrivit que mille ducats seraient la récompense de celui qui porterait le parchemin sans l'ouvrir; l'enveloppa dans une toile, mit ce petit paquet au milieu d'un pain de cire, et enferma le tout dans une barrique qu'il jeta à

la mer. Il espérait que la barrique aborderait sur quelque côte, et pourrait être portée à la cour d'Espagne.

Il attacha une copie de ce mémoire à la pompe du vaisseau, dans l'espoir que si l'une se perdait, l'autre pourrait être sauvée.

Il venait d'achever ce travail lorsqu'on reconnut la terre, mais sans oser se promettre d'y arriver à travers la violence des flots. L'amiral pensa que c'était une des Açores. Ils en étaient à cinq lieues ; pendant deux jours ils la virent, et pendant deux jours la tempête et l'ouragan les empêchèrent d'y arriver.

Il faut connaître la mer pour se faire une idée juste de semblables périls. Quelle douleur et quelle inquiétude pour le pilote! il aperçoit le port, et il sent que les efforts du courage le plus actif ne lui permettront pas de maîtriser le vaisseau seulement pendant un moment pour franchir la plus courte distance !... Telle était l'angoisse de l'amiral et de ses compagnons. Enfin, le 17, à force de travail, ils approchèrent assez près pour jeter l'ancre ; ils se crurent sauvés. Mais leur câble se brise, et au même moment un furieux coup de vent fait tourner leur navire, les emporte loin vers le nord, et les ballotte jusqu'au soir.

Dans la nuit ils eurent le bonheur de ramener la caravelle, d'aborder, et purent jeter l'ancre.

XX

Trahison du gouverneur de Sainte-Marie.

A l'abri dans le port, l'amiral se livra au sommeil pendant les heures qui restaient à s'écouler. Depuis cinq jours et cinq nuits il n'avait pas fermé l'œil. Il était à l'île de *Santa-Maria*, l'une des Açores. Le gouverneur Castaneda lui envoya des rafraîchissements et se fit amener trois matelots pour écouter le récit des étonnantes aventures de Colomb et de ses compagnons.

L'amiral avait fait faire à l'équipage le vœu d'aller processionnellement à une église consacrée à la sainte Vierge sur la première terre qu'ils rencontreraient.

A peu de distance du rivage se trouvait à Sainte-Marie un ermitage placé sous l'invocation de la Mère de Dieu; la bonne réception du gouverneur, qui annonçait même sa visite pour le lendemain, persuada à Colomb qu'il pouvait sans péril mettre pied à terre.

Il envoya la moitié de son équipage pieds nus, en chemise pour accomplir le vœu. Un prêtre avait été prévenu et devait attendre à la chapelle pour célébrer l'office divin.

L'amiral, à bord de la caravelle, attendait le retour de cette première moitié des matelots, pour aller à son tour, avec ceux qui restaient, accomplir son vœu; mais l'hospitalité qu'on lui avait offerte n'était qu'un piége odieux. Castaneda avait fait arrêter tous les

matelots dans la chapelle, et, bien surpris de n'y pas trouver l'amiral, il vint lui-même sur une chaloupe jusqu'au vaisseau. Sur la parole qu'il ne lui serait rien fait, il entra, et Colomb lui reprocha sa conduite avec indignation. Le gouverneur déclara qu'il agissait sur les ordres de la cour de Portugal, et Colomb, dans la plus grande perplexité, commença à craindre que la guerre ne se fût déclarée entre l'Espagne et le Portugal, ce qui paraissait cependant peu probable. Castaneda revint à terre sans vouloir rendre les prisonniers. La tempête durait toujours, quoiqu'avec moins de violence, et l'amiral, durant deux jours, privé de la moitié de son équipage, et n'ayant que quelques matelots pour manœuvrer, crut que le vaisseau allait périr. Enfin, au bout de deux jours ses matelots lui furent rendus avec une lettre d'excuse du gouverneur et des offres de service.

La bizarrerie de cette étrange conduite venait de ce qu'au départ de Colomb, le roi de Portugal avait donné l'ordre d'arrêter sa personne et ses vaisseaux, dans quelque lieu qu'on pût le rencontrer.

XXI

Salut.

La trahison des Portugais, qui avait forcé Colomb à quitter Sainte-Marie plus tôt qu'il n'aurait dû, faillit lui être bien fatale, car la tourmente ne cessa point. Le 2 mars un terrible coup de vent déchira toutes

les voiles. L'équipage se mit à genoux, implorant le Ciel, et Colomb fit tirer au sort à qui irait faire un pèlerinage à Santa-Maria de la Ceuta à Kuelva : le sort le désigna encore. Ils n'étaient pas loin du Portugal.

La journée du 3 fut horrible ; une pluie qui tombait par torrents, la foudre qui éclatait avec fracas, des éclairs qui se succédaient de seconde en seconde, l'ouragan ne cessant d'emporter le vaisseau et de soulever les flots, faisaient croire aux malheureux Espagnols qu'ils touchaient aux derniers moments de leur vie. Chacun d'eux promit que s'il avait jamais le bonheur de revoir la terre, il jeûnerait au pain et à l'eau le samedi qui suivrait.

La nuit du 3 au 4, ils virent *la terre ;* mais la tourmente était si horrible, que ce cri de *terre* ne fit qu'augmenter leur effroi, car ils ne savaient quelle était cette terre, et ils craignaient d'être jetés sur des côtes sans port et d'y briser leur frêle caravelle ballottée depuis plus de vingt jours sur l'Océan furieux.

Le matin l'amiral reconnut qu'il était près de *Cintra*, à l'embouchure du Tage. Sa mésaventure à Sainte-Marie lui faisait redouter de se remettre à la discrétion des Portugais, mais l'état de la mer ne laissait pas de choix : il jeta l'ancre, et les matelots, échappés à de si grands et de si nombreux périls, rendirent à Dieu leurs actions de grâces.

XXII

Accueil en Portugal.

Les craintes de Colomb ne se réalisèrent pas. Le roi, loin de le trahir, se montra généreux, et pensa que c'était un devoir d'honorer une si grand œuvre.

Il envoya chercher l'amiral à bord, le fit amener avec les plus grands égards à Valparaiso, où il tenait sa cour en ce moment, à neuf lieues de Lisbonne. Il lui fit l'accueil le plus honorable, le fit asseoir en sa présence, écouta avec une curiosité extraordinaire le récit de sa découverte, et le félicita sur l'heureux succès d'une entreprise si étonnante.

Mais le sourire qui accompagnait ces gracieuses paroles cachait mal le regret d'avoir refusé tant d'avantages pour le Portugal, car Jean II ne pouvait oublier que ce même homme qu'il recevait aujourd'hui comme amiral d'Espagne et vice-roi des Indes, était venu humble et pauvre, huit ans plus tôt, lui faire ces offres magnifiques, et n'avait essuyé que des mépris.

Ces tardifs regrets n'empêchèrent pas le roi d'offrir à l'amiral de lui donner une escorte pour traverser ses États; mais Colomb préféra attendre un vent plus favorable et rentrer dans les ports d'Espagne.

Il écrivit au roi et à la reine de Castille pour leur annoncer son succès, son retour, et les désastres qui le retenaient pour un temps à Lisbonne.

Pendant ce court séjour qu'il y fit, toute la ville ne s'entretenait que de la merveilleuse découverte des *Indes* à travers l'Océan. On visitait les vaisseaux, on admirait, et les Portugais déploraient de plus en plus les conseils mesquins qui privaient leur pays de toute la gloire donnée à l'Espagne.

La reine de Portugal voulut entretenir l'amiral en particulier, et c'est comblé d'éloges et d'honneurs que l'amiral sortit de Lisbonne et mit à la voile par un assez bon vent.

XXIII

Palos.

Le 15 mars 1493, les marins du port de Palos virent arriver par un beau soleil du matin un vaisseau léger et petit, que de loin ils comparaient à l'une des caravelles parties de leur rade l'année précédente avec cet aventurier génois qui avait surpris la confiance de la reine et du roi de Castille pour satisfaire de chimériques idées. Ces marins crurent reconnaître la caravelle, mais ils n'osaient y compter, persuadés que les trois navires avaient dû périr. Comment celui-ci aurait-il survécu, et viendrait-il à reparaître après avoir erré sept mois et demi sur les mers?

Cependant la caravelle avançait majestueusement, les voiles déployées, et il devint impossible de s'y tromper. Alors la curiosité allant croissant, et l'intérêt de tant de citoyens de Palos les attachant au sort

de ces vaisseaux, le port se remplit bientôt de tous les habitants de la ville, et ce fut à la vue d'une foule partagée entre l'étonnement, l'espérance et la crainte, que *la Nina* entra triomphalement dans l'enceinte du port de Palos. A la vue de Colomb, des Indiens qu'il amenait, des merveilles qu'on apprit en un moment, la joie éclata par de vifs transports; la foule se pressa autour de l'amiral. On envoya aux églises faire sonner en branle toutes les cloches; on ferma les boutiques. Une immense procession se forma pour accompagner l'amiral à l'église, où il remercia le Tout-Puissant de toute l'effusion de son cœur religieux.

Le prieur de Santa-Maria ne dut pas être le dernier à féliciter son ami, et à le presser entre ses bras; mais les historiens de Colomb ne nous donnent pas de détails sur ce séjour à Palos qui fut très-court et si différent des autres! Colomb n'avait qu'une pensée: écrire à la cour et recevoir l'ordre de s'y présenter.

Il envoya promptement un message qui annonçait son arrivée, en renouvelant les preuves qu'il rapportait du succès de son voyage, et il partit immédiatement pour Séville, où il attendit la réponse.

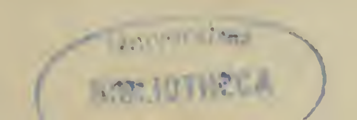
Cette réponse fut telle qu'il devait s'y attendre, pleine de termes d'honneur, de félicitations et de reconnaissance. Elle portait cette suscription: « A dom Christophe Colomb, notre amiral sur la mer Océane, et vice-roi et gouverneur des îles découvertes dans les Indes. »

L'amiral ne perdit pas de temps. Ses vœux étaient comblés, et tant de contradictions, qui les avaient traversés, paraissaient être à leur terme: car jusqu'au

moment où il reçut la lettre du souverain, il craignait quelque trahison de Pinzon. On sait que *la Pinta* avait été écartée par la tempête; l'ouragan l'avait jetée sur les côtes du golfe de Gascogne, et Pinzon avait débarqué à Bayonne. Là, dans son impatience, il avait écrit au roi pour annoncer la découverte et demander à paraître à la cour. Ce n'était qu'après quelque temps qu'il avait pu s'embarquer de nouveau et longer les côtes de Portugal. On prétend que, le soir même du jour où arriva *la Nina*, Pinzon parut dans le port, et que la douleur de se voir précéder par Colomb lui causa un si grand chagrin, qu'il se jeta dans une chaloupe pour aborder secrètement, et se tint caché dans sa maison.

Mais tandis que l'amiral, sans savoir quelles avaient pu être les démarches de Pinzon, attendait à Séville la lettre de la reine, Pinzon recevait une réponse sévère à celle qu'il avait écrite de Bayonne. Le souverain blâmait sa conduite et lui ordonnait de se tenir soumis à l'amiral. Le chagrin de Pinzon fut si grand, qu'il ne put surmonter l'extrême mélancolie qui s'empara de lui; il était déjà malade; le désespoir accrut son mal: il mourut.

Sa généreuse coopération à l'entreprise de Colomb aurait honoré sa mémoire, si une envieuse et basse ambition n'avait altéré la pureté de ses premiers motifs; au lieu d'un ami désintéressé, l'amiral n'avait trouvé en lui qu'un contempteur habile à traverser ses projets, et désireux de lui enlever, s'il se pouvait, la gloire de son entreprise. Pinzon fut cruellement puni par le mépris de la cour et par sa propre



conscience, dont les combats le conduisirent à une triste mort.

XXIV

Triomphe de Colomb.

La nouvelle de l'étonnante découverte de Christophe Colomb se répandait avec rapidité, et occupait déjà toute l'Europe savante. En France, en Italie, en Angleterre, on répétait avec admiration que le monde des antipodes était découvert, et qu'un marin génois, dans une navigation de trente-trois jours, avait trouvé l'extrémité de l'Orient. Mais de toutes les nations qui s'entretenaient de cette merveille, la plus puissamment remuée sans doute était la glorieuse Espagne. Elle voyait dans un événement extraordinaire un don du Ciel qui récompensait la piété de ses rois, et sur toute la route de Séville à Barcelonne les populations accouraient avec allégresse à la rencontre de Christophe Colomb.

Ce n'était plus un obscur étranger dont on méprisait les systèmes, c'était un enfant de la patrie que l'Espagne se sentait fière d'adopter.

A Barcelonne même, où étaient Ferdinand et Isabelle, les honneurs qui l'attendaient ne peuvent se comparer qu'au triomphe des anciens Romains. Une foule d'étrangers affluaient dans la ville, et la population entière était dans les rues; mais les rues même ne suffisaient pas à l'affluence de la foule, et on

montait sur les toits pour être plus assuré de voir. Tous les balcons, toutes les fenêtres étaient occupés par les dames les plus illustres, parées comme aux plus grands jours, dans cette contrée où la rigide étiquette marquait les vêtements de chaque fête. Un dais de brocard d'or s'élevait dans un immense salon préparé de manière que chacun pût y avoir accès, et dès que l'entrée de l'amiral fut annoncée, le roi et la reine, entourés de tous les princes de leur maison, de tous les dignitaires de la couronne et de tous les personnages de la cour, se préparèrent à recevoir le grand capitaine qui leur donnait un monde.

Une foule de seigneurs allèrent au devant de Colomb pour le saluer et le recevoir au nom de leurs maîtres. L'amiral était monté sur un beau cheval blanc ; son fils, sur un cheval plus petit, marchait à ses côtés, et de jeunes seigneurs, richement vêtus, formèrent une brillante cavalcade autour d'eux.

Alors s'ouvrit la marche la plus imposante, la plus singulière, la plus solennelle, la plus glorieuse et la plus riante qu'eût jamais éclairée le soleil d'Espagne.

Six Indiens, peints de diverses couleurs selon la coutume de leur pays, ouvraient le cortége et se présentaient d'abord à l'avide curiosité des assistants. Les traits, la contenance et la physionomie de ces hommes cuivrés étaient complétement inconnus en Europe. Ils portaient comme une parure tous les ornements d'or de leurs îles, qui les couvraient presque comme un vêtement. Derrière eux, on portait, échelonnés et rangés avec art de distance en distance,

un nombre prodigieux de perroquets vivants, des oiseaux et des animaux inconnus, soigneusement empaillés, et des insectes brillants dont les riches couleurs frappaient pour la première fois les yeux des Espagnols.

L'intérêt et la curiosité animaient toute cette foule, avide d'un spectacle si nouveau, et les cris d'étonnement, les exclamations d'admiration se succédaient. L'imagination prêtait de riches couleurs à des choses déjà si surprenantes, et quand, après ces hommes de race particulière, ces animaux singuliers, ces oiseaux brillants, on vit porter une immense quantité de plantes qu'on n'avait jamais vues, on se plut à leur supposer des vertus précieuses, tous les dons merveilleux qu'on lisait dans les récits des voyageurs, et on crut que la guérison de toutes les maladies et la vertu de tous les parfums d'Orient viendraient en Europe avec elles.

Au quatrième rang, l'amiral avait ordonné qu'on exposât plus particulièrement aux yeux du public ravi les bracelets, les couronnes, les ceintures, les ornements des Indiens, et enfin tout l'or qu'il rapportait, et qui devait donner l'idée de la richesse des contrées qu'il avait découvertes ; et lorsque tous ces trophées qui avaient excité au plus haut point le ravissement et la joie des glorieux Castillans étaient passés, on voyait paraître l'amiral lui-même au milieu de la gloire qui l'environnait. Alors l'enthousiasme éclatait par des cris, par des trépignements de joie, par des vivat, par des applaudissements, par des bénédictions, par des concerts de louanges,

où le nom de Colomb, mêlé à celui du roi, de la reine, de la patrie, se prononçait au milieu des larmes d'admiration.

Un soleil radieux du mois d'avril et la pureté d'un ciel sans nuage prêtaient un nouvel éclat à la solennité de ce beau jour.

Colomb s'avançait doucement au travers des flots pressés de cette foule qui s'ouvrait devant lui. Un sourire modeste, qui, comme malgré lui, effleurait ses lèvres, prouvait la joie pure dont son cœur était inondé. Il passait, et tous les regards se réunissaient sur lui ; et quand il était passé, il entendait au loin le bruit des applaudissements qui se répétaient comme autant d'échos :

« Quelle noblesse ! disait l'un.

— Quel génie ! reprenait un autre.

— Dieu l'a inspiré, poursuivait un troisième. La sainte Vierge et son saint patron lui sont venus en aide. »

Et Colomb, au milieu de cet enthousiasme, arrivait au lieu préparé pour le recevoir. Le salon était ouvert des quatre côtés ; l'estrade royale était très-élevée.

L'amiral mit pied à terre, et entra suivi de son fils et de tout le cortége qu'on lui avait donné. Il se fit un silence. Le roi et la reine se levèrent. Cet honneur ne se rendait qu'aux têtes couronnées. Colomb, ému, mit un genou en terre, et demanda à baiser les mains des souverains. Isabelle et Ferdinand, se baissant après lui avoir donné leurs mains, le relevèrent eux-mêmes et lui ordonnèrent de s'asseoir sur un siége préparé pour lui.

Le silence augmenta, et Colomb commença à rendre compte de sa mission. Il fit en peu de mots la relation du voyage, la description des îles ; puis il fit passer devant Leurs Altesses toutes les merveilles qu'il rapportait ; les plantes, les animaux, les objets rares, les coquillages, l'or brut et l'or travaillé, et il dit que ce n'était qu'un faible échantillon de tout ce qu'on devait attendre. Quand il présenta les Indiens, il parla du bon accueil de leur cacique et de leur extrême douceur ; puis, se livrant à son émotion, il ajouta d'un accent pénétré que ces découvertes, qu'il avait plu à Dieu de lui permettre d'accomplir, n'étaient que le prélude des découvertes plus importantes qu'il osait promettre à Leurs Majestés, découvertes qui leur donneraient un monde de richesses, et qui amèneraient des milliers d'hommes à la connaissance de la foi !

L'attention la plus religieuse avait présidé au discours de Colomb, et l'admiration avait accueilli tous ces échantillons de trésors du Nouveau-Monde. Lorsqu'il eut cessé de parler, des larmes de reconnaissance mouillèrent les yeux de la reine; le roi lui-même parut ému, et tous deux, descendant de leurs trônes, tombèrent à genoux pour remercier le Tout-Puissant des merveilles qu'il accomplissait en leur faveur.

Tous les courtisans s'agenouillèrent, à leur exemple, et au loin toute la foule de proche en proche se prosterna également sur le pavé. Les musiciens de la chapelle royale entonnèrent le *Te Deum ;* les archevêques, les évêques et les prêtres présents y ré-

pondirent, chantant alternativement les versets avec un pieux enthousiasme, et jamais un plus vif concert d'actions de grâces ne s'éleva du sein d'une plus magnifique assemblée.

Colomb produisait et ressentait cet élan d'enthousiasme ; son cœur ne suffisait pas à l'abondance et à la force d'émotions aussi profondes. Le vertueux Las Casas dit qu'en ce moment de religieux et solennel enthousiasme, il semblait que la cour d'Espagne eût « un avant-goût des délices du paradis. »

Pieuse exagération qui ne peint qu'imparfaitement des transports dont la force humaine ne pourrait soutenir la durée, et qui userait ses faibles ressorts !

Quand cette solennelle visite fut achevée, et que l'amiral eut salué les rois, la cour tout entière le conduisit à la demeure qui lui avait été préparée. Les bruyantes acclamations du peuple le suivirent jusqu'à sa porte, et c'est au milieu d'un petit nombre d'amis, et entouré des caresses de son fils, son cher Diégo, que Colomb, énumérant les gloires de la journée, put se livrer aux heureuses impressions qui ne laissaient place ce soir-là à l'amertume d'aucun souvenir.

Oh ! qu'on se le représente dans cette félicité que je nommerais presque avec le vertueux Las Casas une demie béatitude ! Tous les sentiments purs qui peuvent exalter l'homme remuaient délicieusement le cœur de Colomb. La gloire, une gloire pacifique qui n'avait pas coûté de larmes, le succès dû à une persévérance infatigable ; la piété satisfaite de ce succès même qu'elle osait envisager comme une récompense ; les plus grandes espérances pour un

cœur chrétien, le triomphe de la foi, le salut des âmes; enfin les douces étreintes de l'amitié, la vue de ceux qui l'avaient aidé dans ses malheurs, et qui le revoyaient triomphant; les effusions de la tendresse paternelle : c'est dans ces nouvelles émotions que Colomb dut laisser éteindre peu à peu, si l'on peut ainsi parler, l'enivrement de cette journée la plus belle de sa vie.

XXV

Séjour à Barcelonne.

Ce bonheur dura six semaines dans toute sa douceur. L'heureux amiral voyait le respect et l'admiration remplacer le dédain qu'on lui avait fait sentir autrefois. Les courtisans briguaient comme un honneur la faveur de son entretien. Quand ils sortaient de sa présence, ils se faisaient gloire de répéter chacune de ses paroles; ils recevaient comme des oracles toutes les assertions sorties de sa bouche : le prestige du succès les contraignait à rendre à son génie un hommage éclatant. Dans les rues, les hommes s'inclinaient à son aspect; s'il passait devant un atelier, les ouvriers suspendaient leur travail pour le suivre longtemps des yeux; les mères le signalaient à leurs jeunes enfants.

Mais, au milieu de ces hommages multipliés, l'envie glissait déjà sourdement son venin. Invité à un festin par le grand cardinal d'Espagne, l'un de ses

premiers protecteurs, il y fut servi avec les honneurs réservés aux souverains; les discours avaient tous pour objet la découverte du Nouveau-Monde; mais, au milieu de ces distinctions flatteuses, une remarque basse et maligne vint lui révéler qu'il y avait parmi les conviés mêmes des contempteurs de sa gloire.

« Puisque la terre est ronde, s'écria l'un des courtisans, il est certain qu'on peut en faire le tour. Rien n'était plus aisé qu'une pareille découverte.

— Sans doute, reprit l'amiral, mais il fallait que quelqu'un en trouvât le secret.

— Eh! reprit brusquement l'Espagnol, jaloux de la gloire d'un étranger, croyez-vous, monsieur l'amiral, que dans le cas où vous n'auriez pas découvert les Indes, personne ne l'eût jamais fait? »

Les gens sensés de l'assemblée improuvèrent l'impertinente apostrophe de ce jaloux convive. Colomb ne répondit point; mais prenant un œuf, il s'adressa à tous les conviés :

« Qui de vous, messeigneurs, veut faire tenir cet œuf debout sur la plus petite extrémité? » Chacun essaya, sans savoir où en voulait venir l'amiral; mais personne ne réussit. L'œuf retombait toujours sur le côté.

Colomb le prit à son tour, en frappa fortement l'extrémité sur la table, et le fit tenir debout.

Toute l'assemblée s'écria :

« De cette manière ce n'était pas difficile!

— Non, dit l'amiral; mais personne n'avait su le faire. »

Ces avertissements secrets de l'envie qu'excitait sa gloire engagèrent Colomb à se tenir en garde contre les intrigues des courtisans; mais il se croyait assuré de l'attachement de ses souverains.

Le roi se plaisait à paraître en public, ayant d'un côté l'enfant royal, et de l'autre l'amiral. Sa Majesté catholique fit souvent avec lui de longues promenades à cheval; la reine surtout semblait ne l'avoir jamais vu assez longtemps; elle se faisait sans cesse redire les détails de ses découvertes; elle prenait un plaisir singulier à écouter Colomb lui raconter ce qu'il savait des habitants du Nouveau-Monde. Toute pleine du désir de la conversion des Indiens, elle voulait qu'on les traitât avec la plus grande humanité; elle désirait avoir en eux des sujets de plus, et repoussait avec énergie ceux qui prétendaient déjà qu'on les regardât comme des êtres d'une nature inférieure, ou qu'on en fît des esclaves. Elle s'attendrissait à la peinture que Colomb faisait de leurs mœurs quand il lui disait :

« J'ose attester à Votre Majesté qu'il n'y a pas sur la terre d'hommes plus doux que les insulaires de l'Ile espagnole; ils sont hospitaliers, simples et bons. Au milieu de leur naïveté ils savent user de discrétion et de délicatesse. Jamais ils n'ont cherché à dérober aucun des objets, si nouveaux pour eux, qu'ils voyaient à bord de nos vaisseaux. Ils s'empressent de servir les Espagnols, et rien n'a été plus touchant que leur conduite et celle de leur cacique, lorsque nous avons eu le malheur d'échouer sur leur rivage. O Madame, ajoutait Colomb, nous avons reçu de ces

sauvages des secours et des marques de compassion que nous devions nous voir refuser par des chrétiens! »

Et la reine pensait que rien ne serait plus facile que d'amener ces bons insulaires à la connaissance du christianisme ; elle prenait avec l'amiral les mesures les plus efficaces pour leur conversion.

Elle fit choisir douze missionnaires chargés d'accompagner la seconde expédition. On commença par faire baptiser les six Indiens que l'amiral avait amenés avec lui ; cinq d'entre eux devaient retourner à Haïti pour y servir d'interprètes aux Espagnols et raconter à leurs compatriotes les merveilles qu'ils avaient vues en Europe ; car ils avaient été frappés d'étonnement à la vue des villes, des palais, des églises d'Espagne et des magnificences de la cour ; l'un d'eux demanda même à rester auprès du prince Jean, soit qu'il fût effrayé des dangers d'une seconde traversée, soit qu'il fût séduit par l'attrait des choses nouvelles qu'il voyait.

Cependant l'activité que mettait la cour à presser la seconde expédition au Nouveau-Monde permit à l'amiral de quitter Barcelonne à la fin du mois. Le roi et la reine lui renouvelèrent les témoignages de leur estime, la cour entière le reconduisit chez lui quand il eut pris congé des princes, et vint lui faire ses adieux au moment de son départ.

DEUXIÈME VOYAGE.

I

Nouvelles découvertes. — Les Caraïbes.

L'enthousiasme qui avait accueilli Christophe Colomb à son arrivée allait toujours croissant. Les récits s'embellissaient en passant de bouche en bouche : c'était à qui suivrait l'amiral pour aller trouver ces terres de merveilles où les *rochers étaient bordés de perles*, et où les fleuves *roulaient de l'or*. L'amiral devait emmener mille hommes : il fut obligé d'étendre ce nombre à douze cents, et plusieurs de ceux qui n'avaient pu se faire inscrire entrèrent par fraude, en sorte qu'au moment où on fit l'appel sur les vaisseaux, il se trouva quinze cents passagers. La flotte était composée de dix-sept bâtiments : trois grands vaisseaux et quatorze caravelles; elle était chargée de provisions de toutes sortes.

Le 25 septembre 1493, l'amiral mit à la voile, au bruit des applaudissements d'une immense population. Ce n'étaient plus, comme l'année précédente, des pleurs et de lugubres pressentiments : c'étaient des vœux ardents et des assurances de succès.

La traversée n'eut rien de difficile : le retour de la saison avait amené les vents d'est, et la brise d'est poussait doucement les vaisseaux comme au premier voyage. D'ailleurs la sécurité régnait sur toute la flotte. On se reposait sur le génie de l'amiral. On n'eut, dans toute la durée du trajet, qu'un seul moment d'inquiétude causé par une violente pluie d'orage accompagnée de coups de tonnerre; mais cette tempête, qui dura quatre heures, fut promptement calmée, et, dès le 2 novembre, on vit la terre.

Les premiers compagnons de Colomb étaient fiers de montrer cette terre à leurs nouveaux associés, et ceux-ci étaient transportés de plaisir d'arriver enfin à cet objet de tous leurs désirs.

La terre qu'on apercevait était une île inconnue que Colomb nomma *Dominica* (la Dominique), à cause du jour du dimanche où on la découvrit.

Les quinze cents voix de l'équipage entonnèrent à la fois le *Salve Regina ;* et ce concert de louanges, offert au Dieu qui donna à l'homme la puissance de dominer les mers, offrait un spectacle plus touchant encore sur cet Océan, où, à la voix d'un seul homme, une nation tout entière se trouvait maîtresse d'un monde jusque-là caché au reste des habitants du globe.

Les Espagnols ne trouvèrent point de havre commode à la Dominique; en sorte qu'ils naviguèrent entre les îles qui s'offraient à leur vue. Ils en découvrirent à la fois six, qui toutes leur parurent également belles. Il arrivait jusqu'aux vaisseaux un parfum délicieux qui venait des forêts, et qui donnait aux nouveaux navigateurs un plus grand désir d'aborder à l'une de ces îles.

Enfin Colomb débarqua à *Marie-Galante*, qu'il nomma ainsi du nom même de son vaisseau ; mais il n'y resta pas, parce qu'elle lui parut inhabitée ; il n'y trouva nulle trace de maisons ni de pas humains; il vit seulement qu'elle ne différait pas des îles voisines par la beauté du sol, car elle était couverte de bois élevés qui formaient de riches forêts : des fruits et des fleurs inconnus pendaient aux branches des arbres ; des plantes aromatiques rampaient sur la terre. Il remarqua une fleur dont la feuille rappelait celle du laurier, et qui avait l'odeur du clou de girofle.

Une autre île attira la flotte ; elle était fort considérable, et on voyait s'élever au-dessus de son sein une haute montagne d'où sortaient avec impétuosité plusieurs courants assez considérables. L'amiral se souvint qu'il avait promis aux moines du couvent de la Guadalupe, dans l'Estramadure, de nommer du nom de leur monastère l'une des terres qu'il découvrirait, et il appela celle-ci la *Guadeloupe*. C'est aujourd'hui une des possessions françaises de l'Amérique. Au moment où Colomb la découvrit, elle était destinée à lui faire connaître la première les mœurs

des Cannibales, car elle faisait partie de ce groupe des Antilles que les paisibles habitants d'Haïti lui avaient désignées avec tant de terreur comme la demeure des *Caraïbes*.

En débarquant, Colomb vit d'abord un village dont les maisons étaient carrées (celles d'Haïti et des autres îles étaient rondes); celles-ci étaient également construites avec des troncs d'arbres, des branchages et des roseaux, ayant le sol pour plancher, et pour toiture des branches de palmiers : elles étaient disposées en cercle autour d'une place publique.

Les Espagnols y trouvèrent des hamacs en toile de coton, de grandes provisions de coton brut ou travaillé, des ustensiles faits avec des calebasses; ils prirent pour du fer une sorte de composition qu'on a supposé depuis être une terre durcie. Ils virent aussi à l'entrée d'une des maisons des serpents sculptés en bois avec assez de perfection. Une pièce de *vaisseau européen*, qu'ils trouvèrent dans une de ces cabanes, excita au plus haut point leur surprise et leur curiosité. Comment était-elle là ? Après plusieurs conjectures, ils s'arrêtèrent à la pensée qu'elle avait pu être apportée sur ces côtes par le vent d'ouest, comme des bâtons flottants avaient été apportés aux Canaries par le vent d'est. Rien n'arrêtait le cours des investigations des Espagnols. Nulle créature humaine ne paraissait; tout avait fui à leur approche. Des oies domestiques, et semblables à celles d'Europe, et des perroquets des plus brillantes couleurs étaient les seuls êtres animés qui eussent paru à leurs yeux. Mais bientôt une profonde horreur s'empara d'eux, à

l'aspect d'ossements épars dont les cabanes et le sol étaient jonchés. Ils reconnurent des membres humains, et se dirent avec effroi qu'ils étaient sans doute sur une terre habitée par des anthropophages. Des crânes, suspendus aux branches de palmier qui formaient les solives des huttes, les confirmèrent dans cette opinion ; car ces crânes humains servaient évidemment de vases et d'ustensiles de ménage.

Les Espagnols remontèrent dans la chaloupe, et vinrent donner ces nouvelles à l'amiral. A peine ceux-ci avaient-ils parlé, que quelques-uns des capitaines lui amenèrent des femmes qu'ils avaient prises avec un enfant ; quelques-unes de ces femmes firent comprendre qu'elles étaient prisonnières, et que les habitants de l'île les avaient enlevées à *Boriquen*, leur patrie (aujourd'hui Porto-Ricco); que les cannibales étaient redoutés sur les îles à plus de cinquante lieues à la ronde, et qu'ils mangeaient leurs prisonniers; qu'ils poussaient le raffinement de leur barbarie jusqu'à réserver les jeunes enfants et les élever pour les engraisser et les manger !... Ces horribles récits firent dresser les cheveux sur les têtes, et Colomb conçut la plus vive inquiétude pour un capitaine nommé Diégo de la Marque, qui était descendu à terre avec huit hommes, et qui, depuis le matin, ne reparaissait pas. Le soir arriva sans qu'on le revît ; le lendemain il ne répondit à aucun des nombreux signaux par lesquels on cherchait à lui faire reconnaître la flotte. Vainement l'amiral envoya des détachements dans plusieurs directions ; vainement un trompette précédant chacun de ces groupes sonna-t-il

constamment l'appel ; vainement des coups d'arquebuse et des coups de canon furent-ils tirés du bord ; Diégo et ses compagnons étaient perdus, et les craintes de l'équipage furent portées au comble lorsque les détachements revinrent le soir, car ils racontèrent qu'en visitant les cabanes abandonnées, ils avaient vu des membres humains rôtissant devant le feu, et de la chair palpitante que les sauvages avaient mêlée dans une chaudière bouillante à la chair des oies et des perroquets !...

Le cœur des Espagnols se serra douloureusement en songeant que leurs infortunés compagnons avaient sans doute été pris par les féroces cannibales, et qu'ils étaient réservés à un sort aussi cruel.

Colomb cependant ne voulut pas désespérer de leur salut ; il se flattait que ces imprudents marins vivaient encore, et qu'ils étaient seulement égarés dans les détours inconnus des forêts. Il avait déjà jugé que l'île devait avoir plus de vingt-cinq lieues d'étendue à l'endroit où il avait pris terre. Mais comment retrouver ces malheureux compagnons ? comment les rappeler à leur chemin ? Un intrépide Castillan, nommé Ojédo, dévoué à l'amiral, et volontaire sous ses ordres, d'une noble famille, d'un caractère ferme, d'une bravoure à toute épreuve, aventureux et hardi, offrit d'aller à leur recherche. Il prit avec lui quarante hommes de cœur, et il se mit à battre l'île en tous sens ; lui et ses amis coururent à travers les forêts, obligés de se frayer un passage avec leur épée, arrêtés à chaque instant par des troncs d'arbres entrelacés ou par des broussailles. Leur intrépide

activité n'eut aucun succès; les arquebuses qu'ils déchargeaient, la trompette qu'ils sonnaient, la voix amie qui répétait dans le bois, en se multipliant par les échos, le nom des compagnons qu'ils cherchaient, tout fut inutile : ils revinrent découragés, épuisés de fatigue, mais ravis des pays qu'ils avaient vus, et en exagérant même la beauté dans leurs récits. Pendant leur absence les sinistres pressentiments sur le sort des huit marins avaient pris plus de force dans le cœur de Colomb, car il avait de nouveau reçu à bord de ses vaisseaux plusieurs femmes captives qui venaient y chercher un refuge; et des enfants pleurant, et attirés par les présents, avaient supplié pour y être admis, et avaient confirmé les récits des femmes de Boriquen. L'amiral, qui avait vu fuir plusieurs naturels, crut au moins attirer leur curiosité, en leur renvoyant quelques-unes de leurs prisonnières parées de bracelets et de colliers; mais les farouches Caraïbes les dépouillèrent sans paraître eux-mêmes, et ces malheureuses victimes se réfugièrent de nouveau à bord des vaisseaux.

L'amiral apprit d'elles que dans ce moment presque tous les habitants de l'île étaient absents; ils étaient allés à la capture des habitants des îles voisines. En leur absence, leurs femmes, aussi belliqueuses qu'eux, gardaient les prisonniers, et se tenaient prêtes à repousser une attaque, si elles étaient provoquées.

Les captives ajoutèrent qu'à Boriquen les hommes ne combattaient que pour repousser les Caraïbes;

mais elles ne cachèrent pas que là, comme à la Guadeloupe, on mangeait les prisonniers.

Il tardait à Colomb de quitter ces rivages inhospitaliers pour visiter sa chère Hispaniola, mais il était retenu par la pensée du malheur de ses infortunés compagnons, dont il ignorait le sort. Plus il apprenait les atrocités des cannibales, plus il lui devenait impossible de s'accoutumer à la pensée qu'il laissait huit Espagnols entre leurs mains féroces. Il aurait voulu du moins, s'il ne pouvait les sauver, avoir la certitude qu'il n'y avait plus d'espoir pour eux. Cependant, comme le retour d'Ojédo lui ôtait toute espérance, il fit tristement et lentement les préparatifs du départ.

Il donnait l'ordre de mettre à la voile, lorsque, par le bonheur le plus inespéré, il crut reconnaître au loin, sur le rivage, des hommes vêtus à l'européenne. L'équipage poussa un cri de joie, et on envoya une chaloupe pour les recueillir : c'étaient bien ces amis qu'on avait cru perdus; mais ils étaient pâles, horriblement défaits, exténués de fatigue, d'inquiétude et de faim. Quand ils furent un peu remis, ils racontèrent comment ils s'étaient égarés dans l'épaisseur d'une forêt, en sorte que la hauteur des arbres leur dérobant la vue du ciel, et nulle route n'étant frayée, ils avaient tourné tout autour d'un point sans pouvoir en sortir. Ils n'avaient entendu ni la trompette, ni le canon; ils n'avaient pu, même de la cime des arbres les plus hauts, où quelques-uns d'eux étaient montés, découvrir aucun indice de route, aucune partie de la mer; ils s'étaient avancés de plus en plus, et

étaient parvenus à quitter enfin la forêt; mais, trouvant des lacs à franchir, des gués à traverser, et ne voyant aucune voie tracée, ils croyaient périr dans cette solitude, lorsqu'à force de marcher, ils s'étaient trouvés heureusement sur le rivage. Alors ils n'avaient eu d'autre parti à prendre que de côtoyer jusqu'à ce qu'ils trouvassent la flotte, et ils rendirent grâces à l'amiral de les avoir attendus!...

II

Combat contre les Caraïbes.

Les femmes indiennes que l'amiral avait à bord de son vaisseau lui disaient que s'il naviguait au sud, il trouverait la terre ferme. Sans doute, si Christophe Colomb n'eût été pressé du désir de revoir Hispaniola, il aurait tenté une excursion dans ces nouvelles régions; mais la pensée qu'il était attendu au fort de la Navidad lui fit différer toute nouvelle découverte. Son imagination ardente lui peignait les transports de ses compagnons, quand ils le verraient de retour avec une flotte imposante; il se flattait de trouver de nombreuses provisions des productions de l'île, sagement recueillies par les Espagnols, et il se sentait heureux d'établir à Hispaniola une sorte de gouvernement régulier, dans lequel les Indiens, traités amicalement, instruits des vérités de la religion chrétienne, formeraient un peuple vassal et ami.

Il se hâta de faire voile vers le nord, sans vouloir s'arrêter au milieu des groupes nombreux des Antilles ; il salua, en leur donnant de nouveaux noms, chacune des îles devant lesquelles passait sa flotte. *Mont-Serrat*, *Antigoa*, *Saint-Martin*, et *Sainte-Croix*, sont les principales de celles qu'il vit dans cette traversée. Il ne s'arrêta qu'à *Sainte-Croix;* elle se nommait, dans le langage du pays, *Ayay*, et elle était encore habitée par des Caraïbes. Là encore les Espagnols eurent l'horrible spectacle de ces hommes peints de couleurs hideuses, dont les bras nerveux, les membres athlétiques, l'air sauvage et féroce, prouvaient que chez eux toutes les facultés de l'esprit s'étaient concentrées sur un point unique, et que la guerre, une guerre de destruction et de carnage, était la première de leurs passions.

« Ecoutez, s'écrie Pierre, Martyr; écoutez! mais prenez garde que vos cheveux ne se dressent d'horreur! Les histoires des Lestrigons et de Polyphème, qui se nourrissaient de chair humaine, ne sont plus douteuses! Les sauvages du Nouveau-Monde mangent les hommes. »

L'amiral fut forcé de livrer ici un combat. Plusieurs des Caraïbes étaient montés sur un canot léger avec deux femmes, dont l'une paraissait traitée comme reine. D'abord, la vue de la flotte européenne jeta les Caraïbes dans une stupéfaction qui les rendit immobiles, en sorte que les Espagnols purent les examiner à loisir. Leurs yeux étaient entourés d'un cercle de couleur, qui les rendait hideux, et du milieu duquel il semblait qu'on vît jaillir des étincelles comme de l'œil

ardent d'une bête féroce; leurs sourcils, très-arqués, s'élevaient en cercle au-dessus de cette paupière peinte; tout leur visage était empreint d'un courage sauvage. Plusieurs, par la forme de leur mâchoire, leurs fortes dents, leurs joues pleines, leur nez droit et carré, paraissaient ressembler à des lions. Leurs bras et leurs jambes étaient serrés par des bandes de coton qui en faisaient ressortir les muscles d'une façon monstrueuse, et leur agilité, secondant leur force, pouvait les rendre redoutables aux Européens mêmes.

Ces hommes farouches n'examinaient pas avec moins d'attention le spectacle étonnant qui s'offrait à eux, et ils laissèrent approcher une chaloupe si près de leur canot, qu'elle allait les toucher avant qu'ils l'eussent aperçue. Leur premier mouvement fut d'échapper en ramant de toute la force de leurs pagaies; mais la chaloupe les atteignit, et leur ferma le passage. Alors ils se retournèrent fièrement, regardant en face ceux qui leur apparaissaient comme ennemis, et ils leur décochèrent une grêle de flèches. A peine avaient-ils lancé une charge, qu'ils recommençaient. Les deux femmes se montrèrent aussi intrépides et aussi accoutumées à lancer des traits. L'une d'elles blessa mortellement un Espagnol. A la vue de leur compagnon couché sur la chaloupe, les Espagnols se sentirent émus de colère, et, pour faire finir un combat qui devenait meurtrier, ils renversèrent avec le flanc de leur chaloupe le canot léger des Caraïbes. Quel fut leur étonnement! Les sauvages, sans être émus à la vue de leur barque mise en

pièces, combattirent en nageant sans paraître faire nul effort, et comme si la mer eût été leur élément. Tandis qu'ils se soutenaient sur les flots, ils étaient habiles à découvrir sous les vagues quelques-uns des rochers dont leur île était bordée. Alors, appuyés du pied sur les pointes de roc cachées sous l'onde, ils bandaient leurs arcs, et lançaient des flèches d'une main aussi sûre que s'ils eussent combattu sur la terre ferme!... La flotte européenne ne pouvait s'empêcher d'admirer une intrépidité si remarquable. Enfin, après une lutte qui épuisait leur vigueur, ils ne purent résister à des forces trop inégales, et ils furent faits prisonniers. La reine et son fils étaient au nombre de ces premières conquêtes, faites à main armée sur les mers du Nouveau-Monde.

L'un des Indiens blessés mourut le lendemain à bord du vaisseau; mais sa mort fut tristement vengée: l'Espagnol, percé d'une flèche probablement empoisonnée, languit dans la souffrance, et périt peu après. Les farouches Caraïbes ne se laissèrent adoucir par aucun présent, et, conduits plus tard en Espagne comme une capture, ils inspirèrent l'effroi par l'air fier et indomptable qu'ils conservaient.

III

On aborde à Hispaniola.

L'amiral, en avançant vers le nord, découvrit un groupe nombreux d'îles pressées ; quelques-unes couvertes de verdure et de forêts ; le plus grand nombre n'offrant que des côtes arides ou des rochers élevés que l'éloignement et le reflet azuré de l'air faisaient paraître revêtus de couleurs bleuâtres ; la plus grande de ces îles fut nommée *Sainte-Ursule* par l'amiral, et il donna au groupe entier le nom des *Onze mille Vierges*. Aujourd'hui ce sont les îles Vierges, le groupe le plus septentrional des Antilles. Puis, naviguant toujours, il arriva à *Boriquen*, la patrie de ces captives qu'il avait recueillies à son bord. Il en prit possession au nom de ses souverains, et en parcourut une certaine partie. Elle lui parut porter des traces d'une civilisation un peu plus avancée que les autres ; des haies de roseaux entrelacés défendaient l'entrée de jardins fruitiers, et convertissaient les routes en promenades agréables. Une maison mieux bâtie que les cabanes ordinaires s'élevait au milieu d'un beau village, et l'île ne le cédait en rien à la beauté des Antilles.

Mais les Espagnols savaient déjà que les habitants, qui avaient constamment à se défendre contre les Caraïbes, en avaient pris en partie les mœurs farouches, et usaient d'affreuses représailles en mangeant leurs prisonniers. L'amiral ne donna pas plus d'un

jour à l'examen de l'île; il lui tardait d'être au terme de son voyage, au fort heureux de la Navidad, et à mesure qu'il en approchait, son empressement augmentait; c'est donc avec un inexprimable mouvement de joie que ceux des matelots qui avaient été de la première expédition reconnurent la rive fleurie d'Haïti. L'Ile espagnole! ce nom magique fit épanouir tous les cœurs. Les Castillans croyaient y trouver une nouvelle patrie, une patrie où devaient se réaliser pour eux tous les rêves de l'âge d'or. Les dix-sept vaisseaux glissaient doucement sur cette onde qui ne paraissait déjà plus étrangère; mais on n'était pas encore à la vue du fort, et on avait à remplir un devoir sur cette rive hospitalière, un triste devoir : le soin d'un tombeau; il fallait choisir un lieu de repos pour l'Espagnol blessé des mains d'une femme aux îles des Caraïbes, et mort tristement au moment d'entrer dans le port. La chaloupe chargée de transporter ses restes débarqua dans un lieu couvert d'arbres touffus, et accomplit la cérémonie funèbre. Pendant ce temps, les vaisseaux de l'amiral reçurent la visite de plusieurs naturels montés sur des canots. Ces Indiens venaient offrir aux étrangers de les conduire dans l'île où les attendait leur cacique, et où on leur donnerait beaucoup d'or. Colomb les remercia, et leur dit qu'il ne pouvait les visiter, parce qu'il allait rejoindre ses compagnons; il les renvoya avec des présents, et attendit le retour des Espagnols.

IV

Le Fort ruiné.

Nous avons jusqu'ici arrêté notre pensée sur la première découverte de Christophe Colomb et sur l'immense espoir qu'elle nourrit dans le cœur de ceux qui s'associèrent à son entreprise. Il y avait de grandes illusions dans des espérances si élevées, et cependant nous devons dire que si la malice et la méchanceté des hommes n'eussent traversé les travaux de l'amiral, presque toutes auraient pu se réaliser. Oui, avec une expérience plus parfaite de la manière de former des colonies, avec des hommes de bien, on aurait réalisé ces merveilles. On aurait pu évangéliser des peuples, fonder des royaumes, créer des fortunes pour des milliers d'Européens, sur un sol magnifique. Et par-dessus tout cela, comme par surcroît, on aurait pu recueillir à pleines mains cet *or*, dont la possession excitait si vivement l'avide désir des Espagnols. Mais la trahison, la mauvaise foi, l'ineptie, les vices et les plus exécrables passions, arrêtèrent dès les commencements les admirables effets qu'on pouvait se promettre.

Christophe Colomb avait laissé trente-huit hommes au fort de la Navidad. Il les avait laissés sur une terre où tout leur était étranger, il est vrai, mais dans les conjonctures les plus favorables. Ils étaient chez un peuple doux, qui les regardait comme des êtres supérieurs; ils n'avaient qu'à maintenir cette opinion

favorable par la sagesse de leur conduite, et ils auraient fait à Haïti tout ce qu'ils auraient voulu. Loin de là ; dès que l'amiral fut parti, ils commencèrent à mener une vie de paresse et de désordre, qui causa tous leurs malheurs. Ce chapitre est consacré à en faire la déplorable histoire.

Christophe Colomb côtoyait plus rapidement les rivages à mesure qu'il croyait approcher du fort. Le 25 novembre, il jeta l'ancre afin de reconnaître un lieu sur lequel il projetait de bâtir une forteresse, sur les bords d'une rivière qu'il avait nommée, à son premier voyage, *Rio del Oro* (rivière d'or).

Tandis que cinq ou six marins erraient dans le pays, ils virent sur le bord d'un ruisseau les cadavres d'un homme et d'un enfant déjà en état de putréfaction; en sorte qu'on ne pouvait en distinguer les formes pour distinguer à quelle nation ils appartenaient; mais une corde, évidemment faite en Espagne, était liée autour du col de l'homme ; et les bras de la victime étaient attachés en croix à un poteau !... Un peu plus loin on vit le lendemain deux autres cadavres, dont l'un portait une barbe. Les Indiens étaient sans barbe : ces restes étaient donc ceux d'un Espagnol. Comment avait-il péri ? comment son corps se trouvait-il isolé et sans sépulture, à côté de celui d'un Indien ? Tout l'équipage commençait à concevoir les plus sinistres inquiétudes, et l'amiral ne savait qu'imaginer.

Cependant les naturels de l'île arrivaient pleins de confiance, entourant les vaisseaux sur leurs canots, se montrant gaiement sur le rivage, échangeant des

présents, et paraissant toujours curieux des bagatelles européennes.

Mais cette simplicité ne suffisait pas à rassurer l'amiral ; il était de plus en plus inquiet. Il arriva, le soir du 27, en vue du fort. Il crut prudent d'attendre le jour pour débarquer, et il se borna à faire tirer le canon d'allégresse pour annoncer sa bienvenue. Quelle fut sa douleur ! pas un coup de canon, de fusil ou d'arquebuse, ne répondit à son appel ! Il chercha des yeux une lumière, un fanal; tout était obscur : nul bruit, nulle voix européenne, aucun signe de vie.

L'amiral passa des heures affreuses ; l'équipage énonçait les plus horribles soupçons. Enfin, vers minuit, une lueur, avançant sur la mer, annonça l'approche de quelque embarcation. C'était un canot qui s'arrêta loin des bâtiments, et qui héla un des navires pour demander le vaisseau de l'amiral. On le lui montra ; l'Indien qui paraissait diriger le canot dit qu'il ne monterait à bord qu'après avoir vu l'amiral. Christophe Colomb parut, et, à la lueur d'une lanterne, il reconnut dans cet Indien un parent de Guacanagari. Son cœur se dilata un peu par l'espoir d'avoir quelques nouvelles de ses compatriotes. Les Indiens, dès qu'ils eurent reconnu Colomb, ne firent aucune difficulté d'entrer dans son vaisseau ; ils le saluèrent de la part du cacique, et lui remirent deux masques d'or qu'ils étaient chargés de lui faire accepter.

L'amiral, avant de recevoir leurs présents, demanda ce qu'étaient devenus les Espagnols de la colonie.

Le jeune cacique prit un air triste, et dit qu'il était arrivé bien des malheurs : Guacanagari avait été attaqué par *Caonabo*, cacique de Cibao; son village avait été brûlé ; et lui, Guacanagari, était blessé et malade dans un hameau voisin. Quant aux Espagnols, plusieurs étaient morts de maladie ; plusieurs s'étaient querellés et avaient péri en combattant les uns contre les autres ; ceux qui restaient s'étaient enfoncés dans l'île, en emmenant des femmes indiennes.

Tel fut le récit de l'envoyé du cacique. Colomb fut un peu soulagé ; du moins les Espagnols n'avaient pas tous péri, comme il le craignait, et surtout il ne paraissait pas que Guacanagari les eût trahis.

L'amiral ordonna de bien traiter les Indiens ; il leur fit donner du vin, des rafraîchissements, et leur fit promettre de ramener le cacique le lendemain matin.

Mais la journée s'écoula sans que Guacanagari parût ; Colomb envoya une chaloupe à terre.

Là un nouveau sujet de douleur attendait les matelots. Le fort était en ruine ; des vêtements épars, des caisses brisées, des provisions gâtées attestaient la violence, et nul Indien ne se montra ; quelques-uns qu'on avait aperçus de loin se cachèrent.

L'amiral, consterné au retour des matelots, vint lui-même visiter ce triste lieu.

Quelle était la cause du désastre ? Où étaient les Espagnols qui avaient survécu ? Le cacique les avait-il trahis ? Avaient-ils été enveloppés dans une ruine commune à la suite d'une guerre contre Caonabo ?

Les Castillans n'hésitaient pas à soupçonner une trahison ; mais Colomb, en se rappelant la conduite généreuse de Guacanagari, ne pouvait se résoudre à le croire coupable ; il porta ses regards au loin sur la plaine, il aperçut les ruines du village incendié, et comme il n'y vit plus qu'un monceau de cendres, il inclina d'autant plus fortement à croire à l'innocence du cacique.

Il ordonna de creuser la terre autour du fort et de vider le puits, car il avait ordonné aux colons d'y jeter lours trésors dans le cas où ils seraient surpris par quelque attaque. On ne trouva rien.

Mais dans un village voisin, dont les habitants s'étaient enfuis, Colomb vit des bas, des habits, des coupons de drap, qui paraissaient avoir dû être enlevés aux Européens. Une belle robe, encore pliée comme en Espagne, ne devait pas avoir été offerte en échange. Enfin, en creusant, on découvrit les cadavres de *onze Européens* enterrés isolément.

Que penser ? Les naturels fuyaient. Ou ils avaient des reproches à se faire, ou ils avaient été maltraités par la garnison et craignaient les Espagnols.

Eux seuls cependant pouvaient donner des éclaircissements. Colomb ordonna d'attirer par la douceur les premiers qu'on pourrait apercevoir. Il en vint plusieurs qui se montrèrent d'abord avec timidité. On leur offrit des présents ; ils revinrent plus facilement ; on les combla de caresses ; alors leurs craintes parurent s'évanouir tout à fait. Ils approchèrent de l'amiral, et parlèrent avec autant de familiarité qu'ils l'avaient fait dans le premier voyage.

Voici ce qu'on put apprendre à l'aide de l'interprète indien (1) et du peu d'espagnol qu'avaient appris les naturels.

Oh! combien le cœur de Colomb dut souffrir en recevant de ces hommes ignorants et sauvages le récit malheureusement trop croyable des torts de ses compagnons! Combien dut être amère la pensée que tant de bien à faire était peut-être à jamais empêché!... Son courage ne l'abandonna pas; il écouta tout et recueillit les moindres indices d'un malheur qu'il était impossible de réparer.

V

Colomb apprend les désastres de la colonie.

Telle fut l'idée qu'il put se former des circonstances qui avaient amené la destruction du fort.

Les trente-huit marins n'avaient nullement compris la dignité de leur mission. Ils étaient pour ainsi dire posés à Haïti comme une première pierre d'attente, et de leur conduite dépendait le fondement de tout l'édifice de civilisation que l'amiral se proposait d'élever.

Loin de leur chef et entourés d'hommes si simples,

(1) Cet interprète était un Lucayen, l'un des cinq Indiens baptisés à Barcelone ; c'est le seul qui survécut ; il demeura fidèle à l'amiral ; il portait le nom de Diégo Colon, et avait eu pour parrain le jeune prince Jean.

ils n'avaient conservé aucune espèce de crainte. Or ces marins, qui se regardaient comme si fort au-dessus des Indiens, étaient eux-mêmes des gens grossiers, ouvriers ou matelots, qui n'avaient reçu qu'une éducation incomplète ; ils n'avaient nulle délicatesse, nulle élévation de sentiments, et dès qu'ils se sentirent, pour ainsi parler, *rois* dans ces îles lointaines, ils ne connurent plus d'autre principe de conduite que cette conscience barbare du sentiment de sa force qui porte à en abuser. Le cacique, qui n'avait eu de rapports immédiats qu'avec l'amiral et ses officiers, et qui n'avait vu les matelots que dans la dépendance et sous l'influence d'une sévère discipline, ne pouvait apprécier les causes du changement de manières de ses hôtes. Il se prêta, dans le commencement, à tout ce qu'il leur plaisait d'exiger : il vit qu'ils voulaient de l'or, il leur en fit apporter. Bientôt l'insolence de ces grossiers marins n'eut plus de bornes : ils enlevaient dans les cabanes tout ce qui était à leur convenance ; ils maltraitaient les Indiens pour avoir de l'or ; et quand ils avaient pris avec violence les pauvres richesses des insulaires, ils devenaient entre eux comme des vautours qui se disputent leur proie. Il s'élevait au fort des querelles sanglantes, ils se battaient d'une façon brutale. L'autorité de Diego Arana était méconnue.

Plusieurs d'entre eux se mirent à errer à l'aventure, ne rentrèrent plus à la forteresse, rôdèrent aux environs, et se conduisirent comme le soldat sur une terre ennemie, où le pillage et la licence lui semblent permis. Pedro Guttierez et Rodrigo Escobado voyant

ces désordres, reprochèrent à Arana d'être trop faible; sous ce prétexte, ils se révoltèrent contre lui avec neuf de leurs compagnons, et formèrent des partis. On en vint aux mains : un Espagnol périt dans une rixe, et neuf de ceux qui restaient quittèrent la forteresse avec Guttierez et Escobado pour chercher un établissement ailleurs. L'espoir de trouver de l'or les engagea à aller dans les Etats de Cibao, où on disait que les rivières roulaient de l'or. Ainsi ces imprudents désobéissaient aux plus formelles injonctions de celui auquel ils avaient prêté serment en qualité d'amiral et de vice-roi. Colomb leur avait expressément recommandé *de rester unis, de ne pas quitter la forteresse,* et leur avait défendu absolument de jamais s'aventurer dans les terres des caciques voisins.

Ce qu'ils ignoraient, c'est que les montagnes de Cibao étaient au pouvoir d'un cacique étranger. Caonabo (c'était le nom qu'on lui avait donné, et qui signifiait *Seigneur de la maison d'or*), était d'origine caraïbe; hardi et plein d'intelligence, il avait soumis les naturels de Cibao, et s'en était fait respecter. Il exerçait sur eux une très-grande influence, et avait acquis une prépondérance qui lui donnait une sorte de supériorité sur les autres caciques de Haïti. Il s'était informé avec inquiétude des progrès des Européens dont il redoutait la présence, et quand il connut leurs divisions et leur violence, il inspira à tous ses sujets une violente haine contre eux. Or, c'est sur les terres même de Caonabo que l'imprudente avidité de Pedro et de Rodrigo les conduisit avec une bande de neuf individus! Le rusé cacique les laissa

s'engager sur son territoire, puis il les enveloppa et les fit tous mettre à mort. Content du succès qu'il avait obtenu, il fit comprendre à ses sujets qu'il était important d'anéantir le reste de ces étrangers, et de punir le cacique qui les protégeait. Il gagna l'amitié du cacique Marion, dont les terres touchaient celles de Guacanagari ; ces deux chefs sauvages assemblent secrètement leurs sujets, et viennent à l'improviste fondre sur le fort de la Navidad.

La profondeur des forêts qu'ils avaient traversées avait caché leur marche. Le fort était ouvert; car les Espagnols étaient sans défiance sur les intentions des Indiens. Il ne restait plus que dix hommes sous le commandement d'Arana ; tous les autres étaient dispersés dans les cabanes des environs. En un instant les sauvages pénètrent dans cette forteresse, surprise et mal gardée. Les Espagnols en si petit nombre, ayant à peine le temps de recourir à leurs armes, sont massacrés; les insulaires démolissent la forteresse et en dispersent les ruines; et, de là, courant aux maisons éparses des hommes blancs, ils y mettent le feu. Presque tous les Espagnols périrent; huit voulurent se sauver en passant à la nage un bras de mer; mais ils ne purent gagner le rivage, et furent noyés.

Quant au cacique Guacanagari, attaqué lui-même, il prit les armes, soit, comme il l'assurait, qu'il voulût soutenir les Espagnols, soit qu'il eût à se défendre pour son propre compte. Mais Caonabo fut le plus fort; le village du cacique fut brûlé, et lui-même blessé se réfugia, après le départ de ses ennemis,

dans le hameau d'où il avait envoyé son parent pour recevoir le vaisseau de l'amiral.

Christophe Colomb gémit en écoutant ces lamentables récits; malheureusement, il les trouvait trop vraisemblables pour ne pas y ajouter foi. Mais comme il ne restait pas un seul Espagnol vivant, et que l'espérance qu'il avait eue d'en retrouver encore quelques-uns venait d'être détruite, il craignait qu'il n'y eût quelque complication funeste dans tous ces malheurs, et que Guacanagari ne fût au moins entré à l'égard des Européens dans une défiance qui rendait la conduite ultérieure à tenir bien plus difficile.

VI

Entrevue de l'amiral avec Guacanagari. — Défiance des Espagnols. — Catalina.

Colomb reçut bientôt des nouvelles du cacique. *Melchior Maldonata*, l'un des capitaines, en allant reconnaître un lieu propre à construire une forteresse, vit venir un canot qui lui portait un message. C'était le frère de Guacanagari qui venait prier le capitaine de visiter le cacique, toujours retenu à terre par sa blessure.

Maldonata y fut aussitôt, et trouva Guacanagari couché sur un hamac. Le cacique lui témoigna le plus grand regret de n'avoir pas encore vu l'amiral, et fit du désastre de la forteresse le même récit que les naturels.

Dès le lendemain, Colomb vint lui rendre visite avec une nombreuse suite.

Le cacique versa des larmes en le voyant, et lui fit de nouveau, avec une profonde douleur, le récit de ce qui s'était passé; il protesta de sa fidélité; il montra ses principaux sujets blessés par des armes indiennes, et dit comment lui-même avait été frappé de la main de Caonabo en voulant défendre les Espagnols.

Evidemment aucune de ces blessures n'avait été faite par une arme européenne, ce qui confirma Colomb dans la pensée de l'innocence de Guacanagari.

Mais les Espagnols ne pensèrent pas de même; la blessure du cacique n'était plus apparente; c'était une forte contusion produite par une arme de bois, et la douleur pouvait continuer encore, quoique la marque fût effacée. Les Espagnols crurent que c'était une feinte, et plusieurs voulaient que l'amiral punît le cacique comme traître.

Colomb s'y refusa hautement.

Il accepta les présents du cacique: huit cents coquilles très-estimées dans l'île, cent grains d'or, trois calebasses pleines de poudre d'or et une couronne d'or massif. Guacanagari fut émerveillé de ce que lui offrit l'amiral en retour: des grelots, des grains de verre, des couteaux, des aiguilles, des épingles et des ornements de cuivre; le cuivre lui paraissait préférable à l'or.

Il suivit l'amiral sur son vaisseau. Il parut dans l'admiration à la vue de l'escadre; mais quand on lui montra les Caraïbes enchaînés, il frémit et détourna la vue: il ne comprenait pas que les Espagnols eus-

sent osé les attaquer dans leurs îles. Cette victoire sur les cannibales donna aux Indiens de Haïti l'idée que les hommes blancs, avec leurs armes et leurs vaisseaux, étaient invincibles. Les plantes et les animaux d'Europe furent un nouveau sujet d'étonnement pour le cacique. La vue des chevaux surtout le frappa de stupeur; car les quadrupèdes du Nouveau-Monde étaient fort petits, et les Indiens n'avaient nulle idée qu'il pût exister des animaux qui réunissent tant de force à une si grande docilité.

Mais cette puissance des Européens rendait leur présence redoutable aux Indiens, depuis qu'ils avaient vu leur avidité et leurs désordres. Colomb s'aperçut de cette disposition, en voyant le malaise du cacique à bord du vaisseau; il n'était plus le même qu'autrefois. Lorsque l'amiral parla de s'établir près de lui, il fit observer que le territoire était malsain. Il prouva qu'il n'était pas disposé, comme autrefois, à regarder les Européens comme les messagers des puissances célestes; car il repoussa une médaille, qu'on lui offrait, dès qu'il sut que c'était un objet relatif au culte. La superstition lui faisait-elle craindre d'offenser ses dieux, ou redoutait-il quelque maléfice? Enfin, malgré la munificence de Colomb, malgré l'air de confiance et de gaieté qu'il affectait, Guacanagari était contraint et mal à l'aise avec lui.

Il resta peu de temps sur le vaisseau; mais il avait remarqué parmi les captives de Boriquen une Indienne que les Espagnols avaient nommée *Catalina*, et qui était très-distinguée. Le soir, un frère du cacique vint à bord, sous prétexte d'échanger des plaques d'or; il

parla en secret à Catalina, sans qu'on comprît ce qu'il pouvait avoir à lui dire.

On en fut bientôt informé.

Au milieu de la nuit, Catalina éveille ses compagnes, et sans bruit glisse avec elle hors du vaisseau et se met à nager vers le rivage. Elle ne le put faire si secrètement qu'elle ne fût aperçue ; les Espagnols poursuivirent avec vigueur ces fugitives ; ils n'en atteignirent que trois ; les autres, *Catalina* à leur tête, atteignirent la plage et disparurent avec la rapidité de jeunes faons. Guacanagari les attendait; le lendemain on chercha vainement dans le hameau désert quelque indice qui indiquât ce qu'étaient devenus les Indiens ; ils avaient fui dans le fond des forêts épaisses dont l'île était couverte, et y avaient importé tout ce qu'ils possédaient, leurs hamacs de coton et leurs légers ustensiles de ménage faits avec des calebasses.

On ne put deviner le lieu de leur retraite; les Espagnols, déjà si pleins de défiance à l'égard de Guacanagari, le regardèrent avec plus de certitude que jamais comme un traître qui démasquait sa faute par sa lâcheté. Cependant la suite de cette lamentable histoire nous apprendra que leurs soupçons étaient injustes. Guacanagari ne fut ni traître ni lâche ; son récit avait été véritable ; il avait défendu les Espagnols, et il leur resta toujours attaché ; mais il était faible, il jugeait par la défiance des hommes blancs que sa bonne foi était soupçonnée; dans ses habitudes sauvages, la retraite lui parut le plus sûr moyen de se soustraire au danger, lui et sa paisible tribu : ce

qu'il avait vu et ce qu'il avait souffert justifiait suffisamment ses craintes.

VII

Première ville fondée dans le nouveau-monde.

Ainsi s'assombrissaient aux yeux des Européens déçus les riches couleurs dont ils s'étaient plu à embellir leur conquête. Neuf jours seulement s'étaient écoulés depuis qu'ils avaient aperçu les rivages d'Haïti, et ils n'avaient pas encore pu descendre avec sécurité sur cette terre de promission ; ils avaient vu des traces de destruction et de mort; les ruines d'un fort qui ne comptait pas une année d'existence; la guerre entre les naturels, et la défiance parmi ceux qu'ils croyaient aborder comme amis.

Cependant l'amiral ne les avait pas trompés ; il les avait conduits sous un ciel favorisé, sur un sol fertile, dans des lieux que leur majestueuse beauté aurait fait supposer près du paradis terrestre ; ils avaient vu l'or en poudre, en parcelles, en lingots, en couronnes massives, et on le leur avait déjà donné en échange du cuivre et du verre qu'ils méprisaient.

Mais ils étaient soucieux et inquiets : c'est que l'âge d'or qu'ils avaient rêvé ne pourrait exister que là où les passions de l'homme ne pénétreraient pas ; et les Européens venaient dans ces îles avec le hideux cortége de l'avarice, de l'orgueil et de toutes les passions.

L'amiral voulut prévenir les mécontentements : il conduisit sa flotte autour des côtes, et s'arrêta dans un port spacieux où il proposa à l'équipage de bâtir une ville.

Cette idée ranima le courage de chacun. Le lieu était très-convenable. Des rochers pressés, élevés comme un rempart, protégeaient le bord de la mer. Une immense forêt s'élevait au delà de la plaine ; deux belles rivières, l'une grande et l'autre petite, entretenaient la fraîcheur des plantes et la verdure des prairies ; l'espace était étendu en tous sens, et on apprit par des Indiens que cette plaine si bien située était voisine des montagnes de Cibao où se trouvait l'or.

Le moment où l'on débarqua fut un moment de joie universelle ; on mit une incroyable ardeur à débarrasser les vaisseaux, et à dresser les tentes autour d'un bassin d'eau limpide formé naturellement au milieu d'une prairie. Les chevaux furent lâchés dans les pâturages : les autres animaux, retenus depuis si longtemps sur les vaisseaux, furent déposés à terre; les machines préparées, et, au sein de l'allégresse générale, Christophe Colomb forma le plan de la première cité du Nouveau-Monde.

On éleva rapidement une église, un magasin, et une maison pour le vice-roi: ces trois édifices en pierre ; le reste des maisons en bois, en roseaux.

Dès le 6 février l'église était achevée. La messe fut célébrée en grande pompe par le père Boyle, assisté des douze prêtres dont il était le chef, en qualité de premier missionnaire.

Mais les maladies se mirent dans la colonie ; c'était l'air d'un climat étranger qui les occasionnait. L'amiral lui-même en fut attaqué. Les vivres s'épuisaient ; le découragement succédait à la ferveur du premier zèle pour la construction de la ville. L'amiral sentit la nécessité d'envoyer chercher des secours en Espagne. Il demanda des provisions de vin, de médicaments, d'armes et de vêtements ; des chevaux, dont la vue seule contenait et effrayait les Indiens ; des mineurs pour exploiter les mines, et des fondeurs pour travailler l'or.

C'est le 2 février que partit cette flotte. Elle conduisait en Espagne les prisonniers caraïbes faits sur les îles du Midi.

On voit avec étonnement une ouverture faite par Christophe Colomb, dans le but de procurer de l'argent au gouvernement.

Il proposait de *vendre les Caraïbes* comme esclaves. « Par là, dit-il, on les forcera au christianisme ; on les civilisera comme malgré eux ; on délivrera les paisibles insulaires dont ces Caraïbes sont l'effroi ; on dépeuplera les îles d'un monde de cannibales ; enfin, on peuplera le monde chrétien de nouveaux néophytes, et le ciel de nouveaux convertis. »

Le double but d'amélioration pour les sauvages, et d'intérêt pour les Espagnols, cachait à l'amiral ce que ce moyen avait d'odieux ; mais nous ne devons pas le juger avec la sévérité de notre temps. Il y avait alors des gens très-religieux qui croyaient permis de traiter les infidèles et les païens autrement que les chrétiens.

VIII

Complot.

Quoique les vaisseaux renvoyés en Espagne n'apportassent encore que des échantillons et demandassent des secours, les lettres de Colomb, du père Boyle et des autres, y entretinrent l'enthousiasme à tel point, que Pierre Martyr s'écriait avec transport : « Colomb m'écrit dernièrement qu'il a commencé à bâtir une ville, à semer nos graines, à propager nos animaux. Qui de nous parlera maintenant avec étonnement de Saturne, de Cérès ou de Triptolème, parcourant la terre pour y répandre des inventions nouvelles ? ou des Phéniciens, qui bâtirent la ville de Tyr ou de Sidon ? ou des Tyriens eux-mêmes, qui, émigrant dans des pays lointains, y fondèrent de nouvelles villes et de nouvelles colonies ? »

Mais tandis que les merveilles de la fable paraissaient se renouveler aux yeux des savants, le mécontentement croissait dans la colonie. Un ouvrier, ignorant et vain, dont la profession était d'épurer les métaux, entreprit de décrier Colomb, et soutint opiniâtrément que l'or ne se trouvait point à *Haïti ;* que les grains et les couronnes y avaient été apportés autrefois, et gardés de génération en génération, et que l'or brut était de mauvaise qualité, mêlé au cuivre.

Les discours de cet homme prirent créance ; un certain Bernal Diaz, de Pise, contrôleur sur la flotte,

y donna du crédit, et proposa de s'embarquer furtivement, d'abandonner Colomb sur ces plages étrangères, et de retourner en Espagne pour l'y perdre à jamais.

Heureusement Colomb découvrit ce complot grossier, dont il trouva la preuve dans un mémoire écrit de la main de Diaz.

Dans ce premier péril qui menaçait sa personne, Colomb usa de la plus grande modération; mais comme il fut obligé de punir, comme il consigna Bernal Diaz, sur un bâtiment, et qu'il fit enlever les canons des autres navires pour en charger le sien, les colons mal disposés s'irritèrent contre lui, et le regardèrent comme un despote odieux.

IX

Diversion à ces rumeurs. Expédition dans l'île.

Pour occuper les esprits inquiets et pour reconnaître le pays, l'amiral résolut de s'avancer dans les monts de Cibao. Il assembla l'élite de ses compagnons et partit, conduisant sa troupe en bon ordre, et ayant emmené tous les cavaliers valides de la colonie. Le brave Ojéda avait déjà exploré seul une partie du Cibao.

La route se fit joyeusement au travers d'une belle plaine qui aboutit à un défilé tortueux, rocailleux et couvert de broussailles, tournant autour des précipices et conduisant aux montagnes. Comme il était

tard quand on y arriva, on dressa quelques tentes, et on y passa la nuit.

Le lendemain grande difficulté pour traverser ce passage avec les chevaux, les armes et les bagages; mais cette expédition guerrière avait ramené la joie au cœur des Castillans, et les plus jeunes cavaliers, se souvenant qu'ils s'étaient souvent frayé des routes l'épée à la main sur les terres des Maures de Grenade, offrirent de faire une battue et d'ouvrir un large sentier au reste de l'armée. Ils se mirent gaiement en besogne, excitant les pionniers et les ouvriers, abattant les branches, foulant les broussailles qu'ils faisaient arracher d'une main vigoureuse, animant leurs coursiers, et soutenant ceux qui bronchaient; avant la fin du jour ils revinrent triomphants, et réclamèrent la gloire d'avoir frayé la première *route* ouverte dans les Indes occidentales, et qu'on nomma en leur honneur *le défilé des Gentilshommes.*

Lorsque le lendemain, en suivant leur sentier, on fut arrivé au pied des monts et qu'on les eut gravis, la vue qui se déploya arracha un cri d'admiration à tous les compagnons de Colomb.

Une plaine si magnifique, que Las Casas lui donne quatre-vingts lieues d'étendue sur trente de largeur, coupée par mille sources, arrosée par une superbe rivière (*la rivière d'Or*), dont les Espagnols connaissaient déjà l'embouchure, et qu'ils nommèrent ici *rivière des Roseaux*, (ne se doutant pas que ce fût la même), mille accidents de terrain, des forêts formées par les arbres les plus majestueux du monde, des palmiers aux larges branches, des acajous plus élevés

qu'aucun de nos chênes ; des arbres moins hauts, entourés par ces arbres immenses qui semblaient les protéger ; des plantes rares, des fleurs brillantes qui exhalaient les plus suaves parfums ; des fontaines naturelles, dont les ondes pures roulaient sur des lits de cailloux ; toute cette étendue semée de peuplades dont les hameaux s'élevaient çà et là comme pour ajouter à l'aspect pittoresque d'une si belle perspective, et la fumée s'élevant du milieu des forêts pour marquer que leur immense enceinte recélait encore des habitations humaines : tel fut le spectacle qui s'offrit à leurs regards.

Ce luxe de beautés, répandues à profusion dans une si magnifique étendue, inspira à Colomb le seul nom qui pût lui paraître propre à rendre l'impression qu'il en recevait, et il l'appela la *Véga Réal*, la *Plaine vraiment royale.*

Lorsque les Espagnols furent descendus, les habitants prirent la fuite ; d'autres restèrent dans leurs cabanes en en fermant l'entrée avec des roseaux.

L'amiral ordonna de respecter ces faibles barrières, et il gagna l'amitié des insulaires par des caresses et des présents. Alors, ils le reçurent comme un hôte distingué, et l'accompagnèrent de village en village. Telle était la simplicité de leurs mœurs, qu'ils entraient sans façon dans les cabanes des uns des autres pour y manger, comme s'ils eussent été chez eux, et sans que personne parmi eux le trouvât mauvais.

Au bout de deux jours, Colomb franchit les montagnes de Cibao. Le pays était bien différent : il ne

présentait que des rochers, une terre aride, une végétation pauvre.

Caonabo ne se montra pas; les naturels de son district parurent enchantés de la visite des Espagnols, et ils s'empressèrent, comme tous ceux de l'île, d'échanger leur or contre des présents.

Colomb se convainquit que les monts devaient recéler des mines, puisque partout il trouvait des parcelles d'or mêlées à l'eau des torrents; il vit aussi dans le lit d'une petite rivière, dont l'eau était très-pure, des blocs de *marbre* et des morceaux de *jaspe*.

Il fit commencer dans ce lieu la construction d'un fort qu'on nomma d'avance le fort *Saint-Thomas*. C'était par allusion à l'incrédulité des Espagnols, qui n'avaient cru à la présence de l'or dans ces montagnes que quand ils l'avaient vu.

Des Indiens lui apportèrent une grande quantité de poudre d'or; un vieillard lui donna un lingot qui pesait une once, et l'assura qu'il trouverait dans son pays, peu éloigné, des morceaux d'or aussi gros qu'une orange.

Colomb ne mit pas plus de quinze jours à cette excursion au travers de la Véga et du Cibao: partout, durant ce temps, il reçut la plus touchante hospitalité; les bons Indiens lui apportaient les fruits, les animaux de leur île, le maïs, les oiseaux et les poissons, et lui offraient d'abondants repas. Ils chantaient et dansaient devant lui; c'est alors que, pour la première fois, il comprit que la *danse* de ce peuple avait un caractère particulier. Ils savaient exprimer l'histoire de leurs héros par les attitudes diverses

qu'ils prenaient en dansant, et par les pas qu'ils exécutaient. Ils avaient aussi des chants consacrés à conserver d'âge en âge les beaux faits de leurs ancêtres, et il s'en trouvait de tels que les fils des caciques seuls avaient le droit de les chanter, et que le simple peuple écoutait avec un religieux silence.

X

Retour à Isabelle.

A la fin de mars, l'amiral, enchanté de son voyage, laissa quarante-huit hommes à Saint-Thomas sous la conduite de Pedro de la Margarita, et retourna à la colonie. Là, il trouva de nouveaux sujets de joie : le blé, semé à la fin de janvier, était déjà presque bon à moissonner. Les melons, les concombres, les potirons avaient mûri en un mois, et les herbes potagères se cueillaient au bout de seize jours. Tout prospérait donc ; et l'excellence de ce beau climat promettait l'abondance à la colonie ; mais les Espagnols se plaignaient déjà d'être éloignés de leur patrie ; ils étaient mécontents de n'être pas servis avec toutes les commodités qu'ils avaient en Espagne. Le blé était mûr, mais on manquait de moulins pour le moudre, et les gentilshommes se révoltèrent à la pensée d'aider à en construire. Il leur semblait qu'un travail manuel fût au dessous de leur noblesse. Bientôt la chaleur du printemps, en se développant à une latitude à laquelle les Européens n'étaient pas acclimatés,

amena des maladies graves dont quelques-unes étaient inconnues en Espagne. Il périt un grand nombre de jeunes gens qui regardaient Colomb comme la cause de leurs maux, et mouraient en maudissant son nom et en regrettant la patrie.

La superstition aggrava ces malheurs ; on se persuada que la terre d'Isabelle était *maudite* et malheureuse. Il est certain qu'elle était malsaine, et que plus tard il fallut l'abandonner. L'amiral eut à lutter contre un découragement universel, et à soutenir sa propre affliction ; car la mort de tant de jeunes hommes venus à sa voix dans le Nouveau-Monde navrait son cœur d'une profonde douleur.

Le meilleur moyen de faire diversion à des accidents d'une nature si grave était d'occuper l'esprit aventureux des Castillans. La joie et l'activité qu'ils avaient montrées pendant la courte espédition de Cibao engagèrent Colomb à leur en préparer de nouvelles, et voici ce qu'il se proposa : Continuer sa découverte dans les îles avec la plus grande partie de ses marins ; ne laisser à Isabelle que les malades avec le petit nombre d'hommes absolument nécessaire à la garde du fort, et envoyer tous les militaires sous la conduite du brave et fidèle Ojéda pour explorer et visiter dans l'intérieur de l'île tous les gouvernements des caciques.

Avant de partir, il écrivit à Margarita pour l'investir du pouvoir de son absence ; lui fit les plus sages recommandations, lui rappelant que la reine Isabelle désirait beaucoup plus convertir les sauvages que profiter des richesses de leur pays, et qu'en consé-

quence il ne fallait user envers eux que des procédés les plus généreux. Mais en même temps il engageait Margarita à se saisir du cacique Caonabo, si cela était possible. Les Espagnols du fort se conduisaient mal ; les Indiens, indignés avec raison de la licence brutale de leurs hôtes, commencèrent à essayer de se venger par la ruse ; trois Espagnols furent dépouillés par les sujets d'un cacique voisin de la Véga. Ojéda rencontra les coupables en traversant la Véga ; il fit couper les oreilles à l'un d'eux, et envoya les autres prisonniers à Colomb avec le cacique, son fils et son neveu.

L'amiral voulut frapper les Indiens de terreur ; il déclara que les coupables allaient avoir la tête tranchée, et les fit amener sur la place publique d'Isabelle, à la vue des Indiens et des Espagnols. Mais là, un cacique qui les avait accompagnés se jeta aux genoux de Colomb, et l'amiral, jugeant l'impression suffisante, parut céder et fit grâce.

Il partit, se flattant que ses instructions maintiendraient la tranquillité, et ne pensa qu'à poursuivre ses découvertes.

XI

Colomb navigue péniblement sur la mer des Antilles.

Colomb conservait toujours l'illusion qui lui faisait regarder le magnifique Archipel des Antilles comme une dépendance de l'Asie, et il ne doutait pas qu'il n'arrivât enfin au royaume de Cathay.

Il fit une course aventureuse et difficile sur ces mers inconnues, dont il parcourait timidement tous les parages, craignant toujours de laisser à droite ou à gauche la terre de promission après laquelle il soupirait. Son imagination ardente le soutenait. Au moindre indice il croyait arriver aux riches royaumes de l'Asie. Mais il ne vit que des îles peuplées d'hommes sauvages, plus ou moins pacifiques, plus ou moins intelligents ; des terres fertiles d'un aspect admirable et qui déployaient une végétation merveilleusement riche : ce n'était pas ce qu'il cherchait, et l'idée chimérique qu'il nourrissait l'empêchait de pénétrer plus avant dans le golfe. D'abord il côtoya pendant vingt jours l'île de Cuba ; il descendit à terre, et eut à se louer de l'hospitalité des habitants, qui lui offraient les repas les mieux servis, d'excellents poissons, des *utias*, des guânas (sorte de serpent sans venin dont la chair est délicieuse). Tout le long de cette côte les habitants accouraient pour voir les vaisseaux et paraissaient charmés de ces voyageurs merveilleux qu'ils croyaient toujours descendus du ciel.

L'amiral, en quittant la côte, découvrit la belle île de la Jamaïque. Il navigua ensuite avec des peines infinies entre les îles pressées d'un archipel nombreux qu'il nomma le *Jardin de la Reine*. Ses vaisseaux pouvaient à peine manœuvrer entre ces îles dont l'étendue variait d'une à quatre lieues ; des récifs, de larges rochers qui se trouvent sur les bords de l'Amérique, des bancs de sable entravaient la navigation et faisaient souvent craindre de briser les bâtiments.

Le temps ajoutait aux inquiétudes : le vent, qui soufflait d'est le matin, passait à l'ouest le soir. Alors on voyait les nuages noirs s'amonceler, des éclairs briller, et on entendait le tonnerre; on redoutait l'orage; mais l'aurore dissipait les nuages. Cette variation dans l'atmosphère dura plusieurs semaines.

Colomb était persuadé que cet archipel bordait l'Asie, et que la terre de Cuba était la pointe du continent asiatique. L'air embaumé qui s'exhalait des *Jardins de la Reine* lui rappelait ce que Marco-Paulo racontait des parfums de l'Orient; la riche verdure, la brillante couleur des oiseaux et des insectes entretenaient son erreur.

Il ne sortit des jardins que pour côtoyer de nouveau la longue terre de Cuba, et, ayant abordé à l'un des districts de l'île, il demanda si c'était ou non la terre ferme. Les naturels lui dirent que c'était une île, mais que nul d'entre eux n'en avait jamais vu l'extrémité, qui était à plus de quarante lieues de distance. Ceci confirma Colomb dans la pensée que c'était le continent, imaginant que les insulaires s'exprimaient mal. On lui nomma le district de *Mangon* à l'ouest; il crut y reconnaître *Mangi*, et, plein de joie, il côtoya courageusement à l'ouest au milieu des récifs.

Un jour un marin, envoyé à terre, revint tout effrayé lui dire qu'il venait de voir une grande troupe d'hommes vêtus de robes blanches comme des moines. Colomb pensa aussitôt qu'il était enfin arrivé au pays de Mangi; car il avait lu dans les récits de Marco Paulo qu'il se trouvait, à l'est de ce royaume, des sauvages qui se moquaient beaucoup de leurs voisins,

lesquels avaient quelque difformité qu'ils ne cachaient qu'à l'aide de longues robes. Or, il avait cru comprendre aussi que les Indiens du dernier district, qu'il venait de quitter à Cuba, lui avaient dit qu'il trouverait à l'ouest des hommes qui avaient *une queue*, et que, pour la cacher, ils portaient *des robes*. Il rapprocha ces deux versions, et se crut à la province de *Mangi*; mais ceux qu'il envoya à la découverte ne trouvèrent qu'un pays désert et des savanes épaisses. Sans doute l'illusion du marin, qui affirmait avoir vu des *moines blancs*, avait été produite par quelque troupe de flamants. Ces oiseaux se réunissent par bandes, ont un chef qui les précède, et de loin peuvent être facilement pris pour une réunion d'hommes habillés de blanc.

La longue côte méridionale de Cuba offrait à Colomb une suite de récifs dangereux, et la mer se présentait à lui sous un aspect singulier : elle se montrait tantôt blanche comme du lait, tantôt noire, tantôt verte; ici couverte de tortues, là pleine de bancs de sable presqu'à fleur d'eau; en sorte qu'il y en eut sur lesquels les vaisseaux s'engagèrent au péril d'être fort endommagés, et qu'il fallut quelquefois tirer le bâtiment par la proue pour l'aider à franchir un banc. D'autres phénomènes étonnaient de plus en plus les Espagnols, lassés d'une navigation si pénible, dont le résultat était de découvrir des groupes d'îles désertes et de longer sans fruit la côte inconnue de Cuba, qu'ils prenaient tous pour un continent.

Un jour l'air fut obscurci par des nuées de pigeons, un autre jour par des troupes de cormorans. Une fois, avec le lever du soleil, parut une immense quantité de papillons brillants qui disparurent avec la pluie du soir. Enfin l'équipage, exténué de fatigue, réduit à une faible ration, demandait si instamment le retour, que l'amiral, dans la persuasion que Cuba était l'extrémité de l'Asie, consentit à ne pas aller plus loin; mais craignant d'être démenti par les marins, jaloux et mécontents, qui dépréciaient ses découvertes, il leur fit signer à tous un acte notarié, par lequel ils reconnaissaient n'avoir aucun doute que la terre qu'ils venaient de côtoyer ne tînt au continent asiatique. Deux jours de plus, et ils auraient tourné la pointe de l'île! Colomb voulait, en revenant à Hispaniola, reconnaître la Jamaïque, qu'il n'avait fait qu'apercevoir; mais les dangers et les difficultés de la navigation, au milieu des *Jardins de la Reine* et des *jardinets*, l'obligea à retourner à Cuba.

Là, un cacique le reçut avec tant de joie, que l'amiral ne pouvait se lasser d'admirer l'hospitalité de ces bons peuples. Il raconte dans son journal que, dans une des nuits de ce voyage, en se retrouvant par un très-beau temps près d'une côte qu'il avait récemment quittée, il fut agréablement surpris par le bruit des chants des insulaires accourus de tous les points de leurs villages pour saluer les hôtes venus du ciel. Colomb dit que le parfum des fleurs, apporté par la brise du soir, la vue des canots qui glissaient légèrement sur l'onde autour des vaisseaux, les acclamations et les chants joyeux des sauvages, lui

avaient fait une impression si agréable, que cette nuit tout entière passa pour lui plus rapidement qu'une heure.

C'est dans la même province (Ornofoy), richement boisée, ornée de collines qui s'élevaient en amphithéâtre, et peuplée de villages, que Colomb aborda de nouveau en sortant du *Jardin de la Reine.* Il y fit célébrer une messe solennelle. Les Indiens suivirent avec un profond respect toutes les cérémonies du divin sacrifice. Ainsi s'offrait devant eux pour la première fois ce sacrifice unique, universel, qui doit être offert sans interruption jusqu'à la fin du monde pour tous les hommes. Avec un peu de temps et de patience, on en aurait fait comprendre l'excellence à ces simples insulaires, tandis que le despotime et la cruauté leur firent prendre en haine le nom espagnol, le culte aimable que d'indignes chrétiens profanaient par leurs vices. Aujourd'hui cette côte hospitalière est déserte; les hommes qui célébraient avec tant de joie la bienvenue des célestes étrangers devaient disparaître tous sous la domination du fer des Européens.

Après la célébration de l'office divin, un vénérable vieillard, ami du cacique, s'approcha de Colomb.

« Ce que tu as fait est bien, lui dit-il, car il paraît que c'est ta manière de rendre grâce à Dieu. On m'a dit que tu as subjugué beaucoup de pays, en répandant une grande terreur; mais ne t'en fais pas accroire. Sache que les âmes des hommes ont deux voyages à accomplir après qu'elles se sont séparées du corps : l'un, pour se rendre dans un lieu impur

et couvert de ténèbres, préparé pour ceux qui ont été cruels envers leurs semblables; l'autre, pour aller habiter un lieu de joie et de délices, où vont tous ceux qui ont maintenu la paix sur la terre.

» Si donc tu es motel, et que tu t'attendes à mourir, aie soin de ne nuire volontairement à personne, et ne fais pas de mal à ceux qui ne t'en ont pas fait. »

L'amiral, charmé d'avoir une si favorable occasion de parler de la religion chrétienne, témoigna toute sa sensibilité pour les touchantes paroles du vieillard, et lui dit :

« Rien ne pouvait me plaire autant que les paroles que tu viens de prononcer; car elles m'apprennent que ton peuple craint Dieu, et qu'il sait que chacun de nous a une âme immortelle qui sera punie ou récompensée éternellement, selon le mal ou le bien qu'elle aura fait.

» Sache que j'obéis à des souverains très-religieux qui croient comme toi que l'âme est immortelle, et qui m'envoient vers ton peuple et vers tous les autres, pour vous enseigner à tous les vérités que vous ne savez pas, et pour vous faire connaître le vrai Dieu qui, autrefois, a annoncé la vérité aux hommes, et leur a ordonné de l'enseigner par toute la terre. Déjà un grand nombre de peuples l'ont embrassée; votre tour est maintenant venu de la connaître aussi.

» Ne craignez donc pas. Les hommes blancs ne viennent vers vous que pour votre bonheur. Ils ne vous feront aucun mal; ils veulent vous faire aimer

Dieu, et vous protéger contre les Caraïbes vos ennemis (1). »

Le vieillard de Cuba écouta avec ravissement le discours de l'amiral, que lui transmettait l'interprète; cet interprète était Diégo Colon, ce fidèle Lucayen baptisé en Espagne, et toujours dévoué à l'amiral. La foule l'entoura, et le ravissement des insulaires fut porté au comble, quand ils entendirent la description de tout ce que le jeune indien avait vu au pays des hommes blancs : les églises magnifiques, les villes, les palais, les brillants cavaliers, les courses, les tournois, les combats de taureaux.

A tous ces récits, le visage vénérable du vieillard s'anima extraordinairement; ses yeux brillèrent d'un feu incroyable, et, à son âge de quatre-vingts ans, il s'écria qu'il voulait partir avec l'amiral, voir tout ce que son compatriote avait vu, et connaître, avant de

(1) Ce n'était pas la première fois que Colomb entendait parler de la croyance des insulaires. Ceux d'Haïti disaient que l'âme après la mort passait par un lieu rempli de *serpents* où tombaient les méchants, mais au delà duquel les bons retrouvaient des *îles vertes*, *fleuries*, où ils passaient doucement et joyeusement la seconde vie qui leur était donnée. Ils croyaient qu'il existait un Dieu; le *grand esprit*, qui avait tout créé et qui avait donné à des intelligences subalternes l'ordre de gouverner chaque chose en particulier. Ils croyaient que des esprits, qu'ils nommaient *zémés*, faisaient connaître l'avenir. Chacun avait son *zémé*; quand on voulait le consulter, on jeûnait et on attendait sa réponse. Les caciques étaient particulièrement instruits par leurs zémés. Du reste, ils n'avaient point d'idoles; il ne paraît pas qu'ils fissent de sacrifices; tout leur culte se bornait à quelques pratiques superstitieuses.

mourir, des choses qui lui paraissaient si étonnantes, qu'il demandait si ce n'était pas le ciel où on allait le conduire! il avait lui-même beaucoup voyagé dans sa jeunesse; il connaissait la Jamaïque, Haïti, et les terres lointaines de Cuba. Mais cet enthousiasme ne tint pas contre les larmes et les prières de ses enfants, de sa femme et du cacique, dont il était l'ami; il renonça à son projet, et vit, à regret, s'éloigner les vaisseaux qui avaient excité en lui de si vifs transports d'admiration.

Ce n'est pas la seule fois que les Indiens, charmés de la visite des Espagnols, voulurent tout quitter pour les suivre. A la Jamaïque, un jeune homme s'était arraché aux pleurs de ses sœurs et de ses amis pour monter sur un vaisseau européen; mais le journal de l'amiral et les récits des historiens ne nous apprennent rien sur ce qu'il devint.

XII

L'équipage est forcé de côtoyer pendant un mois l'île de la Jamaïque.

Les vents contraires, qui empêchaient l'amiral de retourner à Hispaniola, l'obligèrent à se diriger au sud. Il aborda de nouveau la Jamaïque et en explora la côte méridionale.

Là, comme sur toutes les îles, il passait d'admiration en admiration à la vue de la fertilité du sol, de

la beauté des sites et de l'aspect majestueux des arbres (1).

Les naturels, qui s'étaient montrés hostiles lors de la première apparition des étrangers, furent hospitaliers à ce second voyage. Leurs canots entouraient et suivaient l'équipage en apportant des provisions de toutes sortes; et pendant un mois tout entier que le temps contraire obligea Colomb à côtoyer le sud de l'île, ils montrèrent plus d'intelligence que les autres sauvages, et ne cessèrent d'user envers Colomb de très-bons procédés. Avant de quitter la côte, il reçut une visite touchante et singulière qui témoigne quelle sorte de crainte et de confiance respectueuse l'amiral avait su inspirer à ces simples insulaires.

Il était dans son cabinet un matin, lorsqu'on vit trois canots, décorés de peinture et de sculpture, s'avancer vers les vaisseaux : le plus grand, placé au milieu, contenait un cacique, sa femme, ses quatre fils, ses deux filles et cinq de ses frères, tous ornés de ceintures, de bonnets de plumes, de colliers de graines précieuses ; le cacique et sa femme avaient une couronne sur la tête. Deux des Indiens qui les accompagnaient frappaient sur des tambourins, et d'autres tenaient des trompettes de bois-noir très-bien travaillé. Le cacique monta sur le vaisseau, distribua

(1) Il y avait des arbres tellement élevés qu'on pouvait faire dans un seul tronc un canot de quatre-vingt-dix-huit pieds de long sur huit de large ; ce qui suppose au moins cent vingt à cent trente pieds d'élévation et vingt-quatre de circonférence à l'arbre sur pied.

des présents, et dit à l'amiral : « J'ai appris quelle est la puissance de ta nation et de tes souverains ; je sais que nul peuple ne peut te résister. Avant que les hommes blancs aient conquis l'île que j'habite et m'aient enlevé mes domaines, je viens me soumettre à toi. Je te prie de me conduire, avec toute ma famille et ma suite, à ton roi et à ta reine, dans le pays où ils règnent et dont on dit tant de merveilles. »

L'amiral fut touché de cette confiance singulière, mais il craignit d'exposer la simplicité de ces insulaires, et dit au cacique qu'il ne pourrait accomplir son désir que lorsqu'il aurait encore visité beaucoup de régions qui lui restaient à parcourir.

Une tempête horrible, qui dura huit jours entiers, força l'amiral de rester bloqué dans un détroit, tandis que les autres caravelles étaient en pleine mer, où elles avaient à lutter contre l'ouragan. Mais lorsque le temps, devenu calme, lui permit de sortir de cet abri dangereux, où il n'avait mis son vaisseau à couvert que sous un énorme rocher, il ressentit les effets des longues insomnies et des fatigues contre lesquelles il avait dû lutter pour conduire ses vaisseaux, durant cinq mois, dans une navigation si périlleuse. Lui seul en avait bien senti tous les dangers et avait constamment veillé pour les détourner ; il s'agissait de la conservation de sa flotte, du succès de ses découvertes et du soin de sa gloire. Les forces de son corps s'étaient épuisées ; il tomba dans un état singulier et très-alarmant ; une maladie subite lui ôta la mémoire, la vue et les facultés de l'esprit. Il tomba dans un sommeil profond qui res-

semblait à la mort et d'où rien ne pouvait le tirer, et ses matelots consternés le ramenèrent dans un état d'insensibilité complète au port d'Isabelle.

XIII

Barthélemy Colomb.

Une joie bien vive aurait surpris l'amiral à son arrivée dans la colonnie, si son état de léthargie ne l'eût empêché d'en jouir ; son frère Barthélémy l'attendait à Isabelle. Mais au lieu de voir son Colomb se jeter dans ses bras, le triste Barthélémy le vit transporter à terre, malade et privé de l'usage de ses facultés !...

Heureusement le calme était tout ce qu'il fallait à ses organes épuisés, et à son premier réveil il eut la douce surprise de voir son frère bien-aimé veillant à son chevet.

Le récit de leurs mutuelles aventures remplit les moments de sa convalescence. Barthélemy vénérait son frère ; il se sentait fier de son génie ; Christophe chérissait ce frère digne de toute son estime : il trouva toujours en lui un appui par ses talents, et une consolation par son amitié et son dévouement sans bornes (1).

(1) Barthélemy Colomb était allé en Angleterre pour solliciter Henri VII, pendant que son frère sollicitait à la cour d'Espagne. Il essuya une tempête, tomba dans la misère, fut

Il pensa avec plaisir qu'il pourrait se décharger sur lui d'un partie de ses fonctions, et le nomma *Adelantado*; il croyait que son titre d'amiral et les pouvoirs qui lui étaient conférés lui en donnaient le droit, mais Ferdinand s'offensa de ce choix.

XIV

Etat des affaires de l'île au retour de l'amiral.

Le mauvais état des affaires de l'île réclamait bien cependant un aide capable et consciencieux dont la fidélité fût à l'épreuve.

Depuis cinq mois que l'amiral était absent, elles étaient arrivées à un état désespéré.

Le gouverneur Pedro Margarita s'irrita des reproches que Diego Colomb (1) lui avait justement adressés sur les violences inouïes qu'il exerçait envers les

contraint de faire des cartes pour vivre et pour se mettre en état de paraître à la cour. Il espérait réussir, quand il apprit le succès et le départ de son frère. Il partit alors et passa par la France, où le roi Charles VIII lui fit donner cent écus pour l'aider dans son voyage. La renommée répétait déjà le nom de Colomb. Mais ce premier voyage avait été si prompt, et les communications alors étaient si lentes, que Barthélemy n'arriva en Espagne qu'au moment où l'amiral venait de partir pour la seconde traversée. La reine s'était fait un plaisir de réunir les deux frères, et avait aussitôt fait partir Barthélemy sur un vaisseau dont elle lui confia la direction.

(1) Le second frère de Colomb, à qui l'amiral avait remis des pouvoirs en son absence.

pauvres Indiens. Le père Boyle était du nombre des mécontents; Margarita et lui, au mépris de tous leurs devoirs, s'étaient emparés des vaisseaux qui avaient amené Barthélemy, et, sans attendre le retour de l'amiral, étaient retournés en Espagne, abandonnant leur mandat et laissant l'île sans gouverneur. Diégo Colomb était trop faible pour que son autorité rétablît l'ordre.

Les Espagnols maltraitèrent les Indiens, enlevèrent leurs femmes, pillèrent leurs pauvres maisons, et les tourmentèrent pour avoir de l'or.

Les naturels, jusque-là si dociles, refusèrent de donner des vivres à des hôtes qui devenaient si injustes. La violence des Espagnols ne connut plus de bornes, et la confiance des malheureux Indiens se changea en une haine irréconciliable. Ils tuèrent tous les Espagnols qu'ils trouvèrent isolés.

Un cacique en mit à mort dix qui commettaient d'horribles excès jusque sous ses yeux; puis il mit le feu à une maison où étaient quarante Espagnols malades.

Enfin Caonabo, ce redoutable cacique du Cibao, assiégea le fort Saint-Thomas, qui n'était gardé que par cinquante hommes. C'était le brave Alonzo Ojéda qui le défendait, et il le fit avec beaucoup de vigueur. Il répondait par une ruse à chacune des ruses du cacique, et le déroutait sans cesse; mais il eut à soutenir un blocus de trente jours, et si les Indiens de Caonabo ne se fussent lassés, tout le talent et toute l'intrépidité du brave jeune homme ne l'auraient

pas empêché de succomber au plus cruel de tous les fléaux, la famine.

Caonabo, voyant le succès de ses attaques, organisa une ligue entre tous les caciques. Il y en avait cinq principaux dans l'île, et, sous ceux-là, des caciques qui étaient en quelque sorte vassaux des autres.

Lorsque la ligue se forma, le cacique Guacanagari refusa d'y prendre part; il dit qu'il avait promis l'hospitalité aux hommes blancs, et qu'il ne les trahirait pas. Cette fidélité devait le justifier des anciens soupçons. Il était revenu dans sa résidence ordinaire; il nourrissait tous les jours et faisaient servir cent Espagnols malades. Les caciques lui firent la guerre : l'un d'eux tua une de ses femmes, en fit une autre prisonnière; mais rien n'ébranla sa fidélité.

Tel était l'état d'insurrection de l'île à l'arrivée de Colomb; la ligue était encore secrète : ce fut Guacanagari qui vint en avertir l'amiral, en lui protestant avec larmes qu'il était fidèle à son amitié; qu'il avait défendu l'année précédente les Espagnols de la Nativité, et que maintenant il était maltraité par les autres caciques à cause de son attachement à l'amiral.

Colomb le remercia en termes touchants, mais il vit avec douleur que la guerre était désormais le seul moyen d'assurer sa domination. Les cinq caciques de l'île étaient :

Guacanagari, qui resta neutre;

Guarionex, cacique de la Véga;

Behechio, cacique du Xaragua, sur la côte occidentale;

Cotubanama, cacique de l'Higuey, à l'orient de l'île;

Et enfin *Caonabo*, cacique de Maguana, et dans le domaine duquel étaient les mines de Cibao. Il était marié à une femme spirituelle, renommée par toute l'île, et sœur du cacique *Behechio*. Elle se nommait *Anacaona*. Elle mérite d'être remarquée à cause de sa malheureuse et touchante destinée.

Colomb essaya de détourner l'orage, et voici comment il y réussit. Il envoya prier le cacique de la Vega de venir le visiter. Quand ils furent en présence l'un de l'autre, Colomb lui dit que les Espagnols qui s'étaient mal conduits avaient agi contre sa volonté, qu'à l'avenir il n'en serait plus ainsi; il se concilia tout à fait ce cacique, qui consentit à quitter la ligue, et à donner sa fille en mariage à l'Indien Diégo, que nous connaissons. Puis l'amiral lui persuada de laisser bâtir un fort dans la Véga. Quand il eut détaché de la ligue cet important auxiliaire, l'aventureux Ojéda lui proposa de lui amener par ruse le seul ennemi redoutable de l'île, le fier Caonabo.

Colomb lui laissa tout pouvoir. Voici quel singulier stratagème inventa ce brave et intrépide jeune homme.

Il prend avec lui dix hommes déterminés, traverse l'île dans une étendue de soixante lieues, et arrive à *Maguana*. Il demande le cacique, l'aborde avec le respect dû à un souverain, et lui dit qu'il est chargé de paroles de paix; que l'amiral, le *Guamiquina* (chef) des blancs, désire le voir et devenir son ami.

Caonabo admirait la valeur d'Ojéda; il fut flatté de sa visite, car ce chef sauvage, pour avoir plus de

génie et de force que les autres Indiens, subissait aussi l'influence de la supériorité européenne.

Les sauvages estiment la force et la ruse dans leurs adversaires. Caonabo s'extasiait devant les prouesses du jeune Castillan, admirait ses belles manières, sa hardiesse et son agilité. Au bout de quelques jours il traitait déjà Ojéda comme un favori.

Le rusé Castillan lui dit alors que l'amiral, son *Guamiquina*, pour avoir l'alliance d'un cacique tel que Caonabo, ne ménagera rien, et qu'il lui donnera en présent *la cloche de l'église d'Isabelle.*

La cloche d'Isabelle ! c'était l'objet de l'admiration superstitieuse de tous les insulaires d'Haïti ! Ils s'étaient d'abord imaginé que la *cloche parlait*, et que les Espagnols la révéraient et lui obéissaient : ils croyaient qu'elle avait quelque pouvoir singulier.

Lorsque Caonabo, en approchant du fort, en avait entendu le son mystérieux résonner dans le lointain, il s'était senti un désir passionné de la voir ; il ne résista pas à une offre aussi séduisante, et promit qu'il irait voir Colomb.

Le jour est pris pour le départ. Caonabo emmène un grand nombre de ses guerriers pour ce voyage. Au milieu du chemin, Alonzo lui montre une paire de menottes brillantes, de l'acier le plus fin ; il lui dit que ce sont des bracelets que les rois d'Espagne mettent dans les jours de fête, et que l'amiral veut lui en faire présent. Pendant que le cacique les admire, Ojéda lui propose de se baigner dans la rivière, de monter en croupe sur son cheval et de se montrer à ses sujets.

Caonabo est ravi d'une pareille idée; il se laisse faire; ses bras sont armés du perfide acier; on le hisse sur le cheval ; Ojéda se montre avec lui joyeux et riant. Caonabo caracole au milieu des Indiens ; il fait mille évolutions rapides. Le sauvage, de plus en plus enchanté, s'admire lui-même et jouit de l'étonnement général. Tout à coup Ojéda pique son cheval, s'enfonce avec la rapidité de l'éclair à travers la forêt et emmène le cacique prisonnier.

La troupe fidèle de l'infortuné monarque vole à sa suite pour le délivrer; mais la rapidité du coursier d'Ojéda l'emporte avec la vitesse du vent; les cavaliers espagnols qui protégent sa fuite effraient et retardent les timides sauvages : Caonabo leur est enlevé à jamais.

Tout a réussi au téméraire Espagnol; il est parvenu à franchir avec son prisonnier les cinquante lieues qui le séparaient encore d'Isabelle. Il a su éviter les villages ou intimider les habitants. Il a traversé des gués et passé dans des sentiers non frayés, son prisonnier toujours en croupe, ne se reposant que pour manger à la hâte quelques mets qu'il enlève à la pointe de son épée; il arrive à course d'étrier jusqu'au camp d'Isabelle, où il présente fièrement sa capture à l'amiral.

Il fut reçu par des acclamations de joie. Le fier Caraïbe ne s'abaissa jamais devant son ennemi; il ne se leva pas une seule fois devant l'amiral, mais il témoigna toujours une estime extraordinaire à Ojéda. L'habileté des ruses à la guerre plaît tant aux sauvages qui ne connaissent pas d'autre tactique militaire,

qu'Ojéda paraissait à Caonabo un génie extraordinaire, tandis que Colomb, qui n'avait couru aucun péril pour le prendre, lui semblait de beaucoup au-dessous.

L'infortuné Caonabo porta constamment ses fers avec courage; mais le chagrin dompta son âme fière, et il mourut dans la traversée lorsque l'amiral retourna en Espagne.

XV

Première guerre.

La lutte était désormais engagée; il fallait soumettre l'île par les armes. L'enlèvement de Coanabo avait soulevé tous les caciques. Un de ses frères attaqua Ojéda au fort Saint-Thomas, dans l'espoir de faire quelques prisonniers espagnols et d'obtenir la délivrance de son frère. L'infortuné fut fait lui-même prisonnier. Un autre frère du cacique prit alors en main la vengeance de Caonabo et la défense de toutes les tribus; il se nommait *Manicaotex*; il communiqua son énergie aux autres caciques, et assembla tous les Indiens au nombre de cent mille, disent les Espagnols.

La belle plaine de la Véga fut le lieu choisi pour la bataille. Le cacique Guacanagari, fidèle aux Espagnols, s'était attiré la haine de ses compatriotes, en avertissant de nouveau Colomb de tous les projets de

la ligue. Il accompagna l'amiral pour être témoin du combat.

Deux cents fantassins et vingt cavaliers, voilà tout ce que Colomb pouvait opposer à cent mille Indiens.

Mais ces militaires européens étaient armés, couverts de fer, à l'abri derrière leurs boucliers; ils avaient entre les mains des sabres, des épées, des lances, et les terribles armes à feu. Les Indiens n'avaient d'autres armes que leurs flèches, leurs dards et leurs massues. Toutefois, quand ils comptèrent le nombre de leurs ennemis, ils sourirent de pitié. Ces bons insulaires n'avaient d'autre manière de se rendre compte de leurs ennemis que de mettre à part autant de grains de *maïs* qu'ils voyaient d'Indiens. Quand ils virent qu'une petite poignée de maïs représentait toute l'armée espagnole, ils prirent une parfaite sécurité et se tinrent prêts à attendre l'ennemi dans la plaine.

L'amiral divisa sa petite bande par détachements, qui vinrent de plusieurs côtés fondre à la fois sur l'armée indienne. Leur nombre était petit; mais on pourrait les comparer à des loups ravissants s'élançant pleins de rage au milieu d'un troupeau. De quoi servirait contre la dent meurtrière d'une bête féroce la multitude paisible d'animaux sans défense?

Ces pelotons de huit ou dix hommes armés enfoncèrent les rangs de ces hommes, et les firent tomber comme la grêle sous les coups redoublés de leurs arquebuses.

Les malheureux Indiens voyaient leurs compagnons frappés mortellement autour d'eux; étourdis

par le bruit des balles, effrayés par les éclairs et les étincelles de ces armes à feu, ils ne savaient de quel côté lancer leurs flèches. Les armes tombaient de leurs mains tremblantes avant qu'ils eussent pu les diriger. L'intrépide Alonzo Ojéda profita de cette première terreur pour donner le branle à sa cavalerie. Les Indiens, dans leur stupeur, ouvrirent d'eux-mêmes le passage pour ne pas être écrasés par ces énormes animaux, qui, au bruit des trompettes, des cris, et de leurs propres hennisements, renversaient tout ce qui s'opposait à leur course rapide, allant, revenant, courant et s'arrêtant, dociles sous la main de leurs cavaliers: mais ce qui mit le comble à l'effroi des malheureux Indiens, ce fut une troupe de dogues énormes qu'on excita contre eux. Ils n'avaient pas l'idée qu'il existât des animaux féroces et d'une aussi grande taille; les îles de l'Amérique n'en fournissaient aucun. L'horreur les saisit quand ils se sentirent déchirés tous vivants par ces hideuses bêtes qui sautaient furieuses sur eux, les pressaient à la gorge, emportaient leur chair par lambeaux, et laissaient sur leurs membres les traces sanglantes de leurs terribles morsures. Ce fut une effroyable déroute : l'effroi tripla le danger; les Indiens se crurent dévorés; ils s'imaginèrent que les chevaux allaient s'élancer sur eux pour les déchirer aussi. Ils jetèrent leurs flèches et coururent dans les bois en poussant de lamentables hurlements, et en laissant aux Espagnols une facile et complète victoire.

L'amiral, avec son armée, traversa l'île, et dompta facilement le peu d'Indiens qui essayaient encore de

TROISIÈME VOYAGE.

I

Découverte de la Terre-Ferme.

Heureux si Colomb eût cherché sa gloire dans l'exploration des terres inconnues qu'il découvrait, et qu'il eût laissé à d'autres le soin de fonder des colonies et d'établir des gouvernements! Il n'aurait eu à supporter que les souffrances inséparables d'une navigation périlleuse dans des régions inconnues; mais il n'aurait pas été en butte à l'injustice des hommes, et sa gloire n'aurait pas été traversée par de si grandes douleurs! Dans le voyage qu'il méditait, il se proposa de gouverner beaucoup plus au sud. Il détacha trois de ses vaisseaux vers la colonie pour y porter des vivres et y envoyer des ouvriers, et ne garda que trois bâtiments pour tenter des découvertes. Le 27 juin il se trouva aux îles du

Cap-Vert. Il s'avança encore, et se trouva presque sous la ligne.

Il ignorait que la température brûlante de l'équateur, dans la région où il arrivait, n'est jamais tempérée par aucun vent, et que, sous ces *latitudes calmes* (c'est ainsi qu'elles sont appelées), la mer est comme un miroîr qui ne réfléchit que les rayons d'un soleil ardent et où les vaisseaux sont souvent condamnés à passer des semaines sans faire presque aucun chemin. La chaleur devint si excessive que les vaisseaux se disjoignaient; le goudron fondait, les cercles des tonneaux tombaient, la viande salée se gâtait, le blé se séchait, et aucun des matelots ne pouvait travailler à fond de cale ou seulement y rester un peu de temps. Colomb navigue au sud-ouest et rencontre enfin une mer moins brûlante; une brise douce rafraîchit l'air : mais la détresse des vaisseaux était telle que, le 3 juillet, après un mois de navigation, il ne restait plus qu'une seule tonne d'eau douce, et l'équipage voyait avec désespoir arriver le moment où il allait manquer d'eau; l'inquiétude de l'amiral était au comble. Il fit vœu de nommer *Trinité* la première terre qu'il découvrirait.

Par le plus singulier rapprochement, un matelot, monté à l'heure de midi sur la hune, vit distinctement au loin le sommet de trois montagnes, et poussa le cri si agréable à l'oreille des marins, le joyeux cri de *terre*. Ces trois montagnes étaient unies par la base et semblaient justifier le nom de *Trinité*, que leur donna Colomb reconnaissant.

Ce ne fut qu'au bout de deux jours, qu'en tournant du côté du sud, il put jeter l'ancre; il fit creuser un peu la terre, d'où il sortit des sources d'eau vive.

Mais tout dans cette région inconnue étonnait l'amiral ; il remarqua promptement des courants dangereux qui semblaient produits par des affluents d'eau douce : une fois, une montagne d'eau, s'avançant vers son vaisseau et le soulevant violemment, avait failli le submerger ; mais elle s'était peu à peu affaissée. La mer mugissait en cet endroit comme si elle eût été semée d'écueils dangereux : Colomb le nomma la *Bouche-du-Dragon*.

Au sud de la *Trinité*, il apercevait une grande terre; cent vingt naturels, venus de là, entourèrent le vaisseau sur des canots. Ils étaient presque blancs, très-bien faits, à demi couverts de morceaux de coton peints de couleurs variées; ils avaient des boucliers : au bruit du tambour que fit battre Colomb, ils se crurent attaqués et tirèrent leurs flèches. Deux coups d'arbalète les mirent en fuite; mais ils revinrent de loin, par derrière, à la dernière caravelle. L'un d'eux parla au pilote, qui lui donna un manteau et un bonnet; il reçut ces présents avec de grandes démonstrations de joie, et promit d'en faire à son tour si on voulait le suivre à terre.

Colomb se trouvait *dans le golfe de Paria;* une fois entré dans cette profonde baie, la mer lui parut plus sûre. Il admira le pays, qui lui sembla fertile et magnifique, et fut accueilli à terre par des hommes beaucoup plus intelligents que tous ceux qu'il avait vus jusque-là. Le cacique servit un repas offert du

meilleur cœur. Tous, Naturels et Espagnols, regrettaient vivement de ne pouvoir s'entendre, et tâchaient de se faire comprendre par des signes. Le nom des indigènes était *Paria;* ils désignèrent à l'est une terre où se trouvait l'or en quantité. Leur côte produisait des perles fort belles qui charmèrent les Espagnols; on en donna beaucoup pour quelques grelots. Les femmes en portaient des colliers et des bracelets à plusieurs rangs.

L'amiral, en quittant la terre de Paria, rentra dans la *Bouche-du-Dragon*, et eut bien de la peine à en sortir. Il croyait que la terre de Paria était une île; mais en longeant la côte méridionale, dont la végétation lui parut forte et magnifique, il trouva l'eau de la mer si douce, qu'il est évident qu'elle devait recevoir une masse considérable d'eaux pluviales. L'amiral approcha d'un courant provenant de l'embouchure d'un fleuve si large (l'Orénoque), qu'il jugea que ce devait être enfin la terre ferme. Mais quelle terre? le continent asiatique? il n'en doutait pas (1). Il aurait voulu pouvoir explorer cette côte inconnue; et quel eût été son étonnement s'il eût pu accomplir sa route autour du Nouveau-Monde! Mais l'état de l'équipage, après un voyage de près de quatre mois et des souffrances excessives, ne permettait pas de hasarder

(1) Il pensait que le paradis terrestre devait se trouver à une hauteur inaccessible, dans l'intérieur de ce beau continent, et que peut-être ce fleuve, dont la masse d'eau adoucissait l'eau de la mer, était l'un des quatre dont l'Ecriture indique la source au *paradis terrestre.* — Telles étaient ses illusions.

une plus longue navigation ; l'amiral même était épuisé. La goutte , la fièvre , et un mal d'yeux qui le rendait presque aveugle , l'obligèrent à faire voile vers le nord pour retourner à Hispaniola.

II

Administration de l'île.

Malgré ses talents et son habileté , l'Adelantado n'avait pas été heureux dans l'administration de la colonie : les obstacles étaient venus surtout de la mésintelligence des Espagnols. Dans le commencement Barthélemy acheva le fort de Sandoval , près des mines. Il s'allia avec Anacoana , cette femme de l'infortuné Caonabo , illustre dans toute l'île , et toute-puissante auprès de Béhéchio , son frère. Instruite par le sort de son mari , elle espéra se concilier l'amitié des hommes blancs , en s'appliquant à leur être agréable et à leur rendre service. Son nom, dans la langue de son pays , signifiait *fleur d'or;* tous les naturels l'aimaient et la respectaient. Elle chantait les ballades qu'elle savait composer , et ses paroles étaient reçues comme autant d'oracles.

Le beau domaine de Xaragua , où régnait son frère , n'avait pas souffert des derniers troubles. Les Espagnols n'y avaient pas pénétré. L'Adelantado vint le visiter; Béhéchio et Anacoana le reçurent avec une grâce qu'on n'aurait pas attendue de simples sauvages;

mais Anacoana était supérieure à ses compatriotes : elle admirait sincèrement le génie des Européens ; elle comprenait mieux que les autres tout ce qu'ils devaient à la civilisation. L'Adelantado, l'ayant menée sur le rivage pour lui montrer un vaisseau, selon le désir qu'elle en témoignait, elle examina la construction du bâtiment, non avec l'étonnement naïf des insulaires, mais comme une personne douée d'une haute intelligence, qui entre avec admiration dans la connaissance d'un objet d'art jusqu'alors inconnu pour elle. Son frère consentit volontiers à payer un tribut de chanvre et de coton ; et quand vint le moment de l'acquitter, Anacoana y ajouta d'elle-même une grande quantité de pain de cassave.

Tandis que le frère de Colomb prenait de sages mesures avec les naturels, ses agents continuaient de les vexer.

Des moines plus zélés que le moine Boyle avaient entrepris avec succès la conversion des naturels de la Véga ; à leur voix, une famille de seize Indiens avait embrassé le christianisme, et le cacique Guarionex commençait à écouter leurs instructions, lorsque tout à coup un Espagnol du plus haut rang scandalisa les insulaires par une action infâme. Le cacique entra en fureur et renonça à embrasser la religion de ces étrangers injustes et odieux. Les moines furent contraints de se retirer. Les naturels, après leur départ, renversèrent un autel et des images qu'ils avaient laissés à la Véga. Les Espagnols les punirent cruellement.

Cette rigueur révolta tous les caciques ; ils résolu-

rent de tenter de secouer le joug. Guarionex se mit à leur tête, et les réunit chez lui.

Mais Barthélemy, instruit à temps de leur ligue, se mit à la tête de cent hommes bien armés, et pénétra secrètement au milieu de la nuit dans le village de Guarionex. Les Espagnols surprirent les caciques endormis, les lièrent et les firent tous prisonniers. Ce stratagème eut un succès complet. Le lendemain des milliers d'Indiens en pleurs, et sans armes, entourèrent la forteresse de la *Madeleine*, en demandant humblement qu'on leur rendît leur cher cacique. Barthélemy usa de douceur. Ce qu'il désirait, c'était de forcer les Indiens à une alliance pacifique et amicale; il leur rendit Guarionex et les autres caciques, excepté deux qui étaient trop hostiles aux Espagnols et qu'il fit mettre à mort. il promit aux caciques et aux peuples qui resteraient fidèles mille témoignages d'amitié et de protection ; il les menaça de grands châtiments s'ils étaient rebelles ; et Guarionex lui-même, heureux d'une clémence qu'il n'espérait pas, fit à ses sujets une harangue pour les exhorter à rester unis aux hommes blancs, dont la puissance était irrésistible, la valeur au-dessus de toute valeur, et qui étaient généreux envers leurs amis.

Les bons et faciles Indiens passèrent de la haine à l'amour. Ils prirent leur cacique sur leurs épaules, poussèrent des cris de joie, et, chantant des hymnes de délivrance, ils le conduisirent à sa demeure.

Cette paix ne devait pas être de longue durée : la trahison d'un Espagnol remit bientôt l'île entière en insurrection.

Le traître Roldan souleva la colonie contre l'Adelantado. C'était un misérable qui, de simple domestique de Christophe, était devenu *Alcade major* de l'île. Colomb même l'avait nommé à cette charge, comptant sur sa fidélité ; mais Roldan ne montra qu'une noire ingratitude. Il profita du moment où l'Adelantado était allé, auprès de Behechio et d'Anacaona, recueillir les tribus du Xaragua, pour aller attaquer le fort de la Conception. Heureusement, le brave capitaine qui le commanda resta fidèle, et Barthélemy arriva à temps pour forcer Roldan à se retirer ; mais ce traître entraîna le faible Guarionex dans une nouvelle révolte. Il publia que Colomb était disgracié; il dit aux Indiens qu'il voulait les protéger, et aux Espagnols qu'il voulait les affranchir du joug de cette famille étrangère qui appesantissait sur eux une main de fer : ainsi il augmentait le nombre de ses créatures. Et si dans ce moment les vaisseaux détachés de la flotte de l'amiral ne fussent venus au secours de la colonie, le perfide Roldan aurait perdu l'Adelantado. Heureusement ses complots furent déjoués ; mais les Indiens en furent les victimes. Guarionex, découvert, fut contraint de fuir; le brave Mayobanex, cacique des montagnes de Ciguay, lui donna un généreux asile, et fit cette noble réponse aux messagers de Barthélemy qui vinrent lui demander de leur livrer son hôte :

« Dites aux Espagnols qu'ils sont des hommes méchants et cruels, qui prennent le bien d'autrui et tuent les Indiens sans motif : je ne désire point leur amitié. Guarionex est bon ; il est mon ami et mon

hôte ; je lui ai promis de le protéger, et je lui resterai fidèle. »

Il fallut faire la guerre ; Mayobanex fut surpris et fait prisonnier. L'infortuné Guarionex erra caché dans les montagnes, et fut à son tour découvert et enlevé par les Espagnols, qui le retinrent avec Mayobanex comme un otage précieux.

L'infâme Roldan, à qui ses menées ne réussissaient pas, n'avait cependant pas voulu écouter des paroles de paix que lui avait fait porter l'Adelantado. Il avait traité son député avec une extrême insolence, quoique celui-ci lui promît, de la part de Barthélemy, une amnistie pleine et entière ; il avait préféré fuir dans le Xaragua pour exploiter à son profit, et à celui de quarante rebelles qu'il entraînait, cette délicieuse province qu'on peignait comme un paradis terrestre, et où jusqu'ici les malheurs de l'île n'avaient pas pénétré.

Ainsi était désolée la malheureuse Hispaniola. Les passions coupables des hommes faisaient de cette terre promise une terre de désolation. Une mesure imprudente de Colomb y avait contribué : il avait demandé que, pour augmenter le nombre des colons, on laissât partir des gens condamnés à la prison ou aux galères, et ces hommes sans aveu s'étaient presque tous joints à Roldan.

L'amiral, à son arrivée, consentit à traiter avec Roldan, qu'il ne pouvait soumettre ; et après plusieurs conditions que le traître ne remplit point, Colomb se vit forcé de lui céder un établissement dans le Xaragua. Mais pour réparer la faute qu'il avait commise

en emmenant des condamnés, Colomb fit embarquer un grand nombre de ces mauvais sujets ; pour prévenir l'effet des intrigues qu'ils pouvaient fomenter en Espagne, il fit partir avec eux des hommes qui lui étaient restés fidèles, et il demeura à Saint-Domingue.

Bientôt les rebelles eux-mêmes se divisèrent. Un jeune cavalier, nommé *Guavera*, demanda en mariage une jeune Indienne. Roldan s'y opposa. L'Espagnol se révolta et séduisit un grand nombre des partisans de Roldan. La sédition fut appuyée par des parents de ce gentilhomme qui avaient été autrefois liés avec Roldan, et qui s'en étaient détachés depuis qu'il s'était montré plus soumis à l'amiral. Comme Roldan arrêta sept des coupables, et que l'amiral l'approuva, Moxica, l'un des parents de Guavera, forma une conspiration dont le but était de tuer l'amiral et son frère, avec Roldan devenu leur allié.

L'amiral, averti à temps, et voyant que toutes les mesures de douceur, les amnisties, les traités et les pardons n'avaient rien produit sur ces esprits rebelles, prit des moyens de rigueur. Il combattit, fit prisonniers Moxica et ses complices, et, usant de ses droits de souveraineté, il fit pendre Moxica. Les complices de ce traître, successivement désarmés et pris, subirent le même sort, et tout rentra dans l'ordre.

Alors Colomb put se livrer à de nouvelles espérances. Il avait vaincu l'esprit de révolte ; tout lui obéissait. Il partagea les terres avec sagesse entre les colons ; les prêtres commencèrent à convertir un certain nombre d'Indiens. Tous se soumettaient de

bonne grâce; l'amiral empêchait qu'on ne leur imposât des travaux trop rudes ; la culture de l'île prenait une forme régulière. Il ne fallait plus rien à l'amiral que l'approbation de la cour ; il se flattait de voir prospérer la colonie, d'y passer quelque temps en repos , et de se livrer ensuite à la poursuite de ses découvertes.

III

Nouvelles intrigues.

Dans ce temps-là même les vaisseaux partis d'Hispaniola arrivèrent à Cadix. Les mécontents se plaignirent hautement de l'amiral et de ses frères. Le roi et la reine étaient assaillis par une troupe de ces bandits , revenus de la colonie , qui réclamaient *leur paie* ou demandaient dédommagements pour leurs pertes. Un jour ces misérables insultèrent publiquement les deux fils de l'amiral , Diego et Fernando.

« Voilà , dirent-ils , les enfants de cet étranger qui n'a découvert de nouvelles terres que pour en faire le tombeau des nobles Castillans ! »

Ferdinand et Isabelle commençaient à craindre , ou que Colomb ne sût pas administrer , ou qu'il ne les eût trompés ; Ferdinand concevait le soupçon qu'il cherchait à se rendre indépendant. Isabelle fut vivement blessée de ce que, contre ses ordres , on avait de nouveau envoyé des Indiens pour être vendus

comme esclaves (1). Le mécontentement des souverains, excité par les clameurs dont ils étaient entourés, fut tel, qu'ils résolurent d'envoyer des commissaires avec des pouvoirs très-étendus.

Colomb avait demandé un *juge* pour l'île, et un *arbitre* pour prononcer entre lui et Roldan : le roi réunit ces deux fonctions sur la même personne, et nomma, pour les remplir, *don Francisco de Bobadilla*, commandeur de l'ordre religieux et militaire de Calatrava. Il devait juger l'état des choses, et, s'il était nécessaire, il était autorisé à remplacer l'amiral et ses frères dans le gouvernement.

IV

Bobadilla à l'île espagnole.

Il aurait fallu une grande impartialité et un noble amour de la justice pour remplir dignement une mission aussi importante, et Bobadilla partait avec les préjugés les plus défavorables à l'amiral et les intérêts les plus opposés aux siens.

En arrivant le 23 août de l'année 1500, il apprit que Colomb et son frère étaient absents (ils étaient allés chercher dans le Xaragua ce qui restait de fugitifs); que sept révoltés avaient été punis de mort dans la semaine, et qu'on en gardait cinq pour leur faire subir le même sort.

(1) Ils étaient partis avant que Colomb sût que l'ordonnance royale pour la vente des esclaves avait été révoquée.

Bobadilla, avant même de sortir de son vaisseau, en avait assez entendu pour achever de se persuader que Colomb était coupable, et il ne songea pas à s'enquérir des motifs qui avaient pu porter l'amiral à la sévérité. Il débarqua le lendemain, et fit sur-le-champ lire à haute voix ses lettres de créance ; puis il déclara à Diego Colomb, resté à Isabelle en l'absence de ses frères, qu'il fallait que les cinq prisonniers fussent remis entre ses mains. Diego répondit qu'il fallait attendre l'amiral ou lui écrire, en lui envoyant une copie de la lettre patente. Bobadilla se refusa dédaigneusement à envoyer cette copie, et il fit lire une seconde lettre qui lui permettait de prendre le titre de gouverneur, *si cela était nécessaire.*

Il se fit ainsi proclamer sur-le-champ *gouverneur de l'île*, et insista pour qu'on lui livrât les cinq prisonniers. Diego Colomb dit avec respect qu'il se conformait à la lettre royale, mais que c'était à l'amiral seul qu'on devait répondre des prisonniers, jusqu'à ce qu'on eût pu lui donner connaissance des ordres de la cour, puisque ses pouvoirs de *vice-roi* étaient supérieurs à ceux de gouverneur.

Alors Bobadilla produisit la troisième lettre de la cour, qui lui permettait, *au besoin*, de se faire livrer les forteresses, les vaisseaux, et tout ce qui appartenait à Leurs Majestés ; et il alla à la forteresse, dont le commandant, *Miguel Diaz*, demanda du temps et voulut voir les lettres. Bobadilla, pour toute réponse, assembla les matelots de ses vaisseaux, et enfonça sans peine les portes de cette citadelle, qui n'avait pas de garnison. Il ne s'y trouvait que Miguel Diaz et

un autre officier ; ils ne firent pas de résistance, et laissèrent prendre les prisonniers.

Ainsi Bobadilla outrepassait tous ses droits : trois lettres successives lui avaient été données pour en user *s'il trouvait Colomb coupable*, et il s'était empressé de produire ces titres en trois jours, avant d'avoir rien examiné, décidé à croire l'amiral criminel avant même de l'avoir entendu, et menaçant insolemment de le renvoyer « pieds et poings liés en Espagne, afin que ni lui ni sa race ne remissent le pied dans l'île ! »

Il avait eu soin d'acquitter toute la paie arriérée, et, par là, s'était acquis de nombreux partisans.

Christophe Colomb apprit au Xaragua tous ces coups d'autorité, et crut que Bobadilla était quelque voyageur aventurier qui venait usurper ses droits sans aucun titre. Déjà, depuis un an, il avait vu arriver deux fois des vaisseaux dont les capitaines, voyageant dans les mêmes parages, étaient débarqués en annonçant sa disgrâce ; mais il les avait forcés à repartir, et n'avait regardé leurs insultes que comme autant de forfanteries.

Mais il vit arriver à *Bouna*, où il était alors, un alcade qui proclama la nomination de Bobadilla au gouvernement de l'île. L'embarras de Colomb redoubla ; Bobadilla ne lui envoyait pas un seul message, et se conduisait avec une insolence qu'on ne pouvait attendre d'un homme grave, revêtu par ses souverains de pouvoirs étendus. Colomb lui écrivit une lettre très-mesurée, pleine de termes d'honneur, comme à un homme envoyé par le roi et la reine ; il ne reçut aucune réponse. Il était dans cette étrange

perplexité, lorsqu'il vit que le nouveau gouverneur envoyait à Roldan et à tous ses complices des lettres de promesses et de compliments *signés des rois* : c'étaient des blanc-seings qui avaient été donnés à cet indigne ministre pour en user au besoin, et qu'il employait à se faire des créatures parmi les ennemis de l'amiral !

Christophe Colomb, amiral des rois sur la mer Océane, vice-roi de toutes les terres découvertes et à découvrir, ne pouvait supposer que Leurs Majestés voulussent le déposer subitement sans l'avoir entendu, sans lui en donner même avis. Il fit publier que le roi et la reine lui ayant donné à perpétuité les pouvoirs qu'il tenait d'eux, le nouveau commissaire envoyé par eux ne pouvait pas avoir des pouvoirs plus étendus que ceux qu'avait eus *Aguado*.

Mais il fut bientôt tiré d'erreur. Deux messagers royaux vinrent lui remettre une lettre signée du roi et de la reine, qui lui ordonnait *d'ajouter foi* à tout ce que lui dirait Bobadilla.

Bobadilla faisait *sommer* l'amiral de comparaître devant lui.

Christophe Colomb fut toujours plein de respect pour ses souverains. Jamais la plus légère pensée de résistance n'altéra sa fidélité. Il résolut d'obéir à Leurs Majestés, et de prouver, par sa soumission entière, qu'il ne méritait aucun des soupçons qui planaient contre lui. Il partit sans suite pour Saint-Domingue, prêt à résigner, s'il le fallait, tous ses pouvoirs entre les mains du nouveau gouverneur.

Pendant qu'il témoignait ainsi ses dispositions pacifiques, Bobadilla faisait mettre toutes les troupes sous les armes, comme si Colomb eût dû l'attaquer à force armée, et il affectait de dire que l'amiral ne se soumettrait pas.

Cet homme orgueilleux, si mal choisi pour une mission délicate, fut bien surpris quand il apprit que l'amiral arrivait seul et dans un modeste équipage.

Mais ici on se demandera éternellement quel esprit put dicter à Bobadilla l'incompréhensible mesure dont il osa assumer la responsabilité sur sa tête, ne songeant pas sans doute que le nom de Colomb devait être immortel, et qu'à côté de ce nom illustre paraîtraient dans la postérité ceux des hommes qui auraient pris part à ses entreprises, noms à jamais flétris ou honorés selon la manière dont ils figurent dans sa vie de gloire et d'amertume !... Le vénérable Las Casas doit le respect qui perpétue sa mémoire à ses sentiments paternels pour les Indiens, et au soin pieux qu'il prit de défendre Colomb, noirci par tant de calomnies. Bobadilla serait resté ignoré, s'il n'avait attaché lui-même à son nom le titre odieux de persécuteur de Christophe Colomb.

Sans l'entendre, sans daigner le voir ou lui parler, le gouverneur fit arrêter Colomb au moment où celui-ci se présenta aux portes de la ville; puis, il ordonna qu'on lui mît les fers aux pieds et aux mains, et qu'on le gardât dans la forteresse.

Colomb chargé de fers sur cette terre qu'il avait donnée à l'Espagne ! Cette idée révolta ses ennemis même. Personne n'osa lui attacher ces indignes

chaînes; et jamais il ne fut entouré de plus de respect que dans le moment où on voulait le couvrir d'ignominie. Cependant, à défaut de ceux qui refusaient cette mission, l'amiral eut la douleur de voir river ses fers par un domestique de sa propre maison! « Un cuisinier impudent et éhonté qui riva les fers de son maître avec autant de gaieté que s'il eût servi quelque viande savoureuse! » Ce sont les expressions de Las Casas. Colomb était navré de douleur. L'ingratitude du roi et de la reine, auxquels il était si dévoué, déchiraient son cœur. Sa magnanimité seule le soutint. Il supporta un si grand revers avec une courageuse résignation; et comme il avait demandé à Dieu que sa gloire ne pérît pas quand il s'était vu près de perdre ses vaisseaux par la tempête, de même, dans cette violence exercée contre lui, il demanda à Dieu que son innocence fût reconnue, et que la reine se repentît un jour des ordres qu'elle avait donnés!

Diego Colomb était prisonnier aussi; mais Bobadilla était inquiet de l'Adelantado, qui était toujours dans le Xaragua avec sa petite armée. On connaissait le courage de Barthélemy; il aurait pu chercher à venger son frère. Sur la demande du gouverneur, Colomb écrivit lui-même à ce frère bien-aimé qu'il se soumît aux ordres de la reine, et qu'il revînt à Saint-Domingue. « Le temps, lui disait-il, fera reconnaître notre innocence. » Barthélemy Colomb posa les armes, docile à cette voix qu'il révéra toujours; il revint à Saint-Domingue, et, à son arrivée, il fut jeté dans un cachot sans avoir vu son frère!

Bobadilla poussa la cruauté jusqu'à tenir les trois frères séparés, sans leur permettre de se voir, sans les visiter, sans laisser approcher leurs amis, et sans les instruire des griefs qu'il leur reprochait !

Il permit qu'on affichât contre eux des placards ignobles, et que les malfaiteurs, les bandits délivrés que Colomb avait si imprudemment fait venir dans la colonie, vinssent sonner du cor jusque sous les fenêtres de la prison, et l'insultassent en dehors de cette triste enceinte. Quelquefois l'amiral eut la pensée que Bobadilla pourrait le faire tuer; son courage l'abandonnait alors: l'idée que son nom arriverait à la postérité flétri par des bouches calomnieuses lui semblait plus amère que la captivité et la mort.

Cependant Bobadilla rassemblait toutes les accusations dont il voulait charger Colomb auprès des souverains. Il écouta tous ses ennemis, crut tout, écrivit tout, même des accusations absurdes et contraires au caractère connu de Colomb, comme le reproche de s'être *opposé* à la conversion des Indiens. (Ceci était fondé sur ce que l'amiral avait fait retarder le baptême pour des Indiens qu'il ne croyait pas assez instruits). Et quand il eut tout recueilli, il pensa qu'il pouvait faire partir l'amiral et ses frères pour l'Espagne, afin qu'ils y fussent jugés.

L'infortuné Colomb vit un jour entrer dans sa prison un officier qu'il connaissait, et qui était suivi de la garde. Préoccupé de ses tristes pensées, il crut qu'on venait le chercher pour le conduire à l'échafaud.

Il leva la tête, et regardant l'officier avec une indicible tristesse : « Villejo, lui dit-il, où me conduisez-

vous? — Au vaisseau sur lequel nous allons nous embarquer, monseigneur. » Ce peu de mots rendit l'amiral à la vie, et presque à la joie. Nous « embarquer! s'écria-t-il; Villejo, me dites-vous la vérité? Allons-nous vraiment nous embarquer? — Je vous jure, monseigneur, que rien n'est plus vrai. » Colomb remercia Dieu du fond de son cœur, car il avait tant souffert qu'il n'osait plus espérer cette délivrance. Villejo était plein d'honneur et de sentiments délicats: en acceptant la mission de reconduire l'amiral en Espagne, il avait pensé à tous les moyens d'adoucir son sort. Il ne put empêcher que la populace de Saint-Domingue, toute dévouée au nouveau venu, n'insultât Colomb à son passage; mais il lui témoigna une déférence qui touchait d'autant plus le cœur de l'amiral, que depuis longtemps il n'entendait autour de lui que des paroles d'insulte.

A bord du vaisseau, Villejo s'approcha de lui avec respect et le pria de permettre qu'on lui ôtât ses fers. « Non, dit l'amiral avec fierté, Leurs Majestés m'ont écrit de me conformer à tout ce que Bobadilla m'ordonnerait en leur nom. Je porterai ces fers jusqu'à ce qu'elles aient ordonné qu'ils me soient ôtés; je les conserverai ensuite comme un monument de la récompense accordée à mes services. »

Villejo comprit ce fier refus. Il prouva, par le respect dont il environna son prisonnier, l'indignation que lui inspiraient les traitements ignobles qu'on faisait subir à un si grand homme.

V

Justification de Colomb.

Depuis l'arrivée des mécontents, toute l'Espagne avait pris le parti des hommes de la colonie, et regardé l'administration de Colomb comme vicieuse et despotique ; mais quand on sut qu'il revenait prisonnier, chargé de fers, toute l'indignation se tourna contre ses ennemis. On ne demanda plus ce qu'il avait fait. Une réprobation universelle flétrit la conduite de Bobadilla. Colomb dans les fers, ramené du pays qu'on devait à son génie ! Ce cri souleva toutes les populations en sa faveur, et le port de Cadix se remplit de spectateurs émus, donnant des larmes à son malheur, et lui témoignant une touchante sympathie. Tout lui devint favorable. Bobadilla avait dressé une enquête pleine d'accusations horribles ; mais avant de la faire parvenir officiellement à la cour, le maître de la caravelle permit que Colomb envoyât par un exprès une longue lettre qu'il avait écrite dans la traversée et qui était adressée à *dona Juana*, dame de la cour, en grande faveur, et nourrice du prince Jean.

Cette lettre fut lue à Grenade, où étaient les rois, et prépara tous les cœurs à réparer l'injustice fait au grand homme. Il y racontait simplement les faits : ces faits parlaient d'eux-mêmes, et témoignaient de toute la violence de ses ennemis ; il se justifiait avec candeur.

« On me juge, disait-il, comme un gouverneur envoyé dans une province policée, soumise à des lois; mais on doit me considérer comme un capitaine envoyé pour soumettre un peuple ennemi, de mœurs et de religion différentes, ne vivant pas dans les villes, mais disséminé dans des forêts et sur des montagnes. On devrait faire attention que j'ai rangé toutes ces peuplades sous la domination de Leurs Majestés, et que j'ai assuré à la couronne la possession d'un autre monde, par suite de laquelle l'Espagne, pauvre jusqu'alors, est devenue riche. Si j'ai commis des fautes, elles ne proviennent point d'intentions coupables... J'ai toujours vu Leurs Majestés remplies de clémence envers ceux qui les avaient desservies volontairement : j'espère qu'elles ne seront pas moins indulgentes pour moi, qui n'ai failli que par ignorance ou par compassion, comme elles en seront convaincues plus tard. J'espère qu'elles prendront en considération mes grands services, dont les avantages deviennent de jour en jour plus sensibles. »

Ailleurs il disait :

« Telle est la mauvaise réputation qu'on m'a faite, que si je venais à fonder des églises et des hôpitaux, on les appellerait des cavernes de voleurs. »

Ailleurs encore :

« La cause de tout le mal, c'est que la personne qu'on a envoyée savait que si elle pouvait réunir contre moi des chefs d'accusation qui semblassent sérieux, elle serait nommée à ma place. Les calomnies d'hommes méprisables m'ont nui plus que tous mes services ne m'ont profité. »

La reine fut indignée de voir à quel point on avait abusé de son nom ; elle se sentit émue d'une tendre compassion, et ne chercha plus qu'à effacer par sa faveur royale tous les outrages que Colomb avait reçus.

L'amiral reçut à Cadix une lettre de la reine et du roi, qui déploraient amèrement tout ce qu'on lui avait fait souffrir en leur nom, à leur insu, et, disaient-ils, contre leur gré. Ils lui envoyaient deux mille ducats pour se mettre en état de paraître le plus promptement possible à la cour.

Colomb y vint le 17 décembre de cette mémorable et malheureuse année (1500). Il y parut, comme amiral et vice-roi, avec une suite nombreuse, et il y fut reçu en audience solennelle.

Quand il approcha du trône, la reine voyant la vénérable figure de ce grand homme, et rappelant à la fois dans son souvenir ce qu'il avait fait et ce qu'il avait souffert, ne put retenir les pleurs qui s'échappèrent de ses yeux ; toute sa contenance trahit son émotion. L'amiral vit ce mouvement de sensibilité, et lui-même, suffoqué par les larmes, tomba à genoux sans pouvoir proférer une parole, et sans pouvoir, pendant quelques instants, réprimer la violence de ses sanglots : un mouvement d'attendrissement se manifesta dans toute l'assemblée par des larmes et par toutes les marques d'une touchante compassion. Ce fut un nouveau triomphe pour lui, le triomphe de son honneur et de son innocence, comme naguère celui de sa gloire. Il prononça sa justification, en présence de toute la cour, avec une mâle énergie, et souleva l'indignation contre ses ennemis ; il exalta

sa fidélité pour ses souverains, et son zèle pour la gloire de leur couronne; il demanda que ses fautes ne fussent point imputées à son cœur, mais aux circonstances difficiles et extraordinaires où il s'était trouvé.

La reine se convainquit pleinement de son innocence, et elle le lui témoigna hautement. Il se vit entouré des égards et des honneurs dus au rang que lui avaient mérité ses services, et crut un moment qu'il allait être réintégré dans tous ses droits; mais il était de sa destinée d'éprouver toujours des déceptions dans tout ce qui lui venait de la part des hommes. Ferdinand n'était pas aussi persuadé qu'Isabelle de toute la fausseté des accusations dont Colomb avait été la victime. Il en croyait au moins une partie; surtout il doutait de sa fidélité (et en cela il offensait la plus chère vertu de Colomb, celle qu'il professa avec une délicatesse pour ainsi dire ombrageuse). Dans ce doute, il accueillit le soupçon qu'on lui avait fait concevoir sur l'ambition de l'amiral; il redoutait qu'il ne se créât une souveraineté indépendante dans ces contrées lointaines, et il résolut de ne lui rendre jamais le pouvoir qui lui avait été conféré par le titre de *vice-roi*.

Comme la politique de Ferdinand était renfermée dans un impénétrable secret et dans une dissimulation continuelle, il trompa l'amiral par de vaines promesses, et laissa tout traîner en longueur.

On rappela Bobadilla; mais on fit entendre à Colomb que sa sûreté même pourrait être compromise par son retour dans l'île; qu'il fallait laisser

calmer les esprits, et nommer pour deux ans un gouverneur prudent qui réparât le mal et mît l'administration sur un bon pied. On donna cette importante mission à Nicolas de Ovando, commandeur de Larez de l'ordre d'Alcantara, « propre, dit Las Casas, à tout autre gouvernement qu'à celui des malheureux Indiens!... »

QUATRIÈME VOYAGE.

I

Le port de Saint-Domingue refusé à Christophe Colomb.

Cependant Christophe Colomb ne pouvait demeurer inactif; il pensa que s'il côtoyait le nord de la terre ferme qu'il avait vue à son dernier voyage, il trouverait sans doute un détroit qui lui permettrait d'arriver par l'ouest à l'extrémité de l'Asie. Ferdinand approuva son projet, et Colomb partit le 9 mai 1502 avec quatre petites caravelles. Son frère, Barthélemy, et son second fils, Fernando, l'accompagnaient. Cette douce société lui était nécessaire; il avait trop souffert quand il s'était vu étranger au milieu des Espagnols, sans un cœur ami auquel il pût se confier. Il avait déjà soixante-six ans; dix ans s'étaient écoulés depuis sa glorieuse découverte, et le court moment de bonheur qu'il ressentit alors avait été suivi de

tant d'amertume, que sa santé en avait été altérée. Des maladies, des inquiétudes, des privations, des veilles continuelles, la variation des climats, la goutte, dont il souffrait souvent, avaient peu à peu ruiné sa constitution : il aurait eu besoin de soins. Nous verrons ce qui l'attendait pendant ce quatrième voyage entrepris pour le service de Leurs Majestés.

Les vents alisés le conduisirent doucement jusqu'aux îles des Caraïbes ; là il changea de direction. Il était convenu de ne point s'arrêter à l'île Espagnole; mais un de ses bâtiments était si petit et si mauvais, qu'il était impossible de lui faire soutenir un long voyage; il résolut d'en demander l'échange contre un des trente-quatre vaisseaux qui avaient conduit Ovando. Il approcha donc de Saint-Domingue : Ovando y était arrivé quelques mois auparavant; il avait témoigné les plus grands égards à Bobadilla en prenant sa place; mais il informait sur la conduite des coupables et se préparait à renvoyer Bobadilla, Roldan et tous les esprits inquiets de l'île.

Il paraît qu'il avait reçu l'ordre secret de ne pas laisser entrer Colomb à Saint-Domingue. Lorsque l'amiral lui fit demander l'échange ou l'achat d'un bâtiment, il s'y refusa avec les formes les plus polies, mais de la manière la plus positive.

L'amiral voyait depuis quelques jours les indices assurés d'une prochaine tempête ; il fit demander la permission de chercher un asile dans le port. Ovando le lui refusa. Colomb se retira navré de douleur. Il se voyait fermer, dans un moment de détresse, le port qu'il avait découvert. Pour comble de malheur, son

équipage murmurait hautement et se plaignait d'avoir suivi un homme disgracié, qui était cause qu'un port espagnol leur était interdit.

Cependant l'amiral voulut sauver la flotte de ses ennemis ; il envoya supplier Ovando de retarder au moins le départ des vaisseaux qui partaient pour l'Espagne, et qui seraient infailliblement victimes de l'ouragan. Pour lui, il n'avait de ressource que de naviguer près de la côte, puisqu'on lui refusait l'entrée du port.

Mais son avis fut méprisé. Le temps paraissait serein ; on ne crut pas à la prévision de Colomb : les vaisseaux partirent. Le plus grand portait une énorme quantité d'or, produit des souffrances et des sueurs des Indiens. Il y avait, entre autres, un lingot pesant trois mille six cents castillans. Il emmenait Bobadilla, Roldan, et cet infortuné cacique de la Véga, qui était resté prisonnier depuis trois ans. Le plus petit bâtiment portait quatre mille pièces d'or appartenant à l'amiral.

Les autres étaient aussi chargés de richesses. Comme l'avait prévu Colomb, au bout de quelques jours, une horrible tempête s'éleva ; elle était causée par un de ces ouragans des tropiques qui déracinent les forêts, brisent et renversent tout ce qui fait obstacle à leur terrible passage, soulèvent à d'effroyables hauteurs toutes les eaux de la mer..... Colomb mit ses faibles caravelles à l'abri près de la côte ; le soir du second jour, les ténèbres devinrent si épaisses, que les bâtiments ne pouvaient plus se suivre. L'amiral abrita de plus en plus le sien près de la

terre. Don Barthélemy faillit périr parce qu'il gagna le large; mais enfin les quatre vaisseaux se retrouvèrent après l'ouragan à un port occidental de Saint-Domingue. Là ils apprirent que la flotte espagnole presque entière avait péri. Le riche vaisseau qui portait Bobadilla et Roldan avait été submergé. Tant de richesses injustes acquises par des voies cruelles périssaient avec eux ; les autres bâtiments étaient hors d'état de continuer le voyage, excepté un seul ; et ce bâtiment était le plus frêle de tous : c'était celui qui portait l'or de Colomb !

Las Casas voit le doigt de la Providence dans cet événement singulier : Colomb, à qui on refuse si cruellement un asile, est seul préservé ; ceux qui méprisaient ses avis sont perdus, et le seul bâtiment qui se sauve porte sa fortune. Sans expliquer les voies mystérieuses de Dieu, et nous rappelant ce que notre Seigneur nous apprend lui-même en demandant aux disciples s'ils pensaient que les dix-huit qui avaient péri sous la tour de Siloé fussent les plus coupables à Jérusalem ; admirons cependant de si étonnants décrets, et ne laissons pas de telles leçons passer inaperçues. Dans la circonstance qui amène ces réflexions, nous sentirons avec le cœur religieux de Colomb combien fut vive la reconnaissance de ce grand homme qui se regarda comme miraculeusement préservé, et qui considéra avec terreur quel avait été le sort de ses ennemis submergés pour avoir refusé de croire à ses sages avertissements.

Mais ce triste voyage devait être un temps de rudes épreuves. Les pluies et l'ouragan durèrent soixante

jours sur la côte d'Hispaniola, et se renouvelèrent à de fréquentes reprises dans toute la durée de la navigation dans la mer des Caraïbes. « J'ai vu bien des tempêtes, dit Colomb, mais je n'en ai jamais vu de si longues et de si violentes. »

Quand il put sortir des rivages de Saint-Domingue, il fit voile vers le sud, et après avoir passé l'archipel *des Jardins*, il se trouva à un groupe d'îles dont l'une, très-élevée, était couverte d'arbres variés qui lui donnaient un aspect très-gracieux. Elle fut alors appelée par don Barthélemy l'*Ile des Pins*, *Isla de Pinos ;* elle se nomme aujourd'hui *Guanaga*.

II

Rencontre singulière. — Colomb découvre le Golfe de Darien.

Là, le bonheur de Colomb lui ménageait une surprise qui, selon toute probabilité, aurait embelli la fin de sa carrière, et l'aurait consolé de ses revers s'il eût voulu.

Un canot aussi long qu'une galère européenne s'avança en glissant légèrement sur l'onde jusqu'aux vaisseaux espagnols. Tandis que l'amiral en admirait de loin les étonnantes proportions, le canot approchait de sa caravelle ; les Indiens qu'il portait entrèrent immédiatement en relation avec lui sans témoigner ni crainte ni surprise. L'amiral examina leur canot, qui, malgré sa prodigieuse longeur, était creusé dans un seul tronc d'arbre. Le cacique occupait une

cabine couverte au milieu, comme Colomb en avait déjà vu à la terre ferme; mais celle-ci était mieux faite; le canot était chargé de beaucoup d'objets nouveaux pour l'amiral : du *cacao*, inconnu en Europe, et qui servait à ces Indiens de nourriture et de *monnaie;* des haches de cuivre (toutes celles des îles étaient en pierre dure); *des cloches* du même métal; des vases, des ustensiles de marbre et de bois parfaitement travaillés; des pièces de coton *teint de diverses couleurs;* des mantes dont les femmes se couvraient; une sorte de tunique en coton pour les hommes, et enfin *des épées de bois* dont le tranchant de chaque côté était taillée de manière à recevoir un caillou très-dur et très-pointu, fortement fixé dans chaque entaille à l'aide d'une petite corde faite avec des boyaux de poisson : c'était l'épée mexicaine.

Un vieillard intelligent fit entendre à Colomb que ses compagnons et lui habitaient une grande terre à l'ouest, dont ils n'étaient plus qu'à deux jours de chemin; qu'ils revenaient d'un long voyage; que s'il voulait venir avec eux, il verrait plus loin, à l'ouest, un grand royaume très-riche où il trouverait beaucoup d'or. C'étaient le Yucatan et le Mexique.

Si Colomb eût voulu les suivre, il aurait fait cette brillante decouverte, et aurait vu, de l'autre côté du continent, cette mer qu'il croyait trouver au delà d'un détroit.

Malheureusement, préoccupé de découvrir ce passage, Colomb ne voulut pas abandonner la direction du sud-ouest; il remercia les Indiens, leur fit des présents, détermina le vieillard qui lui parlait à

monter sur son vaisseau, et poursuivit sa course aventureuse.

S'il eût prévu tous les maux qui l'attendaient, il eût béni comme un coup du Ciel l'occasion qui lui était offerte de trouver le continent, et il l'aurait saisie avec transport. Les difficultés qui ont plus tard accompagné la conquête de Cortès, quand il découvrit le Mexique (1515), ne permettent pas d'espérer que Colomb n'eût éprouvé aucun obstacle sur cette terre à demi civilisée ; mais quels qu'eussent pu être les périls qu'il aurait courus, la mort seule pouvait être plus horrible que les maux qu'il eut à souffrir.

Après quelques jours de calme, un nouvel orage survint ; une tempête continuelle, des éclairs, des coups de foudre, des roulements de tonnerre, des éclats subits qui « auraient fait croire que la fin du monde approchait ; » des pluies sans interruption, qui tombaient par gouttes larges et pressées ; un ouragan qui succédait à un autre ; et l'amiral, au milieu de ce temps qui nécessitait une surveillance assidue, fut atteint de douleurs de goutte si violentes, qu'elles le forçaient à garder son lit. Mais son active sollicitude n'était jamais endormie ; ce lit de douleur, il l'avait fait placer dans une petite cabine, construite sur la poupe, ouverte et vitrée, de manière que de sa couche l'amiral pouvait voir le ciel, observer la mer et diriger la marche des vaisseaux.

Plusieurs fois il craignit de mourir, tant son mal s'aggrava. Le sort de son frère et de son fils, jetés sur une mer orageuse avec cent cinquante marins, lui causaient alors de douloureuses inquiétudes ; puis

l'énergie de son frère, le courage de son jeune fils, le rassuraient; et, dans sa pieuse espérance, il se confiait, selon son heureuse et sainte coutume, à la Providence, qu'il priait avec ferveur.

Ce fils, Fernando Colomb, qui plus tard écrivit la vie de son père, le servait avec amour; la piété filiale dans le cœur des fils de Colomb était accompagnée d'une admiration qui s'exaltait et les rendait fiers d'appartenir à un tel père. Fernando n'avait alors que treize ans et demi; mais témoin des souffrances successives, du courage et de la force de l'amiral, il savait, quoique si jeune, supporter héroïquement les plus dures privations; il adoucissait, par les ingénieuses expressions de sa tendresse, ce que les maux de son père avaient de plus cuisant; et souvent, quand les yeux du grand homme se reposaient sur cet enfant, ils se remplissaient de larmes d'amour; soit qu'il le bénît de ses soins pieux, soit qu'il plaignît sa destinée, et que son cœur paternel s'inquiétât pour lui.

Pendant *quarante* jours que dura cette lutte contre l'orage et contre la douleur, Colomb ne parcourut que soixante-dix lieues: il est vrai qu'il s'était arrêté un peu sur la côte du cap *Honduras* qu'il avait découverte en quittant l'*Ile-des-Pins*. Enfin, il arriva à un cap qu'il doubla, et au delà duquel il trouva enfin un bon vent et une mer calme. La joie de se voir délivré d'une si longue tempête lui fit donner à ce cap le nom de *Gracias-à-Dios*, Grâces à Dieu! Toujours la reconnaissance et la foi l'accompagnaient dans les périls et dans les succès.

L'amiral longea la côte soixante-deux lieues. Il ne savait pas que le passage qu'il cherchait n'existe pas, et qu'au lieu d'être séparées par un détroit, les deux amériques sont unies par un isthme au delà duquel Colomb aurait vu l'autre océan. Il lui arriva un grand malheur sur la côte : une chaloupe, allant chercher de l'eau et du bois, échoua au sortir de l'embouchure d'une rivière ;aucun homme ne put se sauver ; tout fut submergé. Colomb nomma cette triste rivière *el Rio-del-Desastro*, la Rivière-du-Désastre.

Toujours poursuivant sa chimère, et croyant trouver enfin un détroit, l'amiral passa devant plusieurs peuplades ; il vit des villages mieux bâtis. On lui dit qu'il trouverait de l'or au midi ; mais il ne pouvait s'aventurer dans les terres. Il passa devant une contrée, dont le cacique lui donna une belle plaque d'or en échange de bagatelles, et lui dit qu'on lui donnerait beaucoup d'or s'il voulait s'arrêter dans les villes du *Veragua ;* mais il poursuivit sa route, et passa la région d'or malgré les murmures de ses matelots.

Sur une côte où les Espagnols avaient débarqué, les naturels ayant vu l'adelantado dicter des notes à son secrétaire, crurent qu'il usait de quelque sortilége ; et pour détourner le charme, ils soufflèrent sur les Espagnols une poudre odoriférante que ceux-ci, à leur tour, prirent pour un philtre magique. Mais ce qui peint la superstition de ce siècle, c'est que depuis ce moment les matelots se crurent sous l'impression du charme, et attribuèrent *à ce sort*, que leur avaient jeté les naturels, la lenteur et les malheurs de leur voyage.

Colomb tourna le golfe de Darien (1), et ne trouvant aucune issue, il vit qu'il devait renoncer à trouver un détroit dans cette direction, et revint à *Veragua*, la terre d'or, pour chercher à s'en procurer beaucoup, et à rendre son voyage fructueux aux yeux du gouvernement espagnol, si avide de ce métal.

III

Colomb débarque à Veragua.

On était au 5 décembre, il y avait neuf mois que l'amiral était en mer; les tarets (2) détruisaient les vaisseaux. Colomb, empêché par un vent contraire d'aborder à Veragua, voulut essayer d'entrer dans un port qu'il connaissait déjà, et qui se trouvait dans une contrée si magnifique que l'amiral l'avait nommée *Porto Bello* (dans l'isthme de Darien). Mais une nouvelle tempête assaillit les navires à l'entrée même du port. Colomb en fait une description horrible : *Ce n'était pas de la pluie*, dit-il, *mais un second déluge*. Les matelots éperdus, presque noyés dans leurs vaisseaux découverts, demandaient la mort. « La mer, dit Colomb, bouillait comme une marmite. Le ciel était sillonné de tant d'éclairs, qu'on eût dit une vaste fournaise. » Les vagues étaient furieuses, et

(1) Au bord de l'isthme de Darien.

(2) Sorte de vers longs et gros comme le doigt. Ils percent le bois et le criblent de trous.

pour ajouter à l'effroi des matelots, le huitième jour de cette terrible tourmente, ils crurent qu'ils allaient être engloutis par une trombe qui se forma sous leurs yeux ; ils virent une masse d'eau s'élever peu à peu avec bruit du sein de la mer horriblement agitée, s'élancer en gerbe dans l'air tandis qu'un nuage affreux, terminé en pointe par le bas, s'abaissait comme pour la joindre. Bientôt la jonction redoutable s'opéra : l'eau du nuage et l'eau de la mer formèrent une colonne dont la base, glissant sur l'onde, soulevait les flots autour d'elle avec un sifflement terrible. L'effroyable trombe avance ; les marins se regardent comme perdus ; tout travail humain est inutile. Ils prient avec ferveur, en répétant les versets de cet admirable Evangile de saint Jean, qui promet des miracles à la prière. O bonheur ! leur cri de détresse est monté jusqu'à Dieu : la trombe a passé entre leurs vaisseaux et ne leur a fait aucun mal ! Tremblants et joyeux à la fois, ils rendent grâces au Tout-Puissant.

Ce ne fut que le 17 décembre qu'ils purent entrer dans le havre de *Porto-Bello*, et de là retourner au Veragua. Ils furent encore ballottés par les vents, obligés de s'arrêter dans une nouvelle baie pour se procucurer du maïs, de l'eau et du bois ; enfin, le 6 janvier, à la grande joie de tout l'équipage, on arriva à Veragua.

Colomb s'y arrêta à l'entrée de la rivière qu'il nomma *Belen* ou *Bethléem*, parce qu'il l'avait heureusement retrouvée le jour où les rois furent à Bethléem.

Depuis qu'ils suivaient les côtes, les Espagnols avaient été alternativement bien ou mal reçus par les

naturels ; plusieurs fois il leur avait fallu tirer le canon pour les effrayer. Quelques-uns de ces sauvages étaient confiants et généreux, d'autres s'étaient montrès dissimulés et malveillants. Ceux de Veragua étaient gouvernés par un cacique guerrier nommé Quibian. Il eut une entrevue avec Barthélemy, et permit l'échange avec ses sujets ; mais il était rusé, défiant, et voyait avec inquiétude l'arrivée des étrangers extraordinaires qui venaient à la recherche de l'or. Il était servi avec beaucoup d'amour et de respect par ses sujets. La seconde fois qu'il vit Barthélemy Colomb, on était sur le bord de la rivière ; il n'y avait pas de siége : un Indien tira de l'eau une très-grosse pierre, la lava, la frotta et y fit asseoir le cacique comme sur un trône.

Le rusé Quibian promit des guides pour conduire Barthélemy à la mine d'or ; mais il le trompa, et les guides le conduisirent au travers d'une immense forêt, sur les terres d'un cacique ennemi qui avait aussi de l'or dans ses Etats, mais beaucoup moins qu'à Veragua. Néanmoins, le sol était couvert de parcelles de ce métal. Barthélemy et ses compagnons en ramassèrent beaucoup.

L'adelantado visita plusieurs caciques, très-bien reçu partout, et trouvant partout des traces de l'or ; mais partout on lui disait que l'or était au midi, dans un riche royaume dont les habitants étaient habillés comme les Européens. C'est sans nul doute le *Pérou*, dont les naturels de l'isthme de Darien connaissaient l'existence.

Pour voyager sur ces terres inconnues, l'adelantado avait cinquante-neuf hommes bien armés qui longeaient la côte, tandis qu'une chaloupe les suivait sur mer ; il fut si content de son excursion, que l'amiral jugea à propos de bâtir un fort à *Porto-Bello* pour y laisser des Espagnols chargés de recueillir l'or.

Quand on pense à l'état de détresse de Colomb, on s'étonne que son courage le soutint assez pour lui permettre d'entreprendre des choses aussi difficiles et d'une aussi grande importance. Son ardente imagination, toujours trompée par l'illusion que lui faisait croire qu'il touchait à l'Asie, fondait de magnifiques espérances sur les avis que lui annonçaient que l'*or* se trouvait dans un royaume à vingt journées de chemin du lieu où il était. Que pouvait être cette région fortunée, sinon la *Chersonèse d'or*, dont parle l'*historien Josèphe*, et où Salomon avait puisé ses trésors? Telle était l'erreur que nourrissait Colomb, à Porto-Bello même, sur l'isthme étroit qui joint les deux Amériques. Qu'il se fût avancé à vingt lieues à l'ouest, et il aurait vu un nouvel océan inconnu, plus grand que l'ancien. Il aurait découvert que la terre que son génie lui avait fait deviner n'était pas l'*extrémité de l'Orient, une portion de l'Asie*, mais un continent tout entier avec mille populations diverses et toutes les richesses de l'Orient et de l'Occident.

En peu de temps Christophe Colomb réussit à bâtir le fort de *Porto*. L'adelantado devait y rester avec quatre-vingt-dix hommes ; mais malgré tous les soins que l'amiral avait pris pour gagner le cœur des naturels, on apprit bientôt à se défier de leurs inten-

tions. On sut, à n'en pouvoir douter, qu'ils se réunissaient de toutes les tribus voisines sous la conduite de *Quibian*. Mendez, brave gentilhomme que nous verrons toujours dévoué à Colomb, osa s'aventurer presque seul au milieu des Indiens pour surprendre leurs desseins. Cette démarche courageuse sauva les Castillans, car les Indiens étaient en effet réunis pour les surprendre et les massacrer. La vue de deux Espagnols armés les déconcerta; ils dirent qu'ils se rassemblaient pour combattre contre un cacique voisin. Mendez feignit de les croire, et pénétra jusqu'à la tente de Quibian, qui était blessé; il offrit de guérir la blessure du cacique; mais à peine eut-il franchi la porte de la tente, qu'il fut attaqué par le fils de Quibian. Il ne l'apaisa qu'en flattant sa vanité; il savait que les sauvages portent ordinairement très-loin l'amour de la parure, et il gagna ce jeune homme en lui offrant un peigne et des ciseaux, et en lui montrant à arranger sa chevelure comme celle des Espagnols.

Au retour de Mendez, quand on eut la certitude qu'on était trahi, l'adelantado résolut d'agir vigoureusement. Il partit sur une chaloupe, remonta la rivière de Veraguas jusqu'à la demeure de Quibian; il enleva le cacique dans sa maison avec les femmes, ses enfants et plusieurs Indiens, au nombre de cinquante, et conduisit tous les prisonniers à bord, malgré les cris lamentables des naturels, qui offraient un trésor pour la rançon de leur chef. Le pilote don Sanchez emmenait les captifs sur la chaloupe; mais le rusé cacique pria qu'on desserrât ses liens, qui le faisaient

souffrir horriblement, et dès qu'il se sentit plus libre, il s'élança dans la rivière, et disparut subitement, nageant entre deux eaux. L'adelantado, sans savoir ce qu'était devenu son ennemi, revint auprès de son frère, avec les plaques, les couronnes et les grains d'or que ses compagnons et lui avaient pris dans la maison du cacique. Les Indiens étaient dispersés dans les bois; l'adelantado crut les avoir suffisamment effrayés pour n'avoir plus rien à craindre d'eux; il comptait sur l'irrésistible effet des armes à feu, et après avoir pris avec son frère toutes les mesures de prudence nécessaires pour assurer l'approvisionnement de la petite colonie, il laissa partir l'amiral.

IV

La colonie attaquée par les sauvages.

A peine les caravelles eurent-elles franchi l'embouchure de la rivière, que les Indiens exaspérés résolurent de se défaire des étrangers qui venaient s'établir à force ouverte sur leur territoire. Le cacique était revenu parmi eux après sa fuite de la chaloupe. Son habileté à nager l'avait sauvé; il se tint caché tant que les vaisseaux de l'amiral restèrent dans le port; mais quand il les vit partir, emmenant ses femmes, ses enfants, ses compatriotes et ses amis, sa fureur ne connut plus de bornes. Il réunit ses sujets et ses voisins, intéressés à sa querelle; il fondit sur les faibles maisons des Espagnols; les

naturels montèrent sur les toits en poussant des cris farouches, lancèrent des flèches à travers les fentes mal jointes des cloisons de palmier, et, dans cette première attaque, ils blessèrent sept Espagnols, et en tuèrent un huitième; mais les armes tranchantes, les arquebuses et les morsures d'un effroyable limier, forcèrent les Indiens à fuir. L'adelantado commença à craindre que la colonie ne fût en danger.

Pendant ce combat, il vit arriver une chaloupe détachée par l'amiral pour lui envoyer des instructions et pour chercher de l'eau. L'amiral était retenu près de la côte par des vents contraires; mais au moment où Barthélemy se réjouissait de ce secours inespéré, il arriva un grand désastre: la chaloupe, en remontant la rivière, arriva en un endroit où l'eau coulait entre les arbres touffus d'une épaisse forêt; les énormes branches, entrelacées au-dessus des bords de l'eau, entravaient la navigation. Tout à coup, comme la chaloupe cherchait à se tirer de ce passage difficile, les cris affreux des sauvages se firent entendre, et une foule de canots légers, lancés des bords de la forêt, entourèrent le frêle bâtiment. Les sauvages avaient leurs habitations dans le bois et sur le bord de la rivière. Cette surprise leur fut facile; leur fureur ne connaissait aucun accommodement; ils lancèrent une grêle de traits. Diego Tristan, qui commandait la chaloupe, fut tué d'un coup de javeline; ses compagnons perdirent courage: ils furent massacrés. Des huit matelots et des trois soldats que portait la chaloupe, il n'échappa qu'un seul homme qui gagna la rive du fleuve à la nage.

Les Espagnols de la colonie entrèrent dans un sombre désespoir; ils envisageaient leur sort avec horreur. Le fleuve roulait sous leurs yeux les membres mutilés de leurs compagnons, sur lesquels s'acharnaient des nuées de corbeaux. Ce présage sinistre acheva de bouleverser leurs idées. Ils voulurent tenter de monter sur la chaloupe pour informer l'amiral de leurs malheurs : la force des eaux ne leur permit pas de s'embarquer. Leur douleur n'eut plus de bornes. L'amiral ignorait leur sort; il allait s'éloigner et les laisser en proie à la fureur des sauvages. Barthélemy ne pouvait rien sur leur esprit; cependant il parvint à leur persuader de fortifier leur demeure; il fallait peu de moyens contre ce peuple sans connaissances militaires. Barthélemy attira la chaloupe à terre, et, avec le corps du bâtiment, les caisses, les tonneaux, il forma des remparts, plaça deux petites pièces d'artillerie à l'entrée de deux ouvertures qu'il avait ménagées, et de là se prépara à résister aux naturels.

V

Inquiétude de l'amiral à bord de ses vaisseaux. — Délivrance de la colonie.

Cependant les trois caravelles étaient en proie à de vives inquiétudes sur l'absence prolongée de la chaloupe pendant ce temps. Plusieurs des prisonniers Indiens, que les Espagnols emmenaient avec eux, parvinrent à faire sauter la trappe de l'écoutille où ils

étaient enfermés, et gagnèrent la terre à la nage, quoiqu'ils en fussent à plus d'une lieue. Le reste, pour se soustraire à l'esclavage, se donna la mort : on trouva ces malheureux étranglés avec des bouts de corde. L'amiral redouta tout de l'évasion des prisonniers qu'il regardait comme des otages; il était inquiet pour la chaloupe, inquiet pour la colonie. Un brave pilote, Pedro Ledesma, le tira de peine. Ce hardi marin s'écria : « Ce que des sauvages viennent de faire pour leur liberté, ne pourrais-je le tenter pour sauver mes compatriotes ? » Et il osa s'élancer sur la mer, luttant contre les vagues et les brisants des côtes, et parvint heureusement au rivage.

Une joie frénétique l'accueillit à son arrivée dans la malheureuse colonie. Les matelots l'entourèrent, le pressèrent, le conjurèrent par tout ce que les hommes ont de plus cher et de plus sacré d'obtenir que l'amiral les prît à son bord, et ne les laissât pas sur cette rive barbare où ils ne pouvaient attendre que la misère et la mort.

Ledesma recueillit leurs plaintes, se mit de nouveau à la mer, et avec le même bonheur regagna les vaisseaux. Mais les nouvelles qu'il y rapporta désespérèrent l'amiral; la tempête durait depuis neuf jours. Les vaisseaux ne pouvaient approcher de la côte; à peine étaient-ils en état de tenir la mer, rongés par les tarets, abîmés par toutes sortes d'avaries; la caravelle laissée aux Espagnols ne pouvait franchir la rivière à cause des eaux basses. L'intrépide Diégo Mendez trouva un expédient. Il forma un radeau avec deux canots qu'il attacha fortement

l'un à l'autre, et y transporta tout ce que contenait la caravelle. Il dirigeait les travaux au milieu d'incroyables périls et de fatigues inouïes. Il présida à tout, et ne monta sur le radeau que quand les machines, les meubles et l'or y furent transportés, et qu'il eut veillé à l'embarcation du dernier Espagnol.

L'amiral fit approcher ses vaisseaux aussi près de la côte que la prudence le lui permit, afin d'abréger la course périlleuse du radeau; le succès couronna de si pénibles efforts, et Diego Mendez eut la joie d'amener à bien sa frêle embarcation et tout ce qu'elle contenait.

Dans les grands désastres la joie de la délivrance se mesure à l'effroi du péril. Ces marins à bord des vaisseaux de Colomb s'y livrèrent à des transports de reconnaissance plus vifs mille fois que si l'on eût annoncé à chacun d'eux la découverte d'un monde. Mais ce long et pénible voyage devait être une série de dangers et de malheurs. Ce fut au milieu d'une tempête presque continuelle que l'amiral se dirigea vers l'île Espagnole où il se voyait contraint de retourner. Il était impossible qu'il songeât à continuer ses découvertes. « Il semblait, dit-il, que le monde fût près de se dissoudre. » Dans l'un des chocs de la tempête, une des caravelles fut lancée par la violence d'une vague sur celle de Colomb. La proue de l'une et la poupe de l'autre en furent fortement endommagées. Enfin, le 23 juin 1503, on aborda non à Saint-Domingue, mais à la Jamaïque. « Les gens abattus et sans courage, dit Colomb; les ancres perdues, les vaisseaux percés d'autant de trous que l'est un

rayon de miel. » Sur cette île sauvage, l'amiral ne vit d'autre moyen de salut que la triste ressource d'échouer les navires ; ils faisaient eau de toutes parts, ne pouvaient plus tenir la mer, et menaçaient incessamment de couler à fond. Il les fit tirer sur le sable, près du rivage, les joignit fortement ensemble, fit construire de petites cabines sur la proue et sur la poupe de chacun d'eux, s'y fortifia du mieux qu'il put à l'aide des débris qu'il démolissait, et là il dut se féliciter encore d'être échappé à tant de dangers. Il regardait comme une espèce de miracle que ses frêles vaisseaux l'eussent conduit si longtemps au milieu des tempêtes et des avaries de tout genre.

VI

Sort des navires échoués.

Colomb manquait de tout sur cette côte où il était échoué.

Le fidèle Diego Mendez lui offrit les ressources de son esprit actif et inventif. Voici celle qu'il imagina pour procurer des vivres aux Espagnols épuisés par la disette. L'île était fort peuplée et très-fertile. Le brave Diego lia amitié avec un cacique voisin, et obtint de lui la promesse que ses sujets apporteraient chaque jour aux vaisseaux quelque produit de leur chasse et de leur pêche, en échange d'objets agréables aux Indiens. Il osa aller seul de tribu en tribu, et s'avancer jusqu'à *treize lieues* dans l'île, proposant

aux caciques de chaque tribu des arrangements qu'ils acceptaient. Il avait un caractère merveilleusement propre à ce genre d'aventure : son adresse, sa vivacité, sa gaieté plaisaient aux Indiens. L'un des caciques lui donna un Indien pour porter son hamac, et un autre pour porter ses provisions. Mendez, ainsi escorté, pénétra jusqu'à l'extrémité orientale de la Jamaïque ; là, il inspira une si vive affection à un jeune cacique, qu'ils en vinrent à échanger leurs noms : ce qui était chez les sauvages la plus grande marque d'amitié qu'on pût se donner. Ce cacique lui offrit un beau canot très-solide, et fut très-content de recevoir en échange un bassin de cuivre, une casaque et une des deux seules chemises qui restassent à Diego.

Six Indiens montèrent sur ce canot, avec Mendez et l'habile Castillan, s'arrêtant à chaque tribu, sur la rive, pour charger sa barque de toutes les provisions que les caciques avaient préparées à sa prière. Son arrivée porta la joie sur les tristes débris qui servaient de demeure aux Espagnols. Les provisions surtout furent accueillies avec transport, car on recommençait à manquer de tout dans les cabines.

Mais le canot qu'il ramenait fit naître subitement une idée heureuse à l'infortuné Colomb, dont toutes les heures, depuis son naufrage, s'écoulaient dans la fièvre de l'agitation et de l'inquiétude. Nuit et jour il songeait aux moyens de sortir de la Jamaïque, et n'en trouvait aucun. Le soir même de l'arrivée bienheureuse de son intrépide ami, il le prit à part.

« Mon fils, lui dit-il, vous et moi comprenons seuls le danger où nous nous trouvons. Nous sommes bien peu : ces sauvages sont en grand nombre ; ils sont changeants ; ils sont irritables. Nous sommes à leur merci. A la moindre provocation, ils peuvent jeter sur nous des brandons enflammés et nous consumer sous nos cabines de feuillage. Ils peuvent, pour un caprice, cesser de nous apporter des vivres. — Et que deviendrons-nous? — J'ai pensé à un moyen de salut. Il faudrait que quelque brave marin montât sur votre canot, et allât à Hispaniola demander un vaisseau pour nous tirer de cette dangereuse position. Dites-moi votre avis.

» — Senor, lui répondit Mendez, je sais quel est le danger; mais il est impossible de passer jusqu'à Hispaniola sur le canot. Il y a 40 lieues de mer entre des îles où l'eau est toujours agitée. Qui oserait risquer une entreprise aussi périlleuse? »

Pendant que Mendez parlait, l'amiral le regardait d'un œil pénétrant et d'une façon suppliante, comme pour lui dire : Vous voyez, mon cher Mendez, que je n'ai pensé qu'à vous quand j'ai conçu l'idée d'un dévouement si héroïque.

C'était ce que Mendez voulait, et il se sentait touché en présence de son vénérable chef, méditant avec lui le seul moyen de salut qui pût s'offrir à eux, et comptant assez sur le courage de son jeune ami pour ne le proposer qu'à lui.

« Senor, s'écria-t-il enfin, je me suis bien souvent exposé à la mort pour vous sauver, vous et tous ceux qui sont ici. Cependant il y a des mécontents qui

disent que c'est à moi seul que Votre Excellence confie toujours les entreprises où il y a de la gloire ; ils seront jaloux de votre confiance dans celle-ci. Demain, rassemblez-les tous ; proposez-leur l'expédition ; si quelqu'un l'accepte, que Dieu le conduise ! si tous refusent, je me lèverai et je partirai. » Les yeux de l'amiral brillèrent d'un éclair de bonheur.

Le lendemain, Christophe Colomb fit la proposition, à haute voix, à l'équipage réuni en sa présence ; il parla d'une manière forte et touchante ; mais tous les marins s'écrièrent à la fois qu'il demandait une chose impossible. Nul ne voulut s'aventurer seul sur un canot de sauvage pour franchir un espace de 40 lieues.

Diego Mendez se leva selon sa promesse. « Senor, dit-il, je n'ai qu'une vie, mais je suis prêt à l'exposer pour votre service et pour le salut de tous les braves gens qui sont sur ces vaisseaux. Je compte sur la protection de Dieu que j'ai déjà éprouvée tant de fois! »

Christophe Colomb, quoique préparé à cette scène, se sentit vivement ému. Il embrassa avec force cet ami généreux, et Mendez partit, chargé d'une lettre pour Ovando. Il devait envoyer un vaisseau pour chercher l'amiral, et, sans attendre le retour de ce vaisseau, s'embarquer pour l'Espagne. Il n'emmenait qu'un seul compagnon et six Indiens pour faire manœuvrer le canot.

Son premier essai ne fut pas heureux. A trente-quatre lieues du port, il fut attaqué par des naturels de l'ile qui le firent prisonnier, lui, son compagnon

et les six Indiens ; mais, toujours habile et heureux, il parvint à s'échapper. Pendant que les sauvages tiraient au sort pour partager les dépouilles, il regagna son canot et revint seul au port. On ne dit pas ce que devint son compagnon. L'équipage échoué n'osait pas espérer que Mendez reprît son projet après un si fâcheux début. Mais rien ne décourageait cette âme fortement trempée. Mendez demanda une troupe armée pour le protéger contre les Indiens, et partit de nouveau. Cette fois il prit un second canot, dirigé par un intrépide et brave capitaine génois, nommé Fiesco, dévoué à l'amiral. Plusieurs matelots consentirent à les accompagner. Chacun des canots portait six Espagnols et six Indiens, des provisions pour le voyage et des armes pour les Castillans. Barthélemy Colomb les suivit sur terre avec sa troupe tant qu'ils côtoyèrent l'île; quand ils furent à l'extrémité, Mendez et les siens dirent adieu à leurs compatriotes, et s'éloignèrent courageusement. L'adelantado regarda douloureusement les deux canots lancés sur la pleine mer, et ne retourna sur ses pas que lorsque le point noir qu'ils formaient au loin eut tout à fait disparu.

Barthélemy avait besoin de se dire, pour tromper son inquiétude, que les Indiens s'aventuraient quelquefois bien loin avec d'aussi frêles embarcations; mais son cœur n'était pas moins serré en songeant que l'espoir de son frère et de tout l'équipage reposait sur le succès de ce périlleux voyage, et il revint silencieusement, faisant des vœux pour Mendez.

VII

Révolte de Porras.

L'amiral trouvait un peu de repos, et espérait des jours meilleurs. Il calculait le temps du retour présumé de Fiesco, qui devait revenir avec le vaisseau que faisait demander Colomb.

Ce terme se prolongea sans amener aucun vaisseau, et l'amiral tomba dans une inquiétude extrême. Ses amis auraient-ils été victimes de leur zèle ? les canots auraient-ils péri ? Lui-même Colomb, son frère, son fils, ses matelots, ses capitaines, étaient-ils indéfiniment jetés sur ces côtes sauvages ? L'amiral se perdait en conjectures ; sa confiance en Dieu relevait souvent son courage ; il ne pouvait se croire abandonné de cette Providence toujours si paternelle pour lui ; mais d'autres fois il tombait dans l'abattement. Bientôt une affreuse attaque de goutte, ajoutant les tortures du corps à celles de l'esprit, le retint sur un lit de douleur dans sa misérable cabine.

Plusieurs de ses gens tombèrent aussi malades ; tous se livrèrent au découragement, et se mirent à accuser l'amiral de tous leurs maux. Bientôt quarante-huit d'entre eux, excités par deux frères nommés *Porras*, se révoltèrent ouvertement. Ils voulaient partir sur deux canots *pour retourner en Espagne ;* les frères Porras leur persuadaient que cela était possible, et ajoutaient que certainement que Mendez et Fiesco n'étaient pas allés à Saint-Domingue, comme

ou voulait le faire croire, mais que l'amiral les avait envoyés en Espagne pour arranger ses affaires auprès de la cour. Les matelots accueillaient ces absurdes accusations, et au jour marqué, ils se réunirent en armes, criant : *Castille! Castille!* L'amiral, chancelant, voulut sortir de son lit quoiqu'il ne pût se soutenir; il aurait été frappé par ces mutins, si de fidèles serviteurs ne l'eussent pris entre leurs bras pour le reporter dans sa cabine. Enfin les matelots restés à leur devoir trouvèrent un moyen de faire cesser le tumulte. « A quoi bon tout ce bruit? dirent-ils à leurs camarades; si rien ne peut vous empêcher de faire cette folie, prenez des canots et partez! » Porras s'écria d'une voix à ébranler tout le vaisseau : « Je suis pour retourner en Castille! ceux qui voudront peuvent me suivre! » Aussitôt les mutins crièrent avec plus de fureur que jamais : *Castille! Castille!* en brandissant leurs armes, ils coururent aux barques. C'étaient de bons canots achetés par Colomb au nombre de dix. Quarante-huit mutins s'y jetèrent et côtoyèrent l'île en appelant des Indiens pour ramer; ils poussèrent la perfidie jusqu'à dénoncer Colomb aux naturels, comme un tyran, en engageant ces sauvages à *le tuer!*

Quand ils quittèrent la côte, leurs canots lancés sur une mer houleuse furent à tout moment près de se renverser. Quand cet accident arrivait aux naturels, ces hommes habiles à faire manœuvrer leurs canots savaient redresser la barque et y remonter; mais les Européens n'avaient pas la même adresse. Ils jetèrent les Indiens à la mer pour décharger les

canots; comme la terre était trop loin, et que ces malheureux ne pouvaient la gagner à la nage, ils revenaient aux canots, et les Espagnols les repoussaient avec la pointe de leur épée. Il en périt dix-huit. L'ouragan survint, les canots ne tenaient plus la mer; Porras fut contraint de proposer de débarquer, et n'osa plus s'aventurer sur de si frêles barques, honteux de son imprudence. Il était trop arrogant pour se soumettre, et il s'établit avec sa bande dans un village à l'extrémité de l'île. De là ses compagnons se répandirent aux environs, se procurant les vivres tantôt par la force, tantôt par la douceur, vivant au gré de leurs caprices, et se montrant le fléau des naturels.

VIII

Disette. — Stratagème de Colomb pour avoir des vivres.

Colomb, après le départ des mutins, s'était fait porter dans les cabines des malades, avait réuni le petit nombre des marins restés fidèles, les avait loués de leur fidélité, remerciés de leur affection, encouragés à espérer en Dieu qui leur enverrait des secours, leur avait promis de les faire récompenser à son retour. Il les avait ainsi consolés, et, pendant un mois, il les visita chaque jour, leur procura des vivres par de continuels échanges avec les Indiens, et leur fit reprendre courage et espoir.

Cependant le temps s'écoulait, et des mois s'étaient

passés depuis le départ de Mendez : quelquefois l'amiral craignait une trahison d'Ovando; mais aussitôt il bannissait cette pensée comme impie. Ovando aurait-il voulu le laisser périr lui et tous les siens sur ses navires échoués? Puis la réflexion ramenait la crainte et l'amertume. Quand il repassait dans son esprit l'incompréhensible dureté avec laquelle le gouverneur lui avait refusé un asile pendant la tempête, tout lui paraissait possible.

Peu à peu les Indiens se lassèrent d'apporter des vivres; ils étaient irrités par les courses de Porras, et indisposés contre l'amiral par ce même Porras. Les Espagnols malades sortirent des cabines pour chasser ou pêcher, ou cueillir des fruits et des graines; mais ces recherches, déjà pénibles, furent rendues infructueuses par la ruse des Indiens qui enlevaient et cachaient les grains et les fruits.

L'équipage voyait avec effroi arriver la hideuse famine pour mettre le comble à ses maux. L'amiral ne pouvait risquer les guerres contre les naturels avec si peu de forces, et tant de gens que la maladie laissait à la merci du premier venu qui mettrait le pied sur le vaisseau.

Le plus grand mal venait de la mauvaise volonté des Indiens; le génie de Colomb lui suggéra une ressource inespérée. Ses connaissances astronomiques lui firent prévoir une éclipse de lune prochaine. Il envoya son interprète indien en députation auprès des sauvages, pour convoquer tous les caciques et leur annoncer qu'il voulait leur parler d'une chose très-importante.

Au jour dit, les caciques se réunirent. L'amiral descendit à terre, leur reprocha leur conduite, et leur déclara que Dieu, qui avait déjà puni le traître Porras en envoyant contre lui le vent et la tempête, se préparait à les punir aussi, que cette nuit même ils verraient un signe certain de sa colère, et que la lune leur retirerait peu à peu sa lumière. Puis, ayant fini ce discours, prononcé d'un ton solennel, il les laissa seuls. Quand les Indiens virent en effet la lune s'obscurcir, ils commencèrent à trembler, et regardèrent l'amiral comme un ami de Dieu ; ils coururent chercher au moment même tout ce qu'ils purent trouver de provisions, et vinrent se jeter aux pieds de Colomb pour le supplier d'apaiser son Dieu.

Colomb feignit d'être touché de leur repentir, et leur dit qu'il allait prier pour eux. Il s'enferma dans sa cabine, et quand le temps que devait durer l'éclipse fut à peu près écoulé, il reparut avec un visage plus doux en leur annonçant que son Dieu leur pardonnait, et allait rendre à la lune sa beauté première.

Les pauvres sauvages se livrèrent à des transports de reconnaissance, et quand ils virent la lune reparaître dans tout son éclat, ils crurent que Colomb était un être surhumain.

Depuis ce jour l'abondance fut sur les vaisseaux.

IX

Succès de Mendez. — Conduite d'Ovando.

On était au huitième mois depuis le départ de Mendez, et Colomb, désespéré, n'en avait nulle nouvelle; cependant cet ami dévoué avait fidèlement accompli son message. Après des dangers et des fatigues inouïes, après avoir manqué mourir de soif, parce que les pauvres rameurs altérés avaient épuisé en un instant toute la provision d'eau, Mendez et Fiesco étaient arrivés à l'île Espagnole, mais à l'extrémité opposée de la colonie, à cent vingt lieues de Saint-Domingue. Après avoir fait quatre vingts lieues sur la côte, ils avaient débarqué et avaient reçu le meilleur accueil de la part des naturels; et comme ils apprirent là qu'Ovando était à Xaragua, précisément vis-à-vis du point de la côte où ils se trouvaient, l'intrépide Mendez s'avança seul à pied, à travers les forêts, et arriva à Xaragua.

Ovando faisait la guerre aux naturels; il reçut Mendez avec l'apparence de la bonté, et promit d'envoyer à Saint-Domingue l'ordre d'aller chercher l'amiral. Mais il remit de semaine en semaine, sans que Mendez pût comprendre le motif d'un délai aussi cruel; et les *huit mois* que Colomb avait passés dans l'attente et l'angoisse de l'inquiétude, luttant contre la maladie, contre la révolte de ses gens et contre la mauvaise volonté des indigènes de la Jamaïque,

Diego Mendez les avait passés à supplier *vainement* Ovando de délivrer l'amiral.

Ovando prétendait qu'il ne pouvait envoyer à la Jamaïque avant l'arrivée de vaisseaux qui revenaient d'Espagne ; enfin, après sept mois d'importunités, Mendez finit par obtenir de l'impassible gouverneur la permission d'aller à Saint-Domingue porter l'ordre de faire partir un vaisseau. Il fit à pied les soixante-dix lieues qui séparaient Xaragua de Saint-Domingue.

Dès que ce fidèle serviteur fut parti, Ovando donna un ordre inexplicable. Il fit partir du port une légère caravelle commandée par un capitaine nommé Escobar, connu pour être un ennemi personnel de l'amiral ; c'était un des rebelles qui avaient été condamnés à mort par Colomb, comme complice de Roldan, et qui s'était trouvé gracié à l'arrivée de Bobadilla. Escobar était porteur d'une lettre pour l'amiral.

Il cingla vers la Jamaïque.

Quand le malheureux équipage échoué vit une voile espagnole apparaître sur la mer, tous les yeux brillèrent d'une joie extraordinaire ; les cris de salut et de délivrance remplirent le vaisseau ; l'amiral était plus heureux que personne : il allait voir un terme aux souffrances de ses compagnons.

C'était à l'approche du crépuscule ; la caravelle détacha sa chaloupe, qui s'avança contre les tristes carcasses des bâtiments échoués, et fut accueillie par des transports et des applaudissements ; mais personne ne descendit ; Escobar, sans dire une parole, passa sur le navire échoué une *pièce de vin*, un *quartier de porc*, et une lettre d'Ovando adressée à l'amiral.

Puis il s'éloigna, et à l'aide du porte-voix, il dit à l'amiral « qu'il était envoyé par le gouverneur pour lui exprimer la part qu'il prenait à ses infortunes; qu'il ne se trouvait point à Saint-Domingue de vaisseau assez grand pour contenir tout l'équipage naufragé; que le gouverneur en avait le plus vif regret, et qu'il en ferait partir un le plus tôt possible. » Il ajouta qu'on avait fidèlement veillé aux intérêts de l'amiral à Hispaniola, et que si Colomb voulait répondre à Ovando, il le fît sur-le-champ, la caravelle devant repartir immédiatement, selon les instructions du gouverneur.

La lettre d'Ovando renfermait les mêmes regrets et les mêmes promesses.

Si Colomb dut jamais s'armer de courage et de résignation, ce fut dans ce cruel moment. Il fallut dissimuler, écrire à Ovando dans les termes les plus pressants pour solliciter un vaisseau, *excuser* l'héroïsme de ses deux fidèles envoyés, Fiesco et Mendez, en affirmant que s'il les avait envoyés à Hispaniola, c'était à cause de son extrême détresse (car il craignait que le gouverneur n'eût regardé leur voyage comme une infraction aux ordres de la cour); et pour tout cela Colomb dut employer des termes d'honneur et de bienveillance à l'égard d'un homme qui le traitait plus cruellement que n'avait fait Bobadilla en le chargeant de fers.

Lorsque cette courte lettre fut écrite, Escobar la reçut : et sans parler davantage à l'amiral, sans permettre à aucun de ses matelots de descendre, sans recevoir un seul des marins de l'amiral, il déploya

les voiles et repartit dans l'obscurité de la nuit. Il n'était resté littéralement que le temps nécessaire pour remettre le présent dérisoire que le gouverneur envoyait à l'amiral et recevoir la réponse.

Après son départ, Colomb affecta un air satisfait. Il dit à ses gens que le gouverneur ne pouvait disposer que d'une caravelle trop petite pour tant de monde, la lui avait envoyée en message, et lui promettait un vaisseau qui arriverait dans très-peu de jours. Il ajoutait qu'il était content des procédés du gouverneur.

Mais les marins, incrédules aux paroles de leur chef, pensèrent que Colomb était en pleine disgrâce, et qu'à cause de lui ils allaient être volontairement abandonnés sur la côte; et l'amiral, de son côté, pensait qu'Ovando avait voulu sa mort, qu'il l'avait à dessein laissé huit mois sans secours, et qu'Escobar n'était venu que pour l'espionner, et s'assurer s'il n'avait pas réellement péri. Il exprime ses sentiments dans les tristes lettres qu'il écrivait à bord de ses vaisseaux naufragés, et qu'il adressait à ses souverains.

« On rirait d'indignation, s'écrie-t-il, en voyant toutes les méthodes employées pour couper une trame déjà prête à se rompre; car je suis sur mon vieil âge: la goutte me cause des peines insupportables. Languissant et presque mourant de ce mal et de beaucoup d'autres, parmi des sauvages où je n'ai ni aliment ni remède pour mon corps, ni prêtres ni sacrements pour mon âme, mes gens mutinés, mon fils et tous mes amis malades, épuisés et mourants, les Indiens m'ont abandonné; et le gouverneur de Saint-Domin-

gue a envoyé plutôt pour savoir si j'étais mort, ou pour m'enterrer vivant ici, que pour nous secourir; car son bateau ne nous a point parlé, ne nous a point donné de lettres, et n'a voulu en recevoir aucune de nous, d'où je conclus que les officiers de Votre Majesté ont intention que moi et mes voyages finissent ici.....

» .... Sûrement ceux qui sont à naître pleureront un jour quand on leur dira que Colomb avec sa propre fortune, avec peu de frais, ou même aucuns de la part de la couronne, au hasard de sa vie et de celle de son frère, en vingt années et quatre voyages, a rendu de plus grands services à l'Espagne que jamais prince ou royaume n'en a reçu d'aucun homme; que cependant, sans l'accuser du moindre crime, on l'a laissé périr pauvre et misérable après lui avoir tout enlevé, excepté ses chaînes, de manière que celui qui a donné à l'Espagne un nouveau monde n'a pu trouver, ni dans celui-ci ni dans l'ancien, une chaumière pour sa misérable famille et pour lui.

» .... O vous, poursuit-il, saints anges qui secourez l'innocent et l'opprimé, faites parvenir ce papier à mon illustre maîtresse; elle sait combien j'ai souffert pour sa gloire et pour son service. Si je meurs, elle aura assez de justice et de piété pour ne pas souffrir que le frère et les enfants d'un homme qui a ajouté à ses domaines de vastes empires et des royaumes inconnus, soient réduits à manquer de pain ou à vivre d'aumône. »

X

Défaite de Porras.

Cependant Porras continuait à mener une vie de vagabondage dont ses gens même étaient las. Colomb sut que plusieurs d'entre eux se repentaient, il leur fit offrir leur pardon. Porras, ne pouvant y croire, le refusa audacieusement. Alors l'adelantado marcha contre lui avec les marins restés fidèles. Avant de combattre, il offrit encore le pardon, mais inutilement. La lutte s'engagea ; elle fut courte : Porras fut fait prisonnier par l'adelantado lui-même. La troupe des rebelles prit la fuite, et, le lendemain, envoya une lettre de soumission. L'amiral pardonna, mais ne voulut pas recevoir les révoltés à son bord, dans la crainte qu'il ne s'engageât quelque querelle entre eux et les matelots. Il leur donna un chef sûr, qui les conduisit dans l'île.

XI

Délivrance. — Colomb à Saint-Domingue.

Après la singulière apparition d'Escobar et l'attente si douloureusement prolongée des malheureux naufragés, qui leur avait laissé une sombre inquiétude, qu'on juge de leur joie quand ils découvrirent au loin, sur la mer, deux bâtiments espagnols qui

voguaient à pleines voiles vers leur port, et qui venaient enfin les chercher. Ils s'embrassèrent mutuellement, oublièrent toutes les dissensions passées, et se jetèrent dans les bras des nouveaux arrivés en les appelant leurs amis et leurs libérateurs; ils quittèrent avec allégresse cette île où ils avaient tant de fois cru qu'ils allaient mourir isolés, sans secours et ignorés du reste du monde. On dit que les naturels pleurèrent en les voyant partir. Ce sentiment de regret aurait sans doute été pour l'amiral, dont ils avaient une si haute idée depuis le jour de l'éclipse. Après une courte traversée, les Espagnols arrivèrent à Saint-Domingue.

Ovando, comme pour réparer son cruel abandon, reçut l'amiral comme le méritaient son titre et son rang, et lui prodigua les honneurs.

Mais il ne lui laissa exercer aucune autorité, et même voulut s'immiscer jusque dans la juridiction que l'amiral devait exercer sur ses marins. Un sourire de politesse était la seule marque d'attention que le gouverneur daignât donner aux plus justes réclamations de l'amiral. Il n'osa cependant juger lui-même le traître Porras et crut devoir l'envoyer en Espagne. Tout était pour Colomb un sujet de douleur à Hispaniola : il voyait son autorité entre les mains d'un autre; une froide et dédaigneuse politesse prenait la place de la confiance que méritaient son titre et son mérite; ses affaires étaient en mauvais état; mais, par-dessus tout, l'aspect déplorable de la colonie navrait son cœur. Il voyait tous ses beaux plans de civilisation renversés, l'île ensanglantée; les bons prêtres, les vrais missionnaires de l'Evangile gémis-

saient de voir leur œuvre détruite avant d'être ébauchée. Les Espagnols étaient haïs, les Indiens opprimés, tyrannisés, massacrés! Au lieu du gouvernement paternel qu'avait voulu préparer l'amiral au commencement, l'administration tyrannique et oppressive d'Ovando, sous l'apparence de l'ordre, ne maintenait que le despotisme et la cruauté. Voici, en peu de mots, quel avait été le gouvernement d'Ovando depuis deux ans.

Les Indiens déclarés *libres* par l'ordonnance d'Isabelle, refusaient le travail des mines. Ovando obtint un ordre pour les y faire travailler modérément, moyennant un salaire généreux, en y employant beaucoup de douceur, traitant les caciques avec toutes sortes d'égards et les sujets avec une amitié fraternelle pour les attirer à la religion.

Telles étaient les instructions de la reine. Voici comment elles furent suivies :

Les Espagnols se firent servir par les Indiens, ne leur donnèrent qu'une paie dérisoire, bornèrent les instructions religieuses à la cérémonie du baptême, et réduisirent les malheureux Indiens au silence et à la servitude par des traitements cruels et ignobles.

On les envoyait, à plusieurs journées de distance, avec des femmes et des enfants. Ceux qui se reposaient un moment étaient déchirés à force de coups. On ne leur donnait, pour toute nourriture, qu'un peu de pain de cassave : affamés, ils rongeaient comme des chiens les os tombés sous la table des Espagnols, et broyaient l'os entre des pierres pour en étendre *la poudre* sur leur pain de cassave. Le travail auquel on

condamnait ces hommes d'une nature indolente et faible, aurait épuisé des hommes pleins de vigueur et de force. S'ils venaient à fuir dans les bois, on les traquait comme des bêtes fauves, et on les maltraitait en proportion de leur désobéissance.

Ils étaient engagés au travail des mines pour huit mois; beaucoup succombèrent. Ceux qui retournèrent chez eux étaient épuisés; ils devaient faire un long trajet, et plusieurs mouraient en chemin.

« J'en ai rencontré, dit Las Casas, qui étaient étendus morts sur la route; d'autres, tous haletants sous des arbres; d'autres se débattant sous les angoisses de la mort et criant d'une voix faible : J'ai faim! j'ai faim! » Les Espagnols les insultaient, se faisaient porter par eux à des distances énormes; chargeaient leurs bagages sur les épaules de ces malheureux. « J'en ai vu, dit encore Las Casas, dont le dos était tout écorché au retour de ces courses cruelles. »

Les sujets de la fidèle Anacoana, dans les délicieuses plaines du Xaragua, souffraient aussi; leurs caciques engagèrent quelques querelles contre les Espagnols oppresseurs, et Ovando se persuada qu'Anacoana voulait se révolter.

Il partit pour le Xaragua, sans prendre plus d'informations. C'est ce qui l'y avait amené, quand Diego Mendez vint lui demander de délivrer Colomb. Mendez fut témoin des scènes d'horreur qui se passèrent au Xaragua.

Anacoana n'était point infidèle à la cause des Espagnols. Jusqu'au bout elle espéra se les rendre

favorables en les comblant de prévenance ; jusqu'au bout, malgré leurs cruautés, elle fut subjuguée par la supériorité de leur civilisation. Quand elle apprit la visite armée d'Ovando, elle crut qu'il venait, comme autrefois don Barthélemy, s'assurer de son amitié.

Elle réunit les caciques de sa dépendance et ceux des environs, et, accompagnée d'un cortége nombreux de ses sujets, elle alla au-devant du gouverneur. De jeunes femmes chantaient et dansaient ; Ovando fut conduit à la demeure d'Anacoana. Pendant plusieurs jours, elle multiplia les danses, les jeux, et parut soigneuse de prouver par toutes sortes de moyens sa bienveillance aux hommes blancs.

Les hommes droits comprennent les intentions droites ; c'est ainsi qu'autrefois Anacoana avait gagné l'estime et l'admiration de l'adelantado : depuis lors rien n'avait démenti sa conduite. Mais Ovando était soupçonneux ; la grâce et les prévenances de cette reine d'Haïti ne firent aucune impression favorable sur son esprit. Sans que ce soupçon ait jamais été appuyé sur des bases certaines, il crut qu'elle méditait sa mort et celle des Espagnols. Sa cruelle politique ne trouva pas de ressources plus sûre qu'un massacre pour empêcher l'exécution d'un complot probablement imaginaire et certainement facile à déjouer ; car l'expérience avait montré ce que pouvaient contre les Indiens sans armes les Espagnols bardés de fer, avec leurs chevaux, leurs chiens, leurs épées tranchantes et leurs terribles armes à feu.

Ovando préféra une trahison qui couvre son nom d'une sanglante ignominie.

Il proposa à Anacoana de lui donner une fête à son tour, et fit préparer un magnifique tournois. Rien ne pouvait plaire aux Indiens plus que ces jeux chevaleresques et brillants où des chevaux bien dressés et des cavaliers pleins d'élégance exécutaient les marches et les luttes les plus difficiles. L'or, les caparaçons, les riches armures, émerveillaient les caciques réunis au nombre de quatre-vingts dans la maison de Behechio, avec Anacoana, sa fille Higuenamota, et toutes ses femmes.

Le matin du jour de la fête, Ovando jouait au petit palet. La cavalerie se déployait dans une plaine sous le balcon d'où on devait voir le spectacle.

Les caciques, confiants, prièrent de faire commencer ; Ovando donna un signal ; mais aussitôt les cavaliers, au lieu de donner le spectacle du tournoi, investirent la maison, saisirent tous les chefs et les firent prisonniers avec leur reine !

Le barbare Ovando fit mettre tous les caciques à la question ; d'horribles tortures leur arrachèrent les aveux qu'on voulait d'eux. Puis, Ovando ordonna de mettre le feu à la maison, et tous périrent dans les flammes.

En même temps les naturels de Xaragua, réunis dans la plaine pour assister à la fête, furent massacrés, et leur mort fut accompagnée de circonstances atroces. Un Espagnol voulut sauver un enfant ; ses cruels compagnons poignardèrent l'enfant sur la croupe même du cheval de son protecteur. Quelques

fugitifs parvinrent jusqu'au rivage, gagnèrent une île voisine à l'aide de leurs canots ; ils furent poursuivis et ramenés prisonniers.

On frémit en lisant tant d'horreurs ; mais il reste un sentiment tout nouveau d'indignation pour le sort de l'infortunée Anacoana, de cette femme aimable, si élevée au-dessus des sauvages, si noble, si généreuse, d'un caractère touchant, modèle de grâce et de naïveté, dont l'adresse et l'intelligence forment un épisode gracieux dans la désastreuse histoire de la conquête d'Haïti.

Elle fut emmenée à Saint-Domingue, jugée sur les dépositions arrachées aux tortures de ses sujets, et, nous osons à peine le dire, condamnée et pendue en présence des cruels Espagnols !

Son neveu favori s'était échappé ; il fut pris au milieu des forêts, également jugé et pendu. Telle est cette horrible expédition pour laquelle Ovando laissa pendant huit mois Christophe Colomb languir à Saint-Domingue : il lui préparait ce spectacle à son arrivée à Haïti. Telle devint entre les mains d'Ovando cette belle terre découverte à l'aide du génie, parée de tous les dons de la nature, peuplée d'êtres doux et inoffensifs, que l'amiral avait aimés comme ses enfants, et qu'il savait bien qu'on aurait pu gouverner utilement et doucement pour leur bien et pour l'intérêt de l'Espagne ! La plaine de Xaragua était la plus délicieuse d'Haïti, ses habitants les plus intelligents des naturels ; Anacoana, *la fleur d'or* de son île, les délices de son peuple, l'amie des hommes blancs... Tout était détruit ; sur les bords silencieux du beau

lac de Xaragua, Ovando signala son œuvre de destruction, en fondant une ville qu'il osa nommer *Santa-Maria de la veredera pax*, Sainte-Marie de la vraie paix !... Il se vantait d'avoir rétabli l'ordre.

Isabelle, malade et sur son lit de mort, se sentit indignée en apprenant les désastres de Saint-Domingue ; elle pleura le sort de la princesse Anacoana, que tous les récits de Colomb lui avaient rendue chère ; et, de ses lèvres mourantes, elle exigea la promesse que le roi rappellerait immédiatement Ovando. Elle avait aussi manifeste un vif mécontentement du refus qu'avait fait le gouverneur de recevoir Colomb au port de Saint-Domingue pendant la tempête.

XII

Retour de Colomb en Espagne.

Rien ne retenait l'amiral à Saint-Domingue ; il partit pour l'Espagne le 12 septembre 1504 ; il semblait que depuis le commencement jusqu'à la fin de cette désastreuse expédition, il dût lutter contre toutes les douleurs. La maladie ne lui laissait pas un moment de repos ; la tempête le poursuivit ; à diverses reprises ses vaisseaux furent avariés. Le mât de misaine et le grand mât furent successivement rompus. Arrivé au port, il se fit transporter à Séville. Là, il apprit que la reine était de plus en plus malade ; il s'en affligea doublement, car il aimait Isabelle comme

sa bienfaitrice ; il se plaisait à la nommer sa souveraine et son illustre maîtresse. D'elle seule à la cour il attendait justice et protection.

« Puisse la sainte Trinité, écrit-il à son fils, rendre la santé à notre souveraine ; car elle rétablira l'ordre dans tout ce qui est maintenant en confusion ! »

Oui, toutes ses affaires étaient dans le désordre ; on n'avait pas perçu ses revenus, on refusait de récompenser ses gens ; son mal ne lui permettait pas d'aller à la cour, et son fils Diego, qu'il chargeait de solliciter pour lui, était rebuté par les interminables délais de Ferdinand.

Nous croyons qu'on nous abuse quand on nous représente Christophe Colomb, de retour en Castille, usé par l'âge et les maladies, forcé de solliciter des secours auprès du roi qu'il avait rendu maître d'un monde. Voici cependant ce qu'il écrivait à son fils :

« Je ne reçois rien des revenus qui me sont dus ; je vis d'emprunts.... J'ai retiré bien peu de profit de vingt ans de service au milieu de tant de fatigues et de dangers, puisque je ne possède pas en Espagne un toit pour abriter ma tête. Si je veux manger ou dormir, il faut que j'aille dans une auberge, et la plupart du temps je n'ai pas de quoi payer la carte. »

Ses compagnons n'étaient pas mieux traités.

« Ils sont pauvres, écrivait-il en réclamant leur paie arriérée, et il y a maintenant trois ans qu'ils ont quitté leurs demeures. Ils ont souffert des périls infinis, et ils apportent des nouvelles inappréciables, pour lesquelles Leurs Majestés doivent rendre à Dieu d'éternelles actions de grâces. »

Il semblait qu'il eût à se justifier ; il apportait la nouvelle de la découverte du golfe de Darien et des riches mines de la Veragua ; mais on aurait voulu voir immédiatement des monceaux d'or.

« Je n'ai voulu ni dévaster ni piller le pays, dit-il, puisque la raison exige qu'on y établisse d'abord une administration ; après quoi on pourra se procurer de l'or sans recourir à la violence. »

Il protestait de sa fidélité, dont les preuves étaient constantes. Que de fois, s'il l'avait voulu, les autres cours de l'Europe auraient accueilli et magnifiquement récompensé ses services ! Mais il avait promis sa foi à l'Espagne, et il resta fidèle malgré l'injustice ; les paroles touchantes et modestes, qui nous montrent à nu la simplicité de son cœur, ne peuvent se lire sans émotion :

« J'ai servi Leurs Majestés, dit-il, avec autant de zèle et de diligence que s'il eût été question de gagner le paradis. Si j'ai failli en quelque chose, c'est parce que mes connaissances et mes moyens n'allaient pas plus loin. »

Ses ennemis le desservaient par leurs continuelles calomnies. Il se défend avec modération.

« J'espère, dit-il, que la véracité et les soins de Diego Mendez contrebalenceront les mensonges de Porras. »

Il s'occupait ainsi, obligé de défendre ses droits pied à pied, et de lutter contre l'ingratitude et l'intrigue, lorsque la reine mourut.

Il sentit vivement cette perte, et en parla ainsi à son fils :

« Recommande à Dieu avec grande dévotion et affection l'âme de la reine notre souveraine. Sa vie fut catholique et sainte, elle fut toujours prête à tout pour le service de Dieu : c'est pourquoi nous devons être assurés qu'elle est reçue dans la gloire, et placée à l'abri des soins et des tribulations de ce monde. »

Mais cette mort lui enleva son unique appui. L'égoïste Ferdinand voyait que la fin de Colomb était proche; il avait toujours nourri à son égard des soupçons qui lui faisaient redouter de donner du pouvoir à ce grand homme; il s'inquiéta peu d'adoucir sa dernière heure. Il prodiguait aux amis, aux frères, aux parents de l'amiral, des protestations de reconnaissance et des promesses qui ne s'exécutaient jamais; et Colomb, lassé de tant de réclamations, écrivait :

« Il paraît que Sa Majesté ne juge pas à propos d'exécuter les promesses que j'ai reçues d'elle et de la reine, qui est maintenant dans le sein de la gloire, sous leur parole et leur sceau. Lutter contre sa volonté, ce serait lutter contre le vent. J'ai fait tout ce que je devais faire; je laisse le reste à Dieu, qui m'a toujours été propice dans tous mes besoins. »

Une lueur de bonheur vint encore ranimer son cœur; on annonça l'arrivée de la nouvelle reine de Castille, Jeanne, fille d'Isabelle, accompagnée de son époux l'archiduc Philippe. Christophe Colomb se réjouit de faire porter ses hommages aux pieds de jeunes souverains qui n'avaient nul motif pour partager la sombre défiance de Ferdinand. En effet, les nouveaux rois reçurent avec beaucoup d'honneur le

frère de l'amiral, ce brave adelantado qui lui avait rendu de si grands services, et qui, dans cette occasion solennelle, était chargé de remplacer Christophe Colomb, trop malade pour quitter Séville.

C'est en faisant allusion à cette parfaite intimité qui avait toujours été un bonheur pour tous deux, que Colomb écrivait à son fils Diego, lui recommandant le jeune Fernando :

« Conduis-toi envers ton frère comme le frère aîné doit se conduire envers le plus jeune. Tu n'en as pas d'autre, et je prie Dieu qu'il soit pour toi un frère comme tu en as besoin. Dix frères ne seraient pas trop pour toi. Jamais je n'ai eu de meilleurs amis que mes frères. »

Il ne devait plus revoir ce frère dont il appréciait si bien la secourable et sincère affection.

Pendant que don Barthélemy remettait aux jeunes princes une dernière lettre dans laquelle Colomb, oubliant ses douleurs et son âge de soixante-dix ans, promettait de rendre à la couronne de plus grands services encore que par le passé, cet élan, qu'avait excité une nouvelle espérance, fut comprimé par des souffrances plus vives. Christophe Colomb sentit que le mal devenait incurable, et que tout était fini pour lui sur la terre. Il prépara son âme à recevoir la mort qui s'approchait. Ses derniers moments reflètent toute sa vie : la même confiance, la même exactitude à ses devoirs, la même modestie, le même courage. Il ajouta un codicille à son testament; il indiqua tous ceux à qui il devait quelque somme, si faible fût-elle; il dit adieu à ses amis, à ses fils Diego et Fernando,

puis il appela les secours du Ciel. Il se confessa humblement, et reçut avec de grands sentiments de foi le sacrement des mourants, accepta la mort avec une grande résignation, et expira en prononçant ces mots que l'Eglise place à la fin des offices saints, et que le Sauveur a prononcés le premier sur la croix : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*; Seigneur, je remets mon esprit en vos mains (20 mai 1506.)

Toute sa vie, il avait remis entre les mains du Seigneur le soin de son âme et celui de sa destinée ; et cette destinée, le Ciel la lui a faite bien grande. Ce qu'il a souffert ne doit pas faire perdre de vue ce qu'il a accompli ; simple marin, fils de parents obscurs, il a réussi par son génie à découvrir une route nouvelle à travers les mers, il a été élevé au rang d'amiral et de vice-roi ; sa famille, après lui, a recueilli les honneurs qu'on lui avait disputés pendant sa vie. Son beau caractère lui assigne entre les plus grands hommes une place à jamais honorable. S'il a failli en conseillant la vente des esclaves, cette faute est plutôt celle de son temps que la sienne propre ; et toutes ses fautes, il se les fait pardonner en reconnaissant avec candeur, comme on l'a vu plusieurs fois, et comme on vient de le répéter, que s'il lui est arrivé de faillir en quelques points, c'est parce que ses connaissances n'allaient pas plus loin, mais que son cœur ne devait pas être accusé. Et en effet, son cœur fut bon et chercha toujours le bien. Ses illusions partent toutes d'une âme noble, ses projets d'un cœur placé si haut, que nulle entreprise ne l'effraie pourvu

qu'elle soit à la gloire de Dieu. S'il veut faire de grands profits au Nouveau-Monde, c'est pour aller délivrer le Saint-Sépulcre. S'il veut chercher les Indes, c'est pour convertir les peuples. S'il espère arriver aux extrémités de l'Orient, c'est pour retrouver le paradis terrestre.

Quand les malheurs amenés par l'expérience qui présida à la colonisation d'Haïti eurent détruit son influence et sa fortune, il garda un mélange de fierté, de courage et de soumission que sa profonde sensibilité rend plus frappants.

« Maintenant que j'ai pleuré sur les autres, qui pleurera sur moi? » dit-il, lorsque abandonné à la Jamaïque, il craignait d'y périr. Et il se reproche son peu de foi, en se disant que « Dieu a fait pour lui plus que pour Abraham même, puisqu'il lui a donné un monde et lui a ouvert les barrières de l'Océan. »

Dans la tempête, quand il voit sa découverte près de périr avec lui, il craint humblement « que ses péchés ne lui aient fait mériter d'être privé de la gloire de ce monde, » et il se soumet aux desseins de Dieu. A Saint-Dominigue, quand on lui refuse un port dans l'île qu'il a donnée à l'Espagne, il avertit ses ennemis que la tempête va les surprendre; il les supplie, il les conjure de ne pas partir, et il demeure épouvanté quand il apprend leur perte. Il est magnanime envers tous. Au retour de la Jamaïque, il paie de ses propres deniers le passage des matelots de la troupe infidèle de Porras. En Espagne, il oublie leur révolte pour solliciter la paie qui leur est refusée. Sa fidélité envers les souverains qu'il a adoptés ne peut être

ébranlée par aucune injustice; il supporte tout, recommande à ses fils la même fidélité; mais sa fierté et sa loyauté, justement blessées de leur ingratitude, lui inspirent, comme un terrible reproche, l'ordre d'enfermer dans son tombeau les fers dont on a chargé ses mains! Il sut maitriser son penchant à la colère; sa patience en eut plus de mérite.

Colomb fut aimé et révéré de tous ceux qui furent dignes de l'apprécier. Les tendres soins de son jeune fils dans le désastreux voyage de la Jamaïque; la vive affection de ses frères, surtout celle de Barthélemy; le dévouement de plusieurs amis, notamment celui de Mendez et de Fiesco, qui assista à ses derniers moments, l'estime de tant de grands personnages et le suffrage du vénérable Las Casas, sont autant de témoignages qui attestent les vertus privées de Colomb.

Son œuvre subsiste: l'Amérique presque entière est chrétienne et civilisée. Si les cruautés des Espagnols couvrent d'un voile sanglant les premiers établissements faits dans le Nouveau-Monde, ces désastres sont l'ouvrage des passions, et malheureusement, plus ou moins, l'histoire de toutes les conquêtes et de toutes les invasions; il n'appartient qu'à la charité évangélique de conquérir les hommes pour les rendre heureux. Les établissements du Paraguay et les missions du Nord en donnent une preuve touchante.

Le nom de Colomb ouvre l'histoire de l'Amérique; mais à lui la gloire de la découverte, et non l'imputation des maux qui ont suivi; son nom arrive à la

postérité sous le triple caractère de l'homme de génie, de l'homme de foi et de l'homme de bien.

Les restes de Colomb, honorés par de magnifiques obsèques, furent transportés de Séville à Valladolid, de Valladolid à Saint-Domingue, et de Saint-Domingue à Cuba, où ils reposent aujourd'hui.

Cette inscription fut mise sur sa tombe par le roi Ferdinand, dont l'ingratitude cessa quand la politique lui permit de se montrer reconnaissant :

POR CASTILLA Y POR LEON
NUEVO MUNDO HALLÓ COLON.

« POUR LA CASTILLE, ET POUR LÉON,
« UN NOUVEAU MONDE A TROUVÉ COLOMB.

Barthélemy Colomb survécut peu à son frère. Diego Colomb, fils de Christophe, fut envoyé, au bout de quatre ans, à Saint-Domingue, en qualité de vice-roi. Il avait épousé la nièce du duc d'Albe, le plus grand seigneur de la cour.

Fernando Colomb consacra sa vie à de laborieuses études dans la ville de Salamanque; c'est à lui qu'on doit les détails les plus intéressants sur les voyages et la vie de son père, qu'il a écrite avec l'amour d'un fils. Il n'éclaircit pas le doute où nous sommes sur la naissance de Chistophe Colomb, mais il résume toute discussion par ces mots :

« Il nous est plus honorable de compter notre noblesse à dater d'un tel père, que de chercher la noblesse de ses aïeux. »

Jugement que confirme la postérité, en proclamant avec honneur et respect le nom de Christophe Colomb.

FIN DE CHRISTOPHE COLOMB.

NOUVELLE AMÉRICAINE.

SAINT-DOMINGUE

DEPUIS LA DÉCOUVERTE

JUSQU'A LA RÉVOLUTION DE 1792.

Trois siècles avaient passé; l'île Espagnole ne se souvenait plus de ses premiers habitants, moissonnés en moins de trente ans par leurs conquérants. Ces conquérants même n'étaient plus les seuls maîtres de leur primitive conquête. Tout avait changé d'aspect : les noms sauvages et harmonieux des insulaires d'Haïti n'étaient plus rappelés qu'à de rares intervalles. Des noms étrangers y étaient partout substitués ; au midi et à l'est, des noms espagnols : tels que *San-Domingo*, *San-Juan de la Maguana*, *San-Yago de los Cavalleros ;* au nord et à l'ouest, des noms français : *Le Port-au-Prince*, *Saint-Michel*, le *môle Saint-Nicolas*, le *Cap-Français*, le *Port-de-Paix*, le *Cap Sainte-Marie*, la *Grande-Anse*, *Jérémie ;* de nombreuses habitations portaient partout le nom des colons de France ; puis des dénominations bizarres et vulgaires, telles que celles-ci, venaient étonner l'oreille : le *Port-Margot*, le *Petit-Trou*, le *Sale-Trou*, le *Grand-Trou*, l'*Anse-à-Veau*.

Cette seule observation indiquait les divers changements qu'avait subis l'île Espagnole depuis l'époque de sa découverte.

L'aspect des habitants confirmait ces révolutions :

A *Saint-Domingue*, des colons et des créoles espagnols ; au nord et à l'ouest, des colons et des créoles français ; partout des plantations appartenant à un maître, et cultivées par des esclaves noirs ; trois sortes de distinctions tenant lieu dans l'île entière de toute autre distinction, la division *selon la couleur* : les blancs, les nègres et les hommes de couleur.

Les blancs avaient tous les priviléges ; ils étaient maîtres, riches, propriétaires. Les nègres étaient esclaves, et ceux qui devenaient libres pouvaient acquérir des richesses et des propriétés ; mais jamais la considération ne s'attachait à leur personne. Les hommes de couleur n'avaient point part aux charges de la colonie : *mulâtres*, *quarterons*, *demi-quarterons*, *griffs*, ou *sang-mêlés*, selon le degré qui les éloignait ou qui les rapprochait du blanc ou du noir ; ils portaient toujours dans les préjugés des colons le souvenir de leur origine, et nul homme de couleur ne pouvait être médecin, avocat ou prêtre.

Comment ce mélange de noms, de races et de souverainetés avait-il été établi ? Une courte explication en donnera la clef.

Dès les premières années de la découverte, le pieux Las Casas, envoyé à Hispaniola avec Colomb (1), désespéré de voir les maux des Indiens, ne cessa de

(1) Lors du second voyage de l'amiral.

plaider leur cause auprès des souverains d'Espagne; il fit pour cela plusieurs voyages : ses prières furent écoutées. Le jeune roi Charles (1) envoya trois sages religieux *Hiéronymites* pour voir s'il était possible et vraiment nécessaire, selon la justice et la conscience, d'abolir les *répartimientos* (2). Hélas! rien n'est difficile à faire comme le bien! Ces religieux étaient pleins de vertus; ils étaient mus par des motifs excellents, et n'avaient que de louables intentions. Mais quand ils virent le petit nombre des colons espagnols et l'étendue des possessions, il leur parut impossible qu'on pût se passer du secours des Indiens pour la culture des terres et pour l'exploitation des mines. Et quand ils furent bien informés du caractère indolent des insulaires, de leur découragement, de l'aversion qu'ils nourrissaient contre leurs vainqueurs (aversion bien naturelle après toutes les scènes de désordre qui avaient désolé leur île), les religieux furent convaincus que jamais à prix d'argent on n'obtiendrait le travail volontaire de ces malheureuses victimes. Le lien d'amour qui aurait pu attacher les Indiens aux Européens était à jamais rompu. Les Hiéronymites pensèrent que les laisser libres, c'était perdre le fruit de la conquête, la possibilité de la culture, l'espoir même d'instruction et de civilisation; ils crurent qu'on ne pouvait sortir du cercle vicieux, où s'étaient placés les Espagnols, qu'en maintenant

(1) Charles-Quint

(2) On appelait ainsi un nombre d'Indiens donnés avec un territoire aux Espagnols qui habitaient Saint-Domingue.

l'esclavage, et en apportant, toutefois, à une mesure aussi opposée aux lumières de la raison et de la foi, tous les ménagements qui pourraient en adoucir la rigueur. La cour suivit leur avis.

Las Casas fut au désespoir de cette décision; mais puisque tous ses efforts étaient inutiles, et qu'il ne pouvait faire abolir l'esclavage, il voulut du moins tenter d'y soustraire des hommes faibles et malheureux dont il s'était déclaré le protecteur (1).

Les Espagnols et les Portugais, depuis la découverte des côtes de Guinée, se livraient à la traite des nègres. Las Casas, tout en blâmant l'esclavage, crut qu'entre deux maux il serait excusable de choisir le moindre, et que, puisque ce trafic existait, il valait mieux faire travailler à l'île Espagnole des nègres, robustes, accoutumés à un climat brûlant, que des Indiens débiles qui succombaient sous le moindre effort.

C'est la voix du pieux Las Casas qui appela les premiers nègres en Amérique : de là cette population noire implantée sur le sol de Saint-Domingue, et s'accroissant toujours ou par la naissance des enfants noirs, ou par le trafic sans cesse renouvelé en Afrique.

Il y en eut d'abord quatre mille; au commencement du XVII[e] siècle, il y en avait cent mille; en 1790, quatre cent quatre-vingt mille.

A l'aide des nègres, la colonie prit une face nouvelle · on planta, dans les plaines, la canne à sucre, l'indigo, le tabac, le coton; sur les collines ou les

(1) Ce beau titre fut conféré solennellement à Barthélemy Las Casas; Charles-Quint le nomma *Protecteur des Indiens.*

montagnes à pente douce, connues sous le nom de *mornes*, on cultiva le café. Chaque colon eut *une habitation*, des *cases* pour ses nègres, une source de richesses inépuisable dans le produit de ses terres. Saint-Domingue fournit aux nouveaux besoins qui se développèrent en Europe, à mesure que l'usage de ces choses nouvelles s'y répandit. On usa du café avec une profusion qui devint une mode; le tabac devint une nécessité pour des milliers de personnes, pour des classes d'individus, même pour des peuples entiers. Nos ménagères purent bientôt remplacer l'ancien sirop de miel par du sucre raffiné; le sucre surtout fut pour la colonie naissante une source intarissable de richesses. Du temps de Philippe II, en Espagne, il était passé en proverbe de dire que le palais de l'Escurial s'était bâti *avec le sucre de Saint-Domingue.*

Mais les soins de Las Casas n'avaient pu empêcher la destruction de la race indigène; elle était frappée aux sources même de la vie : libre, elle était devenue esclave; nombreuse, elle s'était vue décimer; assez fière pour avoir voulu défendre son indépendance, elle avait été humiliée par ses vainqueurs. On a dit qu'un million d'Indiens peuplaient Haïti, lorsque les Espagnols y abordèrent; on a dit que cent mille hommes, en état de se défendre, étaient réunis dans la magnifique plaine de la Vega, lorsqu'ils prirent pour la première fois les armes contre leurs oppresseurs. Peut-être ce nombre a-t-il été exagéré; mais quel qu'il ait pu être, en 1519, quand vinrent les quatre mille nègres destinés à recruter les rangs de

plus en plus éclaircis des anciens maîtres d'Haïti, le dénombrement ordonné par le vice-roi prouva qu'il ne restait plus que quatorze mille insulaires. En peu d'années ce misérable reste périt, et la race fut éteinte.

La colonie cependant prospérait ; c'est-à-dire que les colons espagnols s'enrichissaient là où ils avaient anéanti la nation indigène. Mais les Espagnols étaient peu nombreux, et n'habitaient presque que la partie méridionale de l'île dans laquelle était bâtie *Saint-Domingue.*

Des aventuriers anglais et français furent, en 1627, repoussés impitoyablement par les Espagnols de l'île *Saint-Christophe ;* ils unirent leur misère et résolurent de vivre en bon accord et de faire cause commune ; ils se retirèrent dans la petite île, encore inhabitée, que Colomb avait nommée *la Tortue.* Là, ces infortunés se bâtirent de misérables cases; chacun se choisit un compagnon, et habita avec lui la même case. Un couteau et un fusil étaient leurs meubles les plus essentiels ; tout leur vêtement consistait en un grossier sarrau de toile rougi souvent par le sang des animaux, car ils ne cultivaient pas la terre et faisaient de la chasse leur unique occupation. Mais l'île de la Tortue ne pouvait fournir à leur nourriture ; c'est à Saint-Domingue qu'ils allaient régulièrement chasser. Presque tout le nord de l'île était inhabité ; on n'y voyait que des plaines couvertes d'herbes, des montagnes et ces vastes forêts dans la sauvage beauté avait tant émerveillé les Espagnols à leur arrivée. Dans toute cette partie de l'île erraient des troupeaux de bœufs importés d'Europe par les premiers colons,

et laissés libres dans l'île. Ces animaux y étaient devenus tellement nombreux, qu'on les rencontrait par bandes considérables dans tous les lieux qui n'étaient pas en culture. Les aventuriers de la Tortue, montés sur des barques, abordaient secrètement, se cachaient dans l'épaisseur des forêts, et ne retournaient à la Tortue que lorsque chacun d'eux avait tué une vache ou un bœuf. De cette chasse, ils furent appelés *boucaniers.*

Bientôt les boucaniers s'adjoignirent des alliés plus redoutables qu'eux : c'étaient les restes des *flibustiers*, aventuriers terribles dans l'art de la piraterie, habiles et indomptables, retirés à la Jamaïque et prenant leur butin sur toute la mer des Antilles ; se rendant l'effroi des marins par leurs courses rapides, poursuivant les vaisseaux jusqu'au Mexique, et coulant à fond les navires qu'ils ne pouvaient capturer.

Les *flibustiers* et les *boucaniers*, réunis d'intérêt, devinrent assez forts pour quitter cette vie de piraterie et de misère dont ils étaient las, et pour s'établir non plus à la Tortue, mais à Saint-Domingue même. L'indolence ou la faiblesse des colons espagnols ne put s'opposer à cette installation hardie. Un acte aussi audacieux une fois accompli, les nouveaux habitants de Saint-Domingue sentirent le besoin de demander la sanction d'un gouvernement puissant qui pût les protéger et régulariser leur établissement. C'était en 1665 : Louis XIV régnait ; il ordonna à ses ministres d'accueillir les deux demandes que lui firent les *boucaniers*. Les ministres envoyèrent *un chef* et *des femmes.*

Le chef fut un homme sage, M. d'Orgeron, le premier gouverneur de la colonie. La seconde prière fut moins heureusement remplie. Pour courir les risques d'aller chercher au loin des maris inconnus issus d'aventuriers et de brigands, il ne se trouva qu'un petit nombre de femmes, prises pour la plupart dans une classe peu propre à former les mœurs d'une colonie naissante. Si faible et si singulier que fût un tel commencement, il prospéra. A la paix de Ryswick (1), Louis XIV, qui donnait la loi à l'Europe, imposa à l'Espagne le traité qui assurait aux Français, sous le nom de *colonie de Saint-Domingue*, toute la partie d'Hispaniola, dont le cap *Tiburon* au sud-ouest, et la côte du vieux Cap-Français au nord-est, forment les limites.

La ville de *San-Domingo*, bâtie par Colomb même, resta la capitale de la partie espagnole ; le nouveau *Cap-Français* et le *Port-au-Prince* furent les principales villes de la colonie française.

Ainsi s'explique la situation de l'île de 1698 à 1790. Des colons vinrent de France se joindre aux premiers fondateurs ; les habitations devinrent nombreuses ; les esclaves achetés et les nègres de l'île se multiplièrent : le gouvernement nomma les nouvelles fondations. Les colons donnèrent leurs propres noms à leurs habitations, et certains noms donnés autrefois par les boucaniers retinrent leur origine.

Mais la prosperité de Saint-Domingue donna aux colons, dans les années qui précédèrent la révolution,

(1) 1697.

l'amour d'un luxe que rien ne pouvait satisfaire. Les uns le déployaient à Saint-Domingue même, dans leurs magnifiques habitations où ils se plaisaient à offrir une splendide hospitalité et à étonner l'étranger par la profusion dont ils l'entouraient.

D'autres, au contraire, se privaient de tout, se refusaient presque le nécessaire, pour entasser dans des coffres, ou placer dans des banques le riche revenu de leurs plantations, dans le but unique d'aller en France, et de dépenser en une seule année le produit de tant d'épargnes ; là ils satisfaisaient ce besoin de luxe et de vanité, en effaçant par leurs équipages, leur train, leurs parures, les magnificences mêmes de la cour. Singulière vanité ! leurs richesses épuisées dans cette vaine ostentation, ils retournaient à la colonie, y vivaient pauvrement au milieu de biens immenses, et amassaient de nouveau pour reparaître plus tard avec plus de luxe encore. Telle famille comptait cinq ou six années passées à de longs intervalles, dans ce brillant étalage d'or, de bijoux, de vêtements, de fêtes, de réceptions, et ne trouvait pas ce plaisir trop chèrement acheté par toute une vie de retraite et de privations !

D'autres colons, qui étaient plus riches encore, ou qui n'aimaient pas le séjour de la colonie, n'y venaient jamais ; ceux-là restaient en Europe, y recevaient leurs immenses revenus et faisaient administrer leurs biens par des gérants.

Dans quelques habitations les nègres étaient traités avec humanité ; dans d'autres avec une dureté révoltante ; mais dans toutes ils avaient l'avantage d'être

assurés de leur existence, bien soignés dans les hôpitaux, car l'intérêt même du maître commandait ce soin d'être assujettis à un travail régulier, d'avoir des heures de repos bien réglées; et cette régularité de vie, jointe à leur caractère peu prévoyant, entretenait la gaieté des noirs, qui ne prenaient guère de souci de leur avenir. Chanter, danser, voilà l'ambition du nègre. Dans leur esclavage quelques-uns s'attachaient à leurs maîtres avec tendresse et dévouement; d'autres étaient indolents et indifférents; plusieurs restaient tout à fait vicieux. Mais, malgré ce qu'un tel ordre de choses offrait d'illicite, il y avait dans ce tout extraordinaire une harmonie qu'on ne pouvait détruire subitement, sans entraîner la ruine des maîtres et même le malheur des esclaves.

MARIE.

I

Plusieurs de ces habitations étaient conduites par de sages mains ; madame Fanchet avait la sienne à Balive : c'était une cotonnerie et une caféirie. Madame Fanchet était devenue veuve, quand sa fille unique, Marie, avait six ans ; elle avait résolu dès lors de se renfermer dans le cercle étroit d'un petit nombre d'amis, de régler en paix son habitation, et de vivre uniquement pour sa fille. Eclairée et vertueuse, elle portait sa bienveillance sur tout ce qui l'entourait ; gémissant de l'abus qui privait les noirs d'instruction religieuse, et qui bornait souvent tout leur christianisme à la cérémonie du baptême, elle leur faisait elle-même des instructions. Les enfants de ses noirs, qui, selon l'usage des colonies, venaient jouer sous ses yeux, trouvaient non-seulement l'indulgence et les caresses d'une maîtresse créole, mais encore la vigilance d'une mère attentive à empêcher le mal d'arriver jusqu'à eux.

L'éducation des femmes sous le rapport de l'instruction n'était pas poussée loin à Saint-Domingue; mais madame Fanchet voulait que, par de bonnes lectures, Marie formât son esprit et son jugement. Tous les jours Marie lisait, sous les yeux de sa mère: l'Ancien et le Nouveau Testament finissaient ordinairement la lecture; madame Fanchet savait y mêler d'aimables discours.

« Dieu est bon, ma fille, disait-elle souvent, il nous donne les promesses de la vie à venir, et les biens de celle-ci. Mais toi, ma Marie, tu es le bien unique de ta mère, le bien par-dessus tous les autres. Dieu te donne à mon amour comme une autre Ruth.

— Ruth, ma chère maman, reprenait Marie, a été bien heureuse, elle a pu faire quelque chose pour sa mère. Si j'avais à quitter mon pays comme elle, et à glaner pour vous nourrir, pourvu que je parvinsse à vous empêcher de souffrir dans votre pauvreté, je ne regretterais ni mon pays ni ses richesses. »

L'heureuse mère regardait son enfant avec un tendre orgueil, l'attirait doucement à elle baisait son front à plusieurs reprises, et disait tout bas:

« O mon Dieu, il vous a plu lui retirer son père; donnez-lui un époux qui soit digne d'étayer cette tige innocente, et de conserver pure la fleur qui ne s'est jamais inclinée que sur le cœur de sa mère!

Ainsi se passaient doucement, entre le travail, les jeux et les doux épanchements de l'amour maternel

et de la tendresse filiale, les jours de cette mère et de cette fille.

Madame Fanchet avait en France un oncle vertueux qui l'avait élevée, et qui vivait maintenant loin d'elle, au milieu de ses enfants et de ses petits-enfants. Elle en parlait souvent à Marie, et elle voulait que sa fille s'exerçât à écrire en donnant de leurs nouvelles à ce bon oncle. Marie obéissait, et ses lettres étaient caressantes et pleines de grâces.

« Mon bon oncle, lui écrivit-elle un jour, il manque à mon bonheur que vous soyez parmi nous. Mais ma mère me parle tant de vous, que je crois vous connaître; il me semble que je ne vous ai jamais vu; quelquefois dans mes promenades du soir, en allant voir les cases, je vous parle, et je crois que vous me répondez. Je vois votre sourire bienveillant comme ma mère me dit qu'il était,quand vous vous promeniez avec elle dans cette même habitation que vous avez quittée pour aller en France. Je vous demande : « N'est-ce pas ainsi que vous disiez à ma mère d'aller réjouir un peu ces pauvres nègres? » Et je me figure que vous me répondez : « Eh! oui, sans doute, ma fille. Le visage du maître, quand il est indulgent, porte la joie dans le cœur du serviteur. » Alors, mon oncle, je marche plus légèrement, je fais de petits pas rapides, et j'arrive à la case de ma bonne négresse, celle qui a nourri ma mère et qui m'a bercée, et qui se repose maintenant avec son vieux Daniel.

» Vous n'avez pas de noirs en France, mon oncle; vos serviteurs, qui ne sont point *à vous*, vous aiment-ils autant que m'aime ma vieille négresse?

» Elle rit dès qu'elle me voit; puis elle saute en m'entourant de ses bras; et quand elle m'a bien embrassée, elle chante dans son demi-patois nègre:

Moi t'avoir nourrie,
Blanche maîtresse à moi;
Moi, toujours aimer toi;
Moi, pas quitter Marie.
Marie à moi, aimes-tu bien
Yoca ta fidèle négresse?
Pour ta Yoca sans sa jeune maîtresse,
La liberté compter pour rien.

» Je l'écoute; je lui réponds que je l'aimerai toujours, et je reviens contente d'avoir fait plaisir à cette bonne Yoca. Ici, mon oncle, tous nos nègres sont bons, excepté celui qu'on a acheté l'an passé pour remplacer le vieux Mouzaskin, qui est à la retraite. Celui-là est méchant; on le châtie toujours, mais les punitions ne lui servent de rien. Il y a trois semaines, on l'a mis au cachot. Je l'ai su, et j'ai demandé sa grâce, que j'ai obtenue avec beaucoup de peine. M. Girard m'a dit que je ne savais ce que je demandais, que le nègre recommencerait, et qu'il ne serait pas reconnaissant: « Il est du Benguela, ma jeune demoiselle, m'a dit M. Girard; il est rare que ceux-là ne soient pas paresseux et incorrigibles. »

» En effet, quelques jours après, j'ai passé devant les cases. « Michel, ai-je dit, ne te fais plus punir. » Il m'a répondu :

« Cé pas la faute à moi ; cé la faute à blanc qui né jamais content.

» — Ah ! Michel, ai-je repris, il faut le contenter, et je te procurerai de bonne eau-de-vie que tu aimes bien. »

» Il n'a rien dit, mais je l'ai entendu qui murmurait derrière moi :

Nègre cé blanc, et blanc cé nègre (1).

» Mais la malice de ce méchant noir n'empêche pas que les autres ne soient fidèles. J'aurais de la peine, il me semble, à m'accoutumer à ne plus voir tous ces bons noirs.

» Adieu, mon cher oncle ; ma mère veut que j'ajoute que c'est une vraie peine pour elle de me voir grandir loin de vous. Elle voudrait que vous me vissiez, cette bonne mère. Je vais vous dire, en confidence, que son amour de mère est flatté quand on voit sa fille, car elle la trouve presque sans défaut ; vous m'en découvririez bien vite, mon oncle ; mais je me corrigerais sur vos bons avis, et je puis vous assurer que mon défaut ne serait pas de témoigner

(1) Proverbe usité parmi les noirs de Saint-Domingue, pour dire :

Les noirs doivent être les maîtres, et les blancs sont les esclaves.

trop peu de joie à mon bon oncle du plaisir que me causerait sa présence.

» Votre petite Marie. »

II

Le vieil oncle recevait souvent des lettres comme celle-ci ; elles lui étaient agréables, car il y voyait la simplicité de sa petite-nièce, et il ne doutait pas que le cœur de cette enfant ne fût bon et bien disposé. Mais cette fois, quand il lut la missive naïve qui respirait tant de paix, il se troubla ; un long soupir sortit du fond de sa poitrine, et quand il referma la lettre pour la mettre dans la poche de sa longue veste à la française, deux larmes tombèrent sur le pli du papier. Il alla à son secrétaire, et il écrivit la réponse qui suit :

« A ma chère petite-nièce.

» Vous réjouissez ma vieillesse, ma bonne petite amie; vous ne savez pas, dans votre habitation de Saint-Domingue, et avec vos jeunes années, quelle douceur apporte une fraîche amitié comme la vôtre à un cœur moins jeune, et qui a eu des déceptions que le vôtre ne soupçonne même pas. Vous ignorez quels sont les maux de la vie, et vous ne savez pas davan-

tage quelles sont les horreurs des révolutions..... Ma bonne nièce, je vous parle un peu gravement aujourd'hui ; ne vous alarmez pas, c'est le langage de la vieillesse. Nous sommes en France dans un état extraordinaire dont je souhaite qu'on ne parle pas beaucoup dans vos colonies; car ce ne serait pas sans un grand danger.

» Vous aimez vos noirs, tout simplement en leur faisant du bien, et il semble que ce soit la bonne manière d'aimer. Vous seriez donc bien étonnée si je vous disais qu'il s'est formé à Paris tout exprès une Société d'*amis des noirs*, qui pensent à les plaindre et à les mettre avant tout en liberté, mais sans s'inquiéter nullement de ce qu'ils deviendront immédiatement après. Je parle de tout ceci à votre chère maman. Cette lettre vous sera remise par un de vos petits-cousins, M. Arthur de Taverny, qui va prendre possession de l'habitation de son père, l'une des plus belles de la colonie, mais qui est en fort mauvais état à cause de la gestion infidèle du commandeur. M. Arthur vous portera, mon aimable nièce, les souhaits, les vœux ardents, le tendre souvenir d'un vieil oncle qui vous aime comme son plus cher enfant, et qui ne désire rien tant que votre bonheur. Votre âme est pure, ma chère fille, et doit être agréable à Dieu : priez ce Père de tous les hommes de ne pas châtier trop sévèrement ses enfants, et de regarder d'un œil de compassion la France et ses colonies !

» Vivez heureuse auprès de votre excellente mère, et puissiez-vous ne sentir à Saint-Domingue aucun contre-coup de tous les malheurs qui grondent sur la

tête de votre oncle, et que ses cheveux blancs ne le garantiront pas de voir éclater.

» Adieu, mon enfant chérie, la bien-aimée fille de ma nièce de prédilection! Encore une fois, soyez heureuse, et vivez en paix.

» Votre Oncle.

» Octobre 1789. »

III

M. Duperron était un de ces hommes droits dont les principes ne fléchissent jamais. Fidèle à sa foi, il avait eu en dédain toute l'école philosophique du XVIIIe siècle, et en horreur ses maximes. Fidèle au roi, conservateur de l'ordre établi, il était inquiet à la seule pensée des innovations dont on parlait depuis longtemps, et il voyait avec terreur la marche que prenait la révolution française. Le vif intérêt qui l'attachait aux colonies lui faisait tout craindre pour elles de l'influence que devait avoir ce terrible retentissement, « liberté, égalité, » dans un pays où il y avait des esclaves, où ces esclaves étaient quarante-trois fois plus nombreux que les maîtres, et où les maîtres mêmes étaient divisés entre eux par le préjugé et la couleur.

Il écrivait à madame Fanchet une lettre sinistre, dans laquelle il exprimait bien plus énergiquement ses craintes. Mais aux colonies on n'avait pas encore

d'inquiétude ; on regardait la classe des noirs comme trop inférieure pour avoir rien à en redouter. Il est certain que si elle n'eût pas été excitée par les blancs mêmes, elle n'eût pas pris les armes. Au moment où M. Duperron écrivait des lettres si alarmantes, Saint-Domingue n'était pas encore troublée ; il n'y avait d'autres rivalités que celles qui existaient dans des assemblées formées malgré le gouverneur (1). Les discussions ne roulaient que sur les opinions diverses des colons et sur leurs rapports avec la métropole, et non sur les dangers que les blancs pouvaient avoir à craindre de la part des esclaves.

Madame Fanchet regarda donc comme très-exagérées les craintes de son oncle relativement aux colonies ; elle pensa que le chagrin que lui donnaient les affaires de France le disposait à s'effrayer pour la colonie. « Je suis sur le théâtre même du danger qu'il signale, dit-elle, et je n'en vois aucun. Pas un noir ne bouge et ne songe à bouger. »

Marie, en lisant sa lettre, dit : « Mon bon oncle ! s'il voyait nos noirs un jour seulement, il n'aurait plus de craintes.

Et ces lettres ne troublèrent pas même, pour un moment, la tranquilité de Balive.

(1) A cette époque M. Duchilleau.

IV

Quand Arthur vint faire sa première visite, après avoir dès le matin envoyé ce qu'il apportait de France pour ces dames, madame Fanchet était seule avec sa fille au salon.

« Soyez le bienvenu, dit-elle au jeune homme en lui tendant la main. Votre père était un excellent ami de mon mari, vous avez des droits acquis auprès de nous.

Arthur salua de nouveau, et baisa respectueusement la main de sa cousine, qui se tenait timidement près de sa mer.

En peu de mois M. de Taverni devint, pour ainsi dire, le fils de la maison. Madame Fanchet lui donnait d'utiles conseils pour ses plantations et pour la direction de ses noirs; elle parlait avec lui de toutes les personnes qu'elle avait connues dans les premières années de son mariage; elle appréciait de plus en plus les qualités de ce jeune homme qu'elle avait vu enfant dans un voyage assez long qu'elle avait fait en France avec son mari.

Un jour Arthur vint la trouver à l'heure où il savait que Marie s'absentait ordinairement pour aller voir sa vieille négresse :

« Madame, lui dit-il, si mon père vivait, il m'accompagnerait ici, et vous rappellerait l'ancienne union de nos parents. Mon aïeul paternel était frère de la mer de M. Fanchet; je suis seul aujourd'hui

pour représenter tout ce côté, mais la bonté que vous me témoignez m'enhardit. Vous connaissez ma famille, vous connaissez ma fortune ; puis-je me flatter que vous consentiez à me confier le bonheur de votre fille ? »

Madame Fanchet sourit, et comme Arthur consultait avec anxiété sa physionomie pour y lire l'impression que faisait sa demande, elle lui dit :

« Mon cher Arthur, je n'ai rien à opposer à votre prière. Je remettrais avec sécurité l'avenir de ma fille entre vos mains, et si elle y consent, vous serez heureux puisque vous l'aimez. »

Dans le transport de sa reconnaissance, Arthur tomba aux pieds de madame Fanchet.

« Marie va rentrer, dit madame Fanchet. Retirez-vous, je vous dirai bientôt ce que vous pouvez espérer. »

V

Arthur se croyait aimé, et il ne pouvait redouter d'autre obstacle à son union avec Marie, que l'opposition de madame Fanchet ; il était sûr maintenant de son consentement. Il semble qu'il dût être heureux ; mais il ne peut fermer l'œil de la nuit ; tout ce qu'il avait espéré jusque-là s'évanouit ; il craignait de s'abuser en espérant encore. Le lendemain, il se présenta plein de trouble à l'habitation.

Marie travaillait auprès de sa mère ; elle rougit extrêmement lorsque Arthur entra : il augura favora-

blement de cette rougeur et de la présence de Marie. Un regard bienveillant de madame Fanchet acheva de l'encourager..

« Approchez-vous, monsieur de Taverny, » dit-elle; et elle se leva :

« Marie, voici ton fiancé;

» Mon fils, voilà votre épouse. »

Et elle mit la main tremblante de la jeune fille dans celle de l'heureux Arthur, qui ne pouvait croire à son bonheur. Madame Fanchet prit la parole :

« Mon cher Arthur, dit-elle, une femme veuve qui donne sa fille à un homme selon son cœur, trouve en lui un double appui. Vous rendrez Marie heureuse, et vous ôterez à mon cœur cette sollicitude inquiète qui presse la tendresse d'une mère jusqu'à ce qu'elle ait entrevu, en fixant la destinée de sa fille, quel pourra être son avenir.

» Vous vous aimerez, mes enfants; Dieu bénira votre union. Quand Marie aura accompli sa seizième année, Arthur, elle sera votre femme. »

VI

Depuis ce jour il semblait que toutes les joies du Ciel fussent tombées sur la modeste habitation de Balive.

Marie laissait grandir son amour sous la protection maternelle; Arthur découvrait tous les jours en Marie

quelque qualité qu'il n'avait pas encore vue. La solidité de sa raison, la délicatesse de sa conscience, le sentiment de ses devoirs , la grâce de son esprit , paraissaient dans ses moindres entretiens. Sa taille déliée , souple comme le roseau d'Haïti , n'avait jamais été serrée par un vêtement étroit ; mais l'habitude de l'occupation et la réserve de son maintien, en lui laissant toute la grâce des jeunes créoles , la préservaient de l'air de nonchalance ou du caractère indolent de celles dont les mains inoccupées laissaient à une esclave le soin de ramasser le mouchoir , ou d'agiter l'éventail. Sa mise était soignée ; mais l'élégance de sa robe était due beaucoup plus à la grâce naturelle de celle qui la portait qu'à l'habileté qui avait présidé à sa toilette , car la grande vertu de Marie était la simplicité : on n'aurait pu trouver en elle aucune sorte de coquetterie. Ses yeux noirs et brillants avaient un caractère extraordinaire de douceur et de modestie : l'ovale de son visage était pur, sa peau d'une délicatesse extrême , sa bouche souriante , mais toute sa physionomie animée. Elle était d'une gaieté aimable, en tout éloignée des extrêmes, ne témoignant pas plus sa joie par des éclats bruyants, qu'elle ne se livrait au chagrin ou au dépit lorsque quelque chose n'allait pas à son gré : égale d'humeur, douce, calme , réfléchie ; se plaisant à avoir Dieu pour témoin de ses pensées ; confiante envers Marie , sa patronne ; facilement dévote , de ce culte de dévotion si aimable dans la jeunesse , parce qu'exempt de remords, le cœur s'ouvre aux inspirations de la piété, comme la fleur aux rayons du matin , et qu'une

prière innocente, faite avec amour, est sur la terre ce qui semble donner le mieux l'idée de la paix des anges.

Telle était Marie. Elle entrait dans la vie sans expérience du monde, ignorante du mal, mais elle portait en elle la règle la plus sûre, la droiture d'une âme qui ne pense qu'au bien.

Ses entretiens avec Arthur devenaient de plus en plus confiants. En présence de cette âme pure, l'affection d'Arthur prenait quelque chose de grave et de doux comme elle : il aimait et il admirait. Il sentait que c'était par l'âme surtout qu'il pouvait lui plaire, et il perfectionnait à cause d'elle son cœur et sa raison. La parole du Sage, « Ne vous attachez jamais qu'à des objets dignes, » avait là son application : on devient meilleur par l'union de sentiments avec les gens vertueux. Ainsi, ce n'était pas une passion aveugle ou un goût passager qui unissait les jeunes fiancés, c'était une appréciation mutuelle de leurs bonnes qualités.

VII

Un jour, par une chaleur dont la brise adoucissait l'ardeur, Marie était assise auprès de la maison de sa mère, dans un bosquet dont l'odeur embaumée s'exhalait au loin.

C'était le temps où l'acacia des îles était en fleurs, et où le lilas de nos contrées ouvrait ses mille

grappes, plus odorantes sous le ciel des tropiques; des rosiers, dont la fleur passe plus vite que les nôtres, mais dont la couleur est plus brillante, avaient été plantés pour Marie le jour même de sa naissance, et avaient jusque-là grandi comme elle. Ce bosquet, composé de fleurs douces et odoriférantes, était nommé *le bosquet de Marie.* Un érable rouge s'élevait au fond pour dominer les plantes plus faibles, et derrière, un magnifique catalpa étendait l'ombre de ses larges feuilles, comme pour protéger le bosquet de la jeune fille.

Marie était là, attendant l'heure où M. de Taverny venait ordinairement à Balive, et elle roulait dans son esprit des pensées pleines d'espérance. Sa vieille négresse, assise un peu plus loin sur une natte, effeuillait de l'oranger qu'elle devait confire.

« Mon Dieu! disait Marie, qu'ai-je fait pour tant de joie? Vous m'avez donné la meilleure des mères; vous avez veillé sur les jours de mon enfance; elle s'est passée si douce, que je n'ai jamais versé de pleurs. J'ai vu autour de moi tous les cœurs ouverts à l'affection; aujourd'hui, mon Dieu! vous me faites rencontrer un époux selon votre cœur, qui me promet, pour toute la durée de mon existence, le bonheur qui a entouré mes jeunes années. J'ai entendu dire que la vie est une épreuve, et que tous les hommes doivent boire, à leur tour, à la coupe d'amertume... O mon Dieu! la coupe est pour moi délicieuse; ô mon Dieu! conservez-moi ma mère et mon Arthur! Aucun malheur peut-il me frapper près d'eux! » Telles étaient les pensées de Marie.

A ce moment, la vieille négresse poussa un cri. Un serpent, comme il s'en trouve trop souvent en Amérique, montrait sa tête horrible à travers les arbres qui touchaient la robe de Marie. Arthur arrivait; il accourt plein d'effroi au cri qu'il entend. Marie s'était levée pour courir hors du bosquet, et l'affreux animal la suivait de toute la rapidité de sa marche ondoyante... Arthur a vu le danger; il s'élance, et d'un coup de sa canne rompt en deux le reptile. Un second coup, assené sur la tête plate du serpent, l'achève, et l'on n'a plus rien à craindre du tronçon qui se débat en roulant sur la poussière. Marie, que la vue de ce combat avait remplie de frayeur, est ramenée, toute tremblante encore, soutenue par son fiancé. Madame Fanchet ne sait comment témoigner sa reconnaissance; et Arthur ne peut que dire, en prenant la main émue de la jeune fille : « Marie! c'est un heureux pronostic; ainsi votre époux sera toujours là pour vous défendre et vous protéger. » Mais Marie resta quelque temps pensive. « Hélas! se dit-elle, le péril est proche au moment où il est le moins prévu! »

VIII

Le jour où mademoiselle Fanchet accomplit sa seizième année fut celui de son mariage. Les présents du bon oncle étaient arrivés la veille; on avait pu voir, à la forme des lettres qui les accompagnaient, que le respectable vieillard faisait tous ses efforts

pour ne parler que de bonheur ; et vraiment le bonheur présidait à cette union. La fête fut sans nuage : tout dans l'habitation s'en ressentit ; les noirs en prirent leur part. On leur donna un bœuf, un porc, deux pièces d'excellente eau-de-vie.

Les nègres réunis des deux habitations vinrent, sous une double rangée ordonnée par M. Girard, attendre le cortége au retour de l'église ; et quand la mariée sortit de la voiture qui la ramenait, un nègre et une négresse se détachèrent du groupe de toutes ces têtes noires. Ils s'approchèrent en formant des pas grotesques, en s'arrêtant, de distance en distance, pour saluer plus grotesquement encore, et offrirent un énorme bouquet de fleurs les plus odoriférantes... bouquet choisi par les vieilles négresses, et d'où leur savante expérience avait banni toutes les fleurs qui auraient pu être d'un mauvais présage pour les jeunes mariés... Car les nègres sont peut-être les plus superstitieux des hommes ; rien ne peut les dissuader de recourir à leurs charmes, à leurs devins, à leurs talismans, qu'ils consultent à tout propos.

Quand le bouquet eut été reçu, les noirs se retirèrent pour danser tout le jour, ivres de plaisir dès qu'ils pouvaient chanter et danser.

Dans l'habitation, les amis invités pour le repas des noces chantèrent, selon la coutume de l'époque, nombre d'épithalames. La plus vive gaieté y présida : parents et voisins, tous avaient vu grandir Marie ; ils l'aimaient tous. A l'intérêt qui s'attache à un jour si solennel, se joignait celui qu'on avait toujours porté à la jeune fille.

La vieille Yoca ne cessait de pleurer et de rire alternativement depuis le matin.

Elle avait pleuré en liant le ruban de satin brodé d'argent qui serrait la robe de dentelle de la jeune créole, et en lui disant :

« C'est la dernière fois que j'habille Marie dans cette chambre où je l'ai bercée toute petite !... »

Puis la voyant toute parée, elle s'était reculée d'un pas pour mieux la contempler, et avait frappé dans ses mains en s'écriant, avec un transport de joie extraordinaire :

« Jésus ! Maria ! *bon Giù !* (bon Dieu!) qu'elle est belle ! »

Et puis elle s'était jetée sur les mains de sa maîtresse qu'elle avait couvertes de baisers.

Quand Marie, après avoir reçu à genoux la bénédiction maternelle, avait traversé les salons et descendu les degrés, la bonne nourrice, marchant derrière, relevait la tête, fière de faire admirer sa maîtresse.

A l'église, la vieille négresse avait pleuré quand le prêtre avait dit :

« Mes enfants, Dieu vous unit pour que chacun de vous aide l'autre à parcourir le chemin de la vie, non à la manière des impies qui ne voient que les choses qui passent, mais à la façon des chrétiens qui savent que leur union commencée ici-bas s'achève dans un monde meilleur, et que la vie immortelle et bienheureuse est le prix de la vie vertueuse et pure. Ainsi, Marie, vous trouverez en votre époux votre gloire et votre appui ; ainsi, Arthur, vous aimerez

Marie comme l'époux doit aimer la femme sensée et vertueuse qu'il a reçue de la main du Seigneur; car la grâce de sa modestie est plus précieuse que l'or. »

La bonne Yoca s'était encore sentie émue, quand elle avait vu la mère de Marie joindre les mains avec ferveur, et, oubliant l'assistance pour ne penser qu'à sa fille, murmurer tout bas des prières ardentes pour cette enfant chérie. Les craintes venaient au cœur de la tendre mère, au moment de l'engagement solennel : la jeunesse, et le présent où tout était radieux, disparaissaient à ses yeux pour lui montrer l'avenir ! l'avenir toujours grave parce qu'il est incertain ! Et la mère avait dit, répondant à sa propre pensée :

« Seigneur, tous les événements de la vie sont entre vos mains; conduisez les pas de cette jeune épouse, votre servante : dans la paix et dans l'adversité, donnez-lui votre esprit et revêtez-la de votre force ! »

—*Bon Giù* ! entendez-la, et qu'ils soient tous deux heureux, les pauvres enfants ! » avait répété Yoca.

Car telle est l'impression religieuse que la foi chrétienne donne à toutes ses solennités : elle rend les joies graves, et elle sait donner l'espérance dans la tristesse.

Mais quant aux émotions du temple avaient succédé les jeux de la fête, Yoca, passant et repassant, semblait demander à chacun des amis comment il trouvait son enfant.

On voyait cette tête noire coiffée d'un madras rouge, et rayonnante de plaisir, passer à travers l'embrasure d'une fenêtre, se montrer à l'ouverture

d'une porte; et on souriait à son bonheur. La négresse était bien parée ce jour-là : elle avait une robe brillante rayée rouge et jaune, des bracelets, de longs pendants d'oreille, un triple rang de chaînes d'or qui retombaient par étages jusqu'à sa ceinture, et un collier de grosses perles blanches attaché juste autour de son cou.

Aux fêtes renouvelées pendant plusieurs jours succéda le calme, où Marie se retrouva avec plaisir.

IX

Les deux habitations étaient si près l'une de l'autre, que les deux familles pouvaient se visiter chaque jour. La jeune femme se faisait un plaisir de montrer à sa mère son savoir faire de maîtresse de maison : madame Fanchet était enchantée, quand elle pouvait avoir à sa table sa fille et son gendre; et nul incident nouveau n'interrompait le cours de ces jours tranquilles. La paix se rend par un seul mot, et ne laisse que le désir de la goûter.

Seulement qu'on nous permette une réflexion suggérée par la peinture même de toute cette félicité : c'est qu'elle peut paraître uniquement l'effet des conjonctures heureuses où se trouvait Marie, et qu'en réalité elle était le résultat de son propre caractère. A la place de Marie supposons, également riche, également élevée par une mère tendre, également mariée à un époux de son choix, une jeune fille hau-

taine, sans amour de Dieu, sans attachement à ses devoirs, sans compassion pour le malheur, sans empire sur elle-même pour réprimer ses défauts ; en un mot, mettons les mêmes éléments de bonheur sans l'élévation de l'esprit qui les apprécie, et sans la vertu qui les consacre, et nous verrons que le bonheur ne s'y trouvera pas.

La vanité, le caprice, peut-être la jalousie, peut-être l'envie ; certainement l'inégalité de l'humeur, la dissipation, la gaîté par accès, la moquerie au milieu des satisfactions, la colère, le dépit au moindre mécompte, remplaceront tout ce calme aimable dont l'idée seule rafraîchit. Telle sera, sous le chaume et dans les palais, l'éternelle différence marquée seulement par les dispositions du cœur et du caractère.

La naissance d'un fils vint mettre le comble aux vœux de madame de Taverny, et lui ouvrit une nouvelle source de joies. Elle se livra aux soins de son enfant avec l'amour que ceux qui la connaissent peuvent attendre d'elle, et nous n'avons rien à ajouter au tableau que nous venons de tracer de cet intérieur.

X

Près de deux ans s'étaient écoulés depuis le mariage de M. et de madame de Taverny.

Un jour la vieille négresse entra chez ses maîtres.

« Qu'y a-t-il, Yoca? dit madame Fanchet.

— Maîtres, nous sommes pas bien; je ne sais ce que nous deviendrons si le *bon Giù* n'y met pas ordre. Dans toutes les plantations, nous voyons venir des marchands d'Europe qui colportent dans les cases du fil, des rubans, des images; mais ce n'est qu'un prétexte pour parler. Ils disent que tout le monde doit être libre, que les hommes sont égaux, qu'il n'y a pas de maîtres et d'esclaves. Ce matin, j'ai vu Michel à la tête d'un groupe de noirs, qui écoutait attentivement un de ces beaux parleurs. Vous, ma vieille maîtresse, et vous, mon *jeune mouché* (1), vous auriez su ce que *li* (2) disait..., moi pas comprendre; mais tous les noirs taper des mains; et crier : « Oui! oui! cé ça, liberté! liberté! nous libres! Blanc cé nègre, et nègre cé blanc; nous tous prendre la place des blancs. »

— Dieu! Yoca, dit madame Fanchet, as-tu bien entendu?

— Que peuvent-ils faire, ma mère? dit Arthur; ils n'ont pas de plan, de chef: il sera facile de les contenir.

— Mon *jeune mouché*, croyé pas ça; je suis encore toute tremblante de ce que j'ai vu hier soir à la nuit. J'étais cachée derrière un cafeyer sur le petit morne (3). Je les ai vus qui dansaient en rond, en faisant mille gambades, et qui chantaient à mi-voix :

(1) Jeune monsieur.

(2) *Li*, lui.

(3) *Mornes*, montagnes à pente douce propres à la culture du café.

Touyé (1) les blancs !
Touyé, brûlé ;
La revanche à nous ,
A nous pauvres nègres !
Eux prendre pauvres noirs
Pour des chiens et des esclaves :
Eux à présent voir nous !
Nous prendre la revanche !
Nous libres, libres comme au Congo !
Nous touyé tous les blancs ,
Et nous danser sur leurs corps morts !

Et bien d'autres choses, mes chers maîtres, que je peux pas vous dire. Il vous faut moi garder le secret. Ah ! moi bien chagrine. Marie ! chère à moi ! toi partir, partir bien vite !

— Qu'est-ce que cela signifie ? » s'écria encore M. de Taverny. En même temps, il mit la tête à la fenêtre, et vit au loin une lueur rougeâtre. C'était l'incendie de l'habitation de Noé.

M. de Taverny recommanda aux deux dames de ne pas quitter l'intérieur de leurs appartements, et leur promit de revenir promptement. Il allait au Cap pour apprendre des nouvelles plus sûres.

L'assemblée était réunie en séance extraordinaire chez le gouverneur, quand M. de Taverny y arriva.

(1) *Tuer*. Les nègres mettent tout en chansons , tantôt sur des rimes, tantôt sans rimes, toujours sur une sorte de rhythme qui n'est pas fort régulier , mais qui , dans leur langage imparfait, s'accommode à l'air qu'ils imitent ou qu'ils inventent.

Le plus grand tumulte y régnait : « Je l'avais bien prévu, s'écriait un membre ; il y a dix-huit mois que j'avais prédit que les noirs se soulèveraient.

— Eh ! monsieur, qu'importe ce qu'on a prévu, dit le gouverneur ; depuis trois mois le temps se perd en paroles. Nos rapports sont affreux. Les noirs ont gardé le secret le plus absolu, ce qui prouve qu'ils agissent de concert : ils sont excités depuis un an par les agents secrets qui leur sont envoyés de France... et par nous-mêmes qui ne nous entendons sur rien. Mais si une fois la licence leur est donnée, nous devons nous attendre aux horreurs les plus révoltantes. Savez-vous à quel étendard ils se sont raillés cette nuit?... Messieurs, c'est au corps d'un enfant porté sur une pique ! Ils se sont jetés sur la plantation Noé, et l'ont incendiée ; Flaville et Clément sont en ce moment la proie des flammes ; ils ont massacré M. Clément et son raffineur. »

Un membre de l'assemblée se leva : « Monsieur, cria-t-il, il n'y a qu'un moyen de réprimer la révolte : j'offre la tête de tous mes noirs ; qu'on en fasse un cordon sur la route. Ce châtiment effraiera les autres ; ils sauront quel sort les attend. »

Une rumeur s'éleva : « C'est affreux ! c'est abominable ! Qui peut entendre une pareille horreur ? C'est notre faute si les noirs se révoltent ; c'est la sévérité des maîtres qui a tout perdu.

— Non, c'est qu'on n'a pas encore été assez sévère.

— Mais encore, que faire?

— Eh ! messieurs, s'écria vivement M. de Taverny, qui se mêla à la discussion, il faut armer, établir des

camps dans les plaines, envoyer des postes dans les forts, et surveiller de si près les démarches des noirs, qu'ils ne puissent remuer sans que nous le voyions.

— Et des soldats ?

— Vous avez la milice, qui est de trois mille hommes; les hommes de couleur nous offrent leur concours; il faut l'accepter.

— Et s'ils nous trahissent ?

— Ils ne nous trahiront pas. Le peuple du Cap veut les massacrer, parce qu'il les accuse de complicité avec les nègres; c'est pour cela qu'ils s'offrent à nous.

— Eh bien! que tout colon se dévoue! que tout homme devienne soldat! Les noirs ne sont pas armés, mais ils sont quarante contre un; ils connaissent toutes nos maisons, ils sont au milieu de nous; leurs armes sont l'incendie et le massacre. »

XI

Arthur eut un commandement du côté de l'ouest, et revint dire à Balive qu'un peu de vigueur allait tout prévenir.

Mais il n'y avait pas d'accord entre les blancs; on n'agissait que partiellement.

M. de Touzard, Américain, prit un commandement, et fit un grand carnage à l'habitation de M. de Latour, où près de quatre mille noirs s'étaient

réunis. Mais à mesure que les nègres tombaient, ils étaient à l'instant remplacés par d'autres. Le courage de M. de Touzard ne put tenir contre le nombre dans une lutte trop prolongée, et il fut contraint de se retirer.

Le camp des nègres se grossissait de jour en jour. Les noirs des habitations désertaient pour rejoindre leurs camarades révoltés ; ils se réunissaient dans des lieux où ils apprenaient l'exercice.

Un des nègres de madame Fanchet, fort bon sujet, occupé au service intérieur, commença à s'absenter chaque jour une heure. Ces dames lui demandaient compte de ce retard, il gardait le silence ; enfin un jour il leur dit :

« Maîtresses à moi, moi veux pas tromper vous. Tous les jours moi aller à l'exercice. Faut bien faire comme les autres. Voyez-vous, cé nécessaire. »

Madame Fanchet lui dit : « Georges, tu peux t'en aller tout à fait. Je ne veux pas d'un serviteur qui se mêle à la révolte. »

Le noir répondit : « Je m'en vais, mais je ne vous trahirai jamais ; vous pouvez compter sur la parole de Georges. »

Après le départ de ce noir, les deux dames se regardèrent. « Tous les jours moins de sûreté, dirent-elles ; que deviendra tout ceci ? »

Il y avait six mois que M. de Taverny, regardant comme un devoir de rester à son poste, ne venait à Balive qu'à la dérobée, quand ses courses l'y appelaient ; car on ne pouvait pas tenir de plan de campagne ; les nègres ne livraient pas de combat. On ne

pouvait que veiller pour éviter les incendies et les surprises; mais le secret des noirs était si bien gardé, et leurs mesures si bien prises, qu'ils tombaient toujours à l'improviste sur les habitations.

M. de Taverny, voyant la tournure grave que prenait l'insurrection, prit des mesures avec un capitaine américain pour soustraire sa famille à toutes ces horreurs, il commençait à douter qu'on pût se rendre maître des rebelles.

XII

Vers le commencement de juin, Arthur devait conduire dans la plaine de l'Acul le détachement de soixante hommes qu'il commandait; son projet était de prendre sa mère et sa femme, et de les conduire au Cap. Mais il était trop tard : ce jour-là même la maison de madame Fanchet était désignée; c'étaient les nègres de Biassou qui devaient y descendre, et ils prétendaient venger la part qu'Arthur prenait dans la défense de la colonie.

Yoca et Mouzaskin, ces deux fidèles serviteurs, dès le matin à quatre heures, étaient venus avertir les deux malheureuses créoles qui étaient en sécurité autant qu'on pouvait l'être dans ces jours de malheur.

« Maîtresse, dit Mouzaskin, ne perdons pas de temps; venez, venez. » Et il prend l'enfant qui dormait dans son berceau. Les deux femmes le suivent sans savoir où il les mène; Yoca leur fait presser le

pas. Au sortir de la dernière enceinte des cours, elles jettent un regard douloureux sur cette habitation où elles ont vécu si heureuses, et qui va être détruite en un moment. Des pleurs s'échappent de leurs yeux.

« Vite, vite, dit le nègre; vite, maîtresse, ils vont venir. »

Et il les entraîne vers la forêt.

Cependant Arthur avançait toujours; à mesure qu'il approchait, il voyait les restes des plantations auxquelles les noirs avaient mis le feu. Mais, à la portée du fort, lorsqu'il vit que c'était là qu'était le théâtre de l'incendie, il trembla pour Marie, et hâta sa marche pour arriver à Balive.

La plaine était incendiée; toutes les plantations ne semblaient plus qu'une mer de flammes. En suivant les routes frayées, on ne se garantissait pas des brandons enflammés que l'ouragan envoyait partout. Des tourbillons de fumée s'élevaient au-dessus de la plaine et étaient emportés par le vent. Les arbres craquaient; la tête des énormes acajous, des platanes en feu, minée par les flammes, se détachait du tronc et tombait sur la terre avec un épouvantable fracas; tous les feuillages verts, qui se consumaient avec les fruits et les fleurs, avaient un frémissement particulier qui se distinguait dans l'incendie; ils offraient une odeur étrange à la place des parfums suaves qui, la veille encore, embaumaient les plaines. La violence de l'ouragan ajoutait à celle de l'incendie. Quelquefois un arbre entier, déjà à demi dévoré par les flammes, était saisi par une rafale de ce vent furieux; on le voyait s'agiter, résister, tour-

ner un moment, puis, subitement arraché avec un bruit affreux, suivre en l'air le terrible tourbillon, et retomber au loin, comme une masse brûlante, dont les étincelles embrasaient tout ce qui se trouvait voisin.

Arthur frémissait ; la vue de l'incendie si près de sa maison accroissait toutes ses terreurs.

Tout à coup il aperçoit une troupe de nègres qui traverse la route du Cap pour aller tourner un morne qui menait au camp des noirs. Il voit une femme blanche, évanouie, portée par deux de ces misérables. Quelle qu'elle soit, il veut la sauver, mais un triste pressentiment fait passer devant son esprit l'image de Marie.

« Suivez-moi, mes braves, » crie-t-il ; et tous ses compagnons se précipitent avec lui. Les chants et les hurlements des nègres continuent ; d'affreuses négresses suivent par derrière, dansant et chantant, semblables à des bacchantes en furie, hideuses de toute la laideur de leurs mouvements grotesques, et de l'ardeur du crime qui défigure leurs traits.

Une plaine en feu, tout un champ de cannes incendiées sépare encore Arthur de la bande meurtrière ; mais une pluie abondante, telle qu'il en survient souvent au milieu de l'ouragan sous les tropiques, vient à son aide. En rendant l'incendie moins intense, elle sépare la troupe des nègres qui courent à diverses distances. Ceux qui portent la femme blanche sont bientôt en arrière ; ils n'ont pas encore vu la troupe d'Arthur, dont les arbres et les accidents de terrain avaient dérobé la marche. Arthur accourt,

plus rapide que l'ouragan contre lequel il lutte ; il saisit la victime, et l'arrache à ses ravisseurs par une brusque surprise. Les nègres veulent défendre leur proie; Arthur, d'un coup de son épée, fait tomber la main qui veut la reprendre. C'était Marie.

« Mort au blanc! touyé le blanc! » crient les noirs; « à nous! » Mais l'ouragan, la pluie qui tombe par torrents, empêchent leurs cris d'arriver jusqu'à leurs frères de cruautés. Les femmes se dispersent, la troupe d'Arthur protége son précieux fardeau ; et les nègres, voyant des hommes armés, aiment mieux, selon leur coutume, rejoindre leur camp que de courir les chances d'un combat.

Marie revient de son évanouissement : « O Arthur s'écrie-t-elle ; Arthur! où serais-je sans toi? C'est Dieu qui t'a conduit! » Mais aussitôt une pensée terrible traverse son esprit :

« Ma mère, Arthur ! ma mère et mon enfant ?

— Notre enfant, Marie? oh! les scélerats l'auraient-ils massacré! Oh! dis, dis vite, Marie.

— Non, non, Arthur ; j'espère que Dieu les aura gardés comme moi ;... du moins j'espère qu'ils ne les auront pas trouvés...

— Ils sont donc cachés ? Oh ! Marie, tire-moi de peine.

— Je ne puis te le dire, puisque je l'ignore moi-même. Ils doivent être avec le fidèle Mouzaskin ; j'espère que son adresse les aura préservés. Moi, les brigands m'ont atteinte au détour du bois.

— L'habitation ?

— Elle est brûlée, sans doute ; je n'ai rien vu, je ne sais rien. Ce matin, Mouzaskin est venu nous avertir que les brigands approchaient. Rien ne nous avait donné l'éveil ; nous n'avions qu'une heure. Nos braves serviteurs nous font courir vers la grande forêt : tu sais qu'avant d'y arriver il faut traverser ce petit bouquet de bois qui aboutit à l'embranchement de la route du Cap et du sentier qui mène à Balive ; là, le bois forme un grand coude..... O mon ami, nous étions sortis du petit bois, nous traversions le sentier, mon enfant et ma négresse étaient déjà cachés par les arbres, j'étais de deux pas en arrière... Je vois un groupe de nègres qui débusquent par la grand'route. O terreur ! je reconnais Michel avec deux autres de nos noirs qu'il a séduits, et ce Georges qu'on a congédié... Ils en guidaient une douzaine vers notre habitation... Ils m'ont aperçue, et ont crié : « Touyé ! touyé ! » Arthur, j'ai conservé ma présence d'esprit... J'ai voulu sauver ma mère et mon enfant... j'ai couru dans la direction opposée.... Oh ! puisse Dieu les avoir gardés !... Le désir de leur salut a doublé mes forces, j'ai entraîné les noirs loin du point par où nous devions entrer ; enfin ils m'ont atteinte. Alors j'ai cru toucher à ma dernière heure ; je suis tombée à genoux : « O mon Dieu ! me suis-je écriée, ayez pitié de moi ! »

Un nègre farouche a voulu me percer, mais Georges m'a défendue : « Laissez-la, c'est une bonne dame ! »

Un autre à repris : « Traître, il n'y a point de bons maîtres ! Ah ! si tu veux sauver les blancs ; si tu parles.

tu mourras avec eux ! Mais elle n'est pas seule, sans doute ; va donc, va voir qui elle suivait. »

»Arthur, ces mots m'ont fait frémir ; les misérables l'ont vu.

»— Dis-nous qui tu suivais ; dis-le, ou tu es morte.

»— Vous pouvez me tuer, mais non me faire trahir mon devoir.

»— Pas de discours, dis-nous avec qui tu étais, et où es ta retraite.

»— Ma retraite ! mais est-ce que je la connais ? Ne voyez-vous pas que je fuis, et que j'allais sans savoir où ? »

»Je voyais ce nègre qui avait voulu me frapper d'abord, et qui était hideux, auquel les autres paraissaient obéir. Il dit tout à coup avec un œil de tigre :

»— Faut pas la tuer ici, faut l'emporter ; on ne la tuera qu'au camp.

»— Cé ça, reprit Michel ; cé ça, *signor* (1), faut l'emporter ; on la mettra avec les autres au camp. »

»Et ce noir cruel, en poussant un grand éclat de rire, s'est approché de moi.

»Arthur ! Arthur ! ai-je crié, comme si tu avais pu m'entendre.

»— Appelle, appelle le blanc ! dit Michel ; les noirs ont leur tour. Ton mari sera *touyé* comme les autres.»

(1) Les nègres révoltés se traitaient entre eux, suivant le rang qu'ils se donnaient, d'*altesse*, de *monseigneur*, de *signor* ; souvent ils mêlaient tous ces titres et en faisaient l'emploi le plus étrange.

» Et au même moment, je me suis sentie saisie par son bras vigoureux. Le féroce noir suivait ; j'ai vu le rire affreux de son horrible visage, et puis je n'ai plus rien vu, car, au dernier cri de détresse que j'ai poussé, a succédé cet évanouissement dont je sors heureusement en te voyant, heureusement Arthur ! Et nous ne savons pas où est ma mère avec ton fils ?

— Ecoute, Marie, dit M. de Taverny après un moment ; écoute : je vais te conduire au Cap, tu y seras en sûreté dans la maison du gouverneur ; de là je retourne à la grande forêt, et je ne reviens que pour te ramener l'enfant. Marie, ton dévouement sera récompensé ! »

Et avec un nouveau courage, Arthur, soutenant sa femme au milieu de la pluie qui ne cessait de gronder, poursuivit sa marche sur la route du Cap. On ne courait pas de risque dans les lieux fréquentés et sur les routes ; car le caractère de l'insurrection, et ce qui le rendait plus dangereux, c'était le secret. Tels noirs venaient de travailler tout le jour dans les plantations de leurs maîtres, patients comme de coutume jusque sous le fouet du commandeur, qui, la nuit, se joignaient à une bande bien ordonnée, et couraient incendier une habitation voisine... quelquefois même celle de leur maître.

Après une marche assez longue, la pluie venant à s'apaiser, et l'ouragan cessant avec elle, Arthur fit faire à ses gens une halte pour prendre le peu de provisions que chaque soldat portait dans son havresac ; puis ils se remirent en marche, et arrivèrent au

Cap vers le déclin du jour. Il n'avait fallu que l'espace d'un soleil pour enlever à madame de Taverny tout ce qu'elle possédait, sa maison, ses richesses, au milieu d'horribles terreurs, des dangers que sa vie avait courus; et elle ignorait ce qu'étaient devenus sa mère et son enfant.

M. de Taverny ne resta qu'une heure au Cap. Il prit avec lui deux hommes dévoués, et partit.

En lui disant adieu, Marie fondit en larmes. « Ramène-les, oh! ramène-les, dit-elle; mais prends garde, et ne t'expose pas toi-même... Que Dieu te conduise! »

La porte se referma, et Marie rentra dans la maison.

XIII

La femme du gouverneur eut pour elle tous les soins qui pouvaient adoucir son état, du moins empêcher sa santé de s'altérer tout à fait après tant de fatigues et de terreurs. Madame de Taverny la remercia avec une touchante sensibilité; mais on voyait que rien ne pouvait distraire son inquiétude. Alors elle commença à déployer ce caractère de courageuse patience qui devait se développer en elle et remplacer ses douces et modestes qualités de jeune fille.

Les vingt passagers qui devaient monter à bord de *la Merveille* étaient réunis dans la maison du gouverneur. Parmi eux étaient des femmes au désespoir:

l'une avait vu massacrer son père ; l'autre s'était sauvée à demi brûlée de l'incendie. Les moins malheureuses déploraient la perte de toute leur fortune. Une jeune femme , dont Marie connaissait le nom , et qu'elle avait vu une fois ou deux dans les réunions du Cap , était assise dans un coin écarté , un enfant sur ses genoux ; un grand châle l'enveloppait tout entière , et de temps à autre on se la montrait en silence , avec une expression de profonde pitié ; c'est qu'elle était la plus infortunée. Elle survivait à tous les siens ; son mari et ses deux frères avaient péri sous ses yeux en la défendant ; elle avait vu traîner , malgré ses cris , son fils âgé de quatre ans , et elle avait été laissée seule avec un enfant à la mamelle , parce que l'amour du pillage avait entraîné plus loin les meurtriers , et qu'un fidèle noir avait profité d'un moment de répit pour la cacher dans sa propre case d'où, pendant la nuit , il l'avait conduit au Cap. Elle y était depuis trois jours , et de toute sa nombreuse famille , qui devait s'embarquer avec elle huit jours plus tard , elle restait seule avec cet enfant qu'elle ne pouvait plus nourrir , car la douleur avait tari son lait.

Madame de Taverny apprit promptement tous ces horribles détails. « Grand Dieu ! pensa-t-elle , que d'espoir il me reste en comparaison de tant de mortelles douleurs ! » et elle s'approcha de la jeune femme. La malheureuse mère ne pleurait pas : la violence de l'étourdissement d'une si extrême angoisse ne lui permettait pas de larmes ; elle regardait d'un œil sec son enfant , qui criait en s'agitant sur ses genoux , et re-

poussait la liqueur qu'elle s'efforçait de lui faire prendre.

« Il faudra le voir mourir aussi, dit-elle ; aussi bien, que la mère et l'enfant finissent au plus tôt leur misérable vie !

— Madame, dit timidement Marie, vous craignez pour votre enfant, et je ne sais encore si on pourra me ramener le mien ; mais le malheur ne m'a pas frappée au même degré que vous : Dieu m'a ménagé des secours qui me permettent d'espérer. Je nourrissais aussi mon pauvre petit enfant ; en son absence, laissez-moi prendre le vôtre ; peut-être un peu de lait lui fera-t-il du bien.

— Ange! dit la jeune femme, empêchez-le de mourir! C'est le devoir de sa mère de le désirer ; mais après tant d'horreurs, je ne souhaite plus rien... et vivre moins que toute autre chose... »

Cependant, quand la malheureuse femme vit son fils s'apaiser doucement et reprendre la vie, un sentiment plus doux prit place dans son cœur ulcéré. Elle s'attendrit, elle trouva des larmes; et quand elle eut commencé, elle pleura longtemps en silence; sa poitrine se soulevait gonflée par les sanglots. Elle regardait l'enfant qui s'assoupissait, et que Marie berçait lentement en lui disant à voix basse de douces paroles.

Comme certaines âmes religieuses dont on ne peut blâmer la pensée, Marie faisait en elle-même un rapprochement pieux. « Tandis que je prends soin de cette innocente créature qui réclame du secours, se

disait-elle, peut être Dieu permettra-t-il que mon enfant ne soit pas abandonné. »

Quand l'enfant fut tout à fait endormi, Marie le déposa sur les genoux de la mère, qui l'enveloppa soigneusement, et qui, en sentant sur son cœur maternel la douce chaleur de ce petit être qui lui devait l'existence, reconnut qu'elle avait encore un lien pour la rattacher à la vie.

Celui qui se détourne de ses propres maux, pour guérir la souffrance de ses frères, accomplit la charité dans ce qu'elle offre de plus sublime et de plus touchant. Aussi Marie semblait-elle un ange dans ce salon où étaient réunies tant de misères; elle attirait les cœurs à elle; on sentait qu'on trouvait dans le sien une compassion vraie.

XIV

Deux jours se passèrent. Comme Arthur l'avait prévu, le fidèle Mouzaskin cherchait le moyen de découvrir ce qu'était devenue sa jeune maîtresse. Ce vieux nègre n'était pas seulement un serviteur dévoué: c'était un homme doué d'intelligence et d'énergie, conservant plus de vigueur qu'on n'en devait attendre de son âge, se distinguant surtout par sa prudence et son imperturbable sang-froid. Quand Marie avait été vue par les nègres, Mouzaskin était déjà entré dans la forêt; et Marie, par le mouvement de générosité que nous connaissons, calculant rapidement qu'elle

n'aurait pas le temps de se dérober à la poursuite des assassins, au lieu de fuir dans la même direction, avait rétrogradé en courant de toute la force de sa vitesse pour entraîner les nègres à sa poursuite. Dans la course précipitée des fugitifs, ils s'étaient trouvés quelquefois séparés de quelques pas, tantôt en arrière, tantôt en avant. Madame Fauchet s'occupait de l'enfant; elle était donc avancée d'une demi-portée de fusil dans la forêt, lorsqu'elle s'aperçut que sa fille ne la suivait pas. Elle jeta un cri : Mouzaskin lui mit la main sur la bouche, et il l'entraîna avec force. « Elle est cachée par les arbres, » dit-il tout bas. Il n'entendait pas encore les nègres. Madame Fanchet voulait rétrograder.

« Non, pas cela, maîtresse, s'il vous plaît. Croyez-vous moi veux perdre vous, et moi avec ? »

Et il usa d'autorité. Avec Yoca, ils prirent madame Fanchet sous les deux bras, et ils la portèrent plutôt qu'ils ne la conduisirent dans un endroit très-fourré, à trois portées de fusil du chemin, mais presque impénétrable. Marie ne paraissait pas.

« Elle aura pris un autre sentier, » dit le vieux nègre. (Il n'en croyait pas un mot.)

« Cé bon; toi, dit-il à Yoca, tu vas rester avec madame et l'enfant; tu m'en réponds. Moi, aller à présent chercher madame Marie. »

Le brave serviteur avait couru jusqu'à la lisière de la forêt, mais il était trop tard. Et d'ailleurs, Mouzaskin, seul contre douze nègres vigoureux, n'aurait rien pu; il était dévoué, mais pas jusqu'à l'imprudence; l'esprit de calcul ne lui manquait jamais :

caché derrière les arbres, il vit de loin la troupe de nègres, et Marie sur les épaules de Michel. « Ça va pas bien, dit-il en se frappant la tête. *Guiab! guiab* (1)! pourquoi pas suivre nous tout suite? D'où sont-y venus, aussi? Oh! voilà ce gueux de Biassou (c'était le commandant qui avait tant effrayé Marie). Pourtant, s'ils l'emmènent, ils la tuent pas; y a encore de l'espoir. Allons, sauvons ceux que nous avons, le *bon Giu* fera le reste. »

Mouzaskin, tout décontenancé, sortait lentement du lieu où il se cachait; il écarte deux arbres avec précaution, il se trouve face à face avec le noir Georges. Sans s'étonner, il lui saute dessus; d'une main il le prend rudement à la gorge, de l'autre il le saisit par les cheveux et lui secoue la tête en la renversant, sans que Georges puisse se débarrasser. « Oh! oh! l'ami, lui dit-il, es-tu seul? Jure-moi de te taire, ou je t'étrangle; y fait pas bon, vois-tu, dans ce temps-ci.

— N'aie pas peur, Mouzaskin, s'écrie Georges d'une voix enrouée; lâche-moi, que je puisse parler: je viens pas pour mal faire. Y m'envoient savoir avec qui était madame Marie. Je suis bon garçon, et je vas de bon cœur avec eux. Nous serons tous libres, vois-tu, Mouzaskin; mais je veux pas trahir mes maîtres. Ecoute, je dirai que j'ai rien vu; et toi, je vas te dire: ils emmènent madame Marie au camp. Cé Biassou qui l'a dit; cé ça un commandant!... Mais il n'entend pas la plaisanterie, *signor* Biassou;

(1) Diable

j'aurai soin de madame Marie : d'une manière ou d'une autre, tu auras des nouvelles, n'aie pas peur. Jure le secret.

— Secret ! pour qui ?

— Eh ! pour les frères, pour les autres noirs.

— Je le jure.

— Sur quoi ?

— Je veux retourner jamais au pays si j'y manque (1). Et toi, jure le secret.

— J'ai déjà juré aux deux dames ; je jure encore à toi. D'ailleurs je ne sais rien ; vous êtes dans la grande forêt, voilà tout. Elle est grande, on peut chercher.

— Tu ne diras rien ?

— Rien, par le nom de Toussoi Noir-Congo (2). »

Mouzaskin était revenu à la cache, où madame Fanchet était en proie à de mortelles inquiétudes.

« Marie ! Mouzaskin, qu'en as-tu fait ?

— Maîtresse, madame Marie pourrait être morte ; elle est prisonnière.

— Prisonnière ! grand Dieu ! O mon enfant ! mon enfant !

— Maîtresse, il faut remercier Dieu ; elle pourrait être morte, elle est prisonnière. Georges la soignera, n'ayez pas peur.

(1) Les nègres croient que, quand ils sont morts, leur âme retourne en Afrique.

(2) Les nègres se donnaient entre eux le nom qu'ils portaient dans leur pays ; et le nom qu ils recevaient au baptême n'était guère prononcé que par le maître.

— Georges ! lui ! le traître !

— Non, *li* pas traître, *li* pas mauvais. Allons, madame, vous avoir du courage ; vous avez le petit enfant à madame Marie ; faut lui faire la bouillie. Venez, j'ai fait partir devant le petit Massek : c'est un enfant vrai noir, qu'on pilerait plutôt que faire *li* avouer. Il a mené, dès trois heures, cette nuit une vache à la caverne, et deux bonnes oies en vie, et six poules pour vous pondre des œufs. On peut pas savoir le temps qu'il y faudra passer. Allons, ma chère maîtresse, si madame Marie y était, y aurait pas tant de peine. Qui sait ? cé peut-être un bien. Allons, ne perdons pas notre temps. »

Et madame Fanchet, regardant l'enfant, pensa qu'il fallait aller où elle aurait de quoi le nourrir, puisque la prévoyance de son bon serviteur avait tout arrangé; seulement elle dit :

« Que de gens dans la confidence, Mouzaskin ! Vous n'êtes pas prudent. »

Mouzaskin s'offensa. « Maîtresse, je suis prudent. Georges ne sait rien, si ce n'est qu'il m'a vu ; et moi je sais par lui où est madame Marie. Pour Massek, il est avec nous, et j'en suis sûr. »

La pauvre créole ne dit plus rien ; elle marcha péniblement jusqu'au lieu de sa retraite. Elle trouva tout prêt : du sucre même pour l'enfant ; un briquet, un réchaud, et deux écuelles.

« Merci, bon Mouzaskin, » dit-elle. Mouzaskin battit le briquet ; la négresse alluma du feu sous la caverne, à cause de la pluie qui commençait. On fit boire l'enfant.

« Massek, dit Mouzaskin, va rôder près de Balive, autour des cases ; le maître y viendra ; sinon tu sauras où il est, et tu le trouveras : tu lui diras où nous sommes. Dans trois jours tu reviendras voir aux provisions. » La journée fut triste dans la grande forêt. La pauvre aïeule, chargée de son petit-fils, et ne sachant ni le sort de son gendre ni celui de sa fille, entendait gronder l'ouragan, et prenait l'enfant qu'elle tenait à l'abri sous la grotte. Le soir, pourtant, accablée par la fatigue et le chagrin, elle s'assoupit.

XV

M. de Taverny arriva à Balive vers minuit. La lune réfléchissait ses rayons doux et brillants sur cette plaine incendiée; Arthur pouvait voir l'aspect de cette triste habitation, hier encore si florissante : les cotonniers brûlés, les champs de maïs prêts à récolter, n'offrant plus qu'une poussière noirâtre ; l'odeur des arbres brûlés subsistait après que l'incendie était éteint. Si l'heure eût été moins avancée, il aurait vu les basses-cours ouvertes, la maison abîmée, les toits enfoncés, les meubles brisés ou enlevés ; mais à peine Arthur donna-t-il un regret à toute cette perte. Comment avoir des nouvelles de son enfant et de sa mère? Comment faire savoir à Mouzaskin qu'il était là? C'était son unique pensée.

Il se dirigea vers la forêt. Comme il passait près des cases, qui étaient désertes, car tous les noirs

avaient quitté la plantation incendiée pour se joindre au camp, il crut voir un négrillon sortir d'une case; d'abord Arthur fit faire halte à ses compagnons; le négrillon regarda et alla à eux. M. de Taverny vit qu'il n'y avait plus à reculer, et que si la présence de cet enfant cachait un piége, il fallait se soumettre; il se disposait à faire payer chèrement sa vie et celle de ses deux braves.

Dès que l'enfant fut à portée de la voix :

« Si tu nous trahis, tu es mort, » cria Arthur; et il le coucha en joue.

« Moi pas trahir vous, vous *mouché* de Taverny ? » Arthur le reconnut. « Pourquoi es-tu ici, Masseck ?

— Moi le fils à Mouzaskin, vous savez, mon jeune *mouché*, et *li* m'a dit : Toi voir la nuit, le jour, si le maître pas venir, et si *li* venir, toi amener *li* à nous. Moi avoir entendu les hommes, et regarder vite par la fente; moi vous avoir reconnu, et moi conduire vous à la grande forêt.

— Tu ne me trompes pas, Masseck ?

— Non, non, maître, venez. » L'enfant siffla un beau chien de la Jamaïque : « Bask, en avant! »

Le cœur d'Arthur bondit de joie. « Ma fortune est à vous tous, braves noirs. Ma fortune! pensa-t-il, je n'ai plus de fortune; les deux habitations sont ruinées. Peu importe; si je sauve la vie à tous les miens, je croirai n'avoir rien perdu. Oh! que je puisse les conduire tous hors de cette terre de malheur! »

Ils arrivèrent à la grande forêt. L'épaisseur du bois, qui empêchait d'apercevoir la clarté de la lune, rendit la marche plus lente. De temps en temps Mas

sek appelait Bask : « Suivre *li* maître, croyé *mi* (suivons le maître, croyez-moi). Au bout de deux heures d'une marche pénible dans les détours de la forêt, le petit nègre cria : *Maître, vous prendre garde;* et il disparut. Arthur eut un moment d'hésitation. « Serions-nous trahis? » dit-il. Il tâtonna, s'accrocha aux arbres avec précaution, et sentit qu'il descendait un ravin rapide; mais au fond de ce ravin, il vit une large enceinte sans arbres, assez découverte pour que la lune l'éclairât et la fît paraître de ce blanc argenté que donne un beau clair de lune, qui sous les tropiques est bien plus brillant encore que dans nos contrées. Arthur vit alors son jeune nègre, qui revenait suivi de Mouzaskin. Le chien avait averti le fidèle noir, qui avait aussitôt quitté sans bruit le coin de la caverne où il sommeillait. Arthur se jeta dans les bras de ce fidèle ami.

« Vous êtes venu bientôt; cé bon, cé bon, » dit Mouzaskin. Le digne nègre eut la délicatesse, digne du plus civilisé des blancs, de ne pas parler de Marie, de peur d'apprendre trop brusquement au jeune homme ce que peut-être il ne savait pas encore, pensait Mouzaskin, que sa femme était prisonnière au camp. Le désespoir de la mère fut moins prudent; un cri de surprise, de douleur et de joie, tout à la fois, échappa à madame Fanchet, éveillée par l'entrée de son gendre.

« Marie! s'écrie-t-elle; Arthur, savez-vous où est Marie?

— Au Cap, dans la maison du gouverneur.

— O Ciel ! quelle joie! Au Cap, Arthur? et comment ? par quel bonheur ?

— Mouzaskin s'est donc trompé.,... ; Mais comment n'est-elle pas ici avec nous, ma maîtresse ? » dit la bonne Yoca ; et elle se pressa contre Arthur pour ne pas perdre une parole de ce qu'il allait dire.

M. de Taverny raconta tout en peu de mots, et madame Fanchet, tranquille enfin sur Marie, ne pouvait se lasser de remercier le Ciel d'avoir conduit son gendre précisément au moment où les ravisseurs emmenaient sa fille. « Arthur, lui dit-elle avec expression, vous me l'avez rendue deux fois. Qui aurait dit, le jour où vous l'avez délivrée du serpent sous le bosquet, que votre pronostic devait se réaliser si littéralement : « Marie, ton époux sera toujours là pour te défendre ?

— Puisse-t-il toujours en être ainsi, reprit Arthur; mais dans une révolution comme celle-ci, qui peut être sûr du lendemain ? » A son tour madame Fanchet raconta à son gendre ce qu'il ignorait de cette terrible journée, qui finissait mieux que personne n'eût osé l'espérer, puisque toute la famille avait échappé aux plus grands dangers.

On resta paisiblement assis jusqu'au lever du soleil, qui ne hâte ni ne ralentit jamais sa course sous les tropiques.

Dès qu'il parut, Arthur examina le lieu choisi par le bon Mouzaskin pour la retraite de ses maîtres ; il ne pouvait être plus convenable. Le brusque ravin qu'il fallait descendre était difficile, gardé par des arbres très-touffus et très-hauts qui l'empêchaient

d'être facilement reconnu ; la clairière ouverte au bas était couverte d'herbes hautes, et, par sa disposition, elle annonçait qu'elle avait dû autrefois être occupée par un de ces hameaux indiens, dont Colomb avait trouvé les forêts de l'île remplies. Arthur passa la main sur son front. « Les Espagnols ont tout détruit ici, pensa-t-il ; notre cupidité à son tour a peuplé cette terre d'esclaves. Aujourd'hui, la terre de l'esclavage à son réveil ! Malheur à ceux qui vivent au temps de la vengeance !

En traversant obliquement la prairie, on arrivait de nouveau à des acajous énormes et presque impénétrables, derrière lesquels un sentier non frayé, et qu'on ne pouvait soupçonner, conduisait à une autre clairière plus petite, et celle-ci à une troisième. Là, cachée par des broussailles et par la hauteur des herbes, était l'entrée d'une grotte fort spacieuse, naturellement formée par l'élévation d'un terrain rocailleux en cet endroit, et entièrement caché et recouvert par les arbres qui entouraient cette dernière clairière. Les détours pour arriver à cette retraite étaient nombreux et difficiles, comme ceux des hautes forêts d'Amérique. Arthur loua Mouzaskin ; et après avoir pris un repas dû encore aux soins prévoyants du serviteur, madame Fanchet, le bon nègre et la fidèle Yoca partirent sous la petite escorte de M. de Taverny : ils arrivèrent heureusement au Cap.

XVI

La joie de Marie, en voyant sa mère, son fils et son mari, fut grande. Elle se jeta dans leurs bras, et ne put parler que d'une voix entrecoupée par les larmes ; elle serra ensuite son enfant avec une tendre étreinte. La jeune mère, qu'elle consolait dans son affliction, s'approcha tristement et lui dit d'une voix altérée par le sentiment de sa propre douleur, mais que la reconnaissance accentuait doucement :

« Dieu vous récompense de vos soins pour mon fils : il vous rend le vôtre, madame. »

Marie contemplait son enfant avec amour. « Cher petit ! Ma bonne mère, ma bonne nourrice, vous l'avez bien soigné ! il n'a pas souffert. »

— Maintenant, dit Arthur, il faut pourvoir à tout : M. Fraint, le capitaine de vaisseau qui doit vous emmener, sera prêt dans quatre jours. Il viendra lui-même chercher les vingt passagers qui doivent monter à son bord ; il vous guidera par les détours qu'il jugera convenables. Vous vous embarquerez, mais le vaisseau doit rester encore quelques jours dans le port. Je vais mettre à profit ce peu de moments pour me démettre d'un commandement, que la force des événements rend inutile, et pour faire porter à bord une petite provision de sucre et de café qui, avec le peu d'argent que nous emporterons, nous

aidera à trouver les premières ressources. Je vous rejoindrai à bord. »

Marie s'inquiéta de cette courte séparation ; elle ne laissa partir son mari qu'avec une répugnance marquée.

Au jour dit, le capitaine vint lui-même, bien escorté prendre les passagers ; on passe pendant la nuit sous un fort occupé par les nègres, mais avec assez de bonheur pour n'être pas entendu. On monte sur le vaisseau ; tous les passagers sont en sûreté.

Mais sept jours se passent sur la rade, sans que M. de Taverny paraisse. Un cri terrible se fait entendre. « Les noirs, les noirs au Cap-Français ! » Les noirs, ayant Macaya à leur tête, étaient entrés au Cap et massacraient tous les blancs. Le feu est mis à la ville, elle n'est plus qu'un vaste incendie : les malheureux qui échappent au double péril, cherchent un asile dans le port; la mer se couvre de barques qui amènent les fugitifs à bord des vaisseaux ; les vaisseaux ne peuvent les contenir ; on entasse pêle-mêle toutes ces malheureuses victimes. Heureux encore, heureux ceux qui peuvent être admis ! Mais parmi tous ces passagers, vainement Marie cherche Arthur. Arthur ne paraît pas. Sans doute il n'était pas au Cap quand l'incendie a éclaté ; cependant, comment tarde-t-il si longtemps ?... Hélas ! y a-t-il une seule partie de l'île où l'on ne soit en péril !

« Monsieur de Taverny ? dit un des nouveaux arrivés qui entend répéter souvent ce nom sur le vaisseau ; j'ai ouï raconter qu'il a été arrêté par les noirs de Jean-François.

— Que dites-vous ? s'écrie une voix.

— Que M. de Taverny est prisonnier : ce qui veut dire qu'il est mort, car on n'a pas encore entendu dire que Jean-François, et surtout son illustre chef Biassou, aient pardonné à un blanc d'être blanc, et M. de Taverny était un des plus intrépides colons ; un brave, ma foi ! Toute l'ile le sait !

— Imprudent ! dit le capitaine ; voyez ce que vous avez fait ! » Et il montrait une femme qui venait de tomber évanouie.

Au même moment, tous les bâtiments en rade, remplissant le port, eurent ordre de partir. Le vaisseau auquel M. de Taverny avait confié Marie l'emmena en voguant à pleines voiles.

(Suite.)

En 1796, on commençait à recouvrer quelque calme en France après le temps de la terreur. Un homme d'un âge avancé montait lentement les quatre étages d'une étroite et haute maison de la vieille ville de La Rochelle.

« Est-ce là ? dit-il en parlant bas à un enfant qui le conduisait.

— Oui, monsieur, dit l'enfant. A quelle heure reviendrai-je ?

— Il est trois heures, dit le vieillard ; j'attendrai la nuit, et je reviendrai seul. La persécution se ralentit; c'est assez que tu m'aies conduit. Va, mon enfant, je retournerai sans toi. »

Et le digne homme tourna le bouton d'une porte qui n'était pas fermée à clef. Il se trouva dans une petite mansarde de forme irrégulière, et entièrement nue. Dans un coin, sur un large paillasson, un vieux nègre tressait des corbeilles ; le jonc dont il se servait, l'aiguille et la navette qui passaient et repassaient les brins de diverses couleurs autour des appuis d'osier, le vase plein d'eau dans lequel trempaient les pailles, voilà tout ce qu'on apercevait dans cette pauvre chambre.

Le nègre ôta son bonnet de laine, et sa tête crépue s'inclina pour saluer : « Bonjour, *bon per*, »

dit-il; il ouvrit une porte en s'effaçant pour laisser passer l'étranger, mais sans quitter le pène de la serrure qu'il referma doucement derrière le prêtre. Ensuite il poussa un soupir, essuya une larme, et se remit à l'ouvrage.

Dans l'autre chambre, sur un lit de camp, une jeune femme pâle et amaigrie paraissait prendre un peu de repos. Un réseau commencé, des navettes et des fils de soie de plusieurs couleurs, épars sur son lit, attestaient que, malgré sa souffrance, la malade cherchait encore à travailler. Un enfant frais et rose jouait tranquillement auprès de la fenêtre, tandis qu'une femme respectable se tenait assise au pied du lit; ses yeux étaient fixés avec inquiétude sur la malade endormie. Une servante, accroupie auprès d'un réchaud sous une noire cheminée, soignait une tisane; elle se retourna au bruit léger que fit la porte, malgré toutes les précautions du vieux nègre. Le prêtre vit que cette servante était une négresse paraissant âgée et qui pleurait en silence.

Le digne ecclésiastique fut ému; il comprit tout de suite que ce réduit cachait le mystère de quelque grande infortune. La vieille dame créole tourna la tête, et, se levant doucement, lui fit signe, puis alla à lui, et lui dit tout bas :

« Soyez béni! Peut-être allez-vous faire du bien à ma fille; depuis si longtemps elle désire un prêtre! Ne l'éveillons pas! c'est le chagrin et l'insomnie qui l'ont conduite là. Elle souffrait en silence, elle passait les nuits au travail; il n'y a que huit jours que nous

l'avons forcée à prendre du repos, en restant sur ce lit. »

La jeune femme entendit murmurer des paroles, et s'éveilla.

« Ah! c'est vous, mon père! je vous ai longtemps souhaité. Vous voyez une personne trop faible peut-être sous l'épreuve... mais une chrétienne qui, si elle doit mourir, dit-elle en jetant un regard sur sa mère, veut se mettre en état de paraître devant son Dieu.

— Vous paraissez épuisée, ma fille; mais j'ai vu bien des malades et des mourants, et vous ne paraissez pas devoir mourir. Je vous entendrai, ma fille; la parole du prêtre, par la permission de Dieu, est une consolation pour la vie plus souvent encore qu'une préparation pour la mort.

— Eh bien! donc, mon père, parlez-moi, et, s'il se peut, fortifiez-moi. Je ne demande point à être consolée. Si je vis, je dois servir le Seigneur dans l'amertume. Qu'il soit loué de vous avoir permis d'arriver jusqu'à moi! Mais ne courez-vous aucun danger? Je ne veux pas que personne s'expose pour moi. Ah! il est si affreux d'être poursuivi, de ne pouvoir faire un pas en sûreté! Je ne me pardonnerais pas de causer la perte d'un autre; c'est assez de ce qui est arrivé! dit-elle en soupirant. On m'a dit que tout est plus tranquille, ne m'a-t-on pas trompée? est-ce vrai, mon père?

— Oui, ma fille, c'est vrai; soyez sans crainte. Mais quand il y aurait du danger, dit le prêtre en souriant, ne serait-ce pas le devoir du ministre de

Dieu de s'exposer pour le service des âmes! Heureux, ma fille, ceux qui meurent en donnant leur vie pour leur prochain!

— Oh! oui, reprit vivement la jeune femme, et Dieu les récompense, n'est-ce pas? non-seulement ceux qui, comme vous, s'exposent pour le salut, mais encore ceux qui se sacrifient pour leurs femmes, leurs mères, leurs enfants et leurs amis?

— En doutez-vous, ma fille? Dieu a des récompenses pour toutes les vertus, pour tous les sacrifices.

— Et ceux qui survivent sont bien malheureux!

— Ma fille, heureux, toujours heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice! Une grande récompense leur sera réservée. Puisque vous avez la foi, il vous reste un grand bien, et vous ne devez pas pleurer comme ceux qui n'ont pas d'espérance. Mais vous êtes bien jeune, et vous avez été frappée sans doute par de grandes infortunes?

— Monsieur l'abbé, j'ai vingt-deux ans, et j'ai déjà épuisé la coupe de toutes les joies et celle de toutes les douleurs. Ecoutez-moi avant d'entendre la confession de toutes mes fautes, et vous verrez tout ce que j'ai souffert. »

En ce moment l'enfant qui avait ramené l'ecclésiastique entra tout ému.

« Monsieur le curé, dit-il, gardez-vous de sortir c'est la Providence qui vous a conduit ici. Il arrive un ordre de Paris pour faire une descente dans toutes les maisons suspectes, et j'ai entendu une femme qui disait à un garde municipal: « Va, moi, j'te donnerai une bonne prise, et sans peine. Ah! ah! ah! queu

farce! Il sera pris comme une souris dans la souricière. G'nia longtemps que je sais que l' ci-devant prêtre Lormeaux est caché chez la citoyenne Malon, c'te ci-devant, qu'est obligée d'en rabattre de ses *deux de* qu'alle vous étalait : de Malon de Courcy. Oui! vas en chercher aujourd'hui des comtes et des marquis! et des *de*! C'est ça qu'est beau, le peuple souverain! Et dans la souveraineté dont j'ai ma part, moi qui suis du peuple (et j' m'en vante) j'veux faire des miennes. Est-ce que je suis pas libre? citoyenne de la république une et indivisible; entends-tu? Liberté! égalité! plus de grands, plus de petits, plus de vilains et de manants. Tout est égal devant la loi : citoyen président, citoyen représentant, citoyen cocher, citoyenne harengère, s'il vous plaît. Ah! parce que j' vends de la marée, on croit que je n'ai pas droit à mon titre? Attends, attends, j' vas dénoncer la ci-devant Malon et le ci-devant prêtre Lormeaux...

« Monsieur, je n'en ai pas écouté davantage, et je suis venu vous dire de rester caché ici.

— Mais je vais compromettre cette maison! s'écria le prêtre effrayé.

— Non, dit la vieille dame, on n'aura pas la pensée de vous chercher dans une maison où ne se trouvent que des locataires. Nous sommes si peu connues! Nous pourrions vous cacher momentanément dans une chausse-trape qui donne du grenier sur une petite tourelle. D'ailleurs, on ne cherchera pas; on sait que nous sommes des fugitives de Saint-Domingue. Quelqu'un t'a-t-il vu entrer? dit-elle à l'enfant?

— Personne.

— Bien. Va vite, et prends garde de te trahir.

— Oh ! il n'y a pas de danger. Mon père n'est pas suspect : c'est un bon républicain ; mais il a aidé bien des braves gens, et respecte les prêtres. Il m'a défendu de les appeler *citoyen* quand j'en conduirais quelques-uns. »

L'enfant sortit.

« O mon Dieu ! dit la jeune femme, vous m'assuriez que vous ne couriez plus de danger.

— Vous voyez que c'est pour mon salut que je suis venu chez vous.

— Nous vous traiterons le moins mal que nous pourrons. On mettra un matelas de mon lit sur celui de Mouzaskin, en haut dans la tourelle, dit la vieille dame. (Elle n'ajoutait pas que c'était le seul qui composât son modeste lit, et qu'elle ne se coucherait pas de la nuit.)

— Je serai bien, mes chères dames, toujours bien ; nous aurons plus de temps pour entendre l'histoire de vos malheurs. O Seigneur ! Seigneur ! faites qu'on ne découvre pas la retraite de nos frères ! »

Le temps des recherches, commandées en 1796 contre les *ci-devant prêtres*, ne dura à la Rochelle que trois jours. Aucun prêtre ne fut découvert, et ce retour de persécution fut le dernier. A partir de ce moment, les ecclésiastiques ne furent plus inquiétés dans leurs retraites.

Le bon M. Lormeaux put visiter souvent les créoles de Saint-Domingue que nous avons facilement reconnus. La douceur de Marie, le dévouement des bons

noirs, la tendresse de madame Fanchet, ne s'étaient pas démentis. Le malheur n'avait pas trouvé Marie sans énergie; elle avait su travailler de ses mains pour faire vivre sa famille. On a vu que son fidèle nègre lui consacrait aussi le fruit de son industrie. Elle eut bientôt fait connaître tous ses malheurs au digne ecclésiastique.

« J'ai été frappée, lui disait-elle souvent, dans ce que j'ai de plus cher. Je n'ai jamais aimé que Dieu, ma mère, mon mari et cet enfant destiné peut-être à devenir bientôt tout à fait orphelin; et Dieu m'a ôté mon mari, celui qu'il m'avait donné pour appui. Je n'ai pas eu un moment pour me préparer à ce malheur. J'attendais cet ami sur le vaisseau qui devait nous ramener tous, et j'ai entendu subitement annoncer sa mort!... ah! mon père, sans avoir pu lui dire un mot, sans lui avoir donné aucun secours, sans qu'il ait pu recevoir les consolations des mourants!... Le soigner malade et le perdre, eût été affreux; mais le perdre assassiné!... Les cruels! ils lui auront peut-être fait souffrir mille supplices!

« Mon père, il faut avoir éprouvé de telles douleurs pour les comprendre. Quand je suis revenue à moi sur ce vaisseau qui m'emmenait, je ne voulais pas continuer ma route; je disais qu'il n'avait pas péri, que ce n'était pas possible; je demandais une barque, une chaloupe... Le vaisseau m'emmenait rapidement, mon cœur se brisait... « Il va venir nous rejoindre, disais-je, et il trouvera le vaisseau parti, c'est alors que les noirs le prendront... » Tels étaient mes discours dans mon égarement; mais les témoignages de

tant de passagers, venus du Cap après nous, furent si douloureusement unanimes, que je dus me rendre à cruelle évidence et croire à mon malheur.

» Depuis, mon père, je cherche à me soumettre. mystère qui enveloppe cette mort me trouble lgré moi; il empêche mon cœur de se résigner me à un mal irréparable, et de trouver la paix. —utte de la raison contre une espérance illusoire geme mon âme. Inutilement je cherche du calme: ssimule pour ne pas affliger ma mère; je souris on enfant; je réponds aux soins de mes bons gres, je me livre à un travail assidu; mais malgré oi, je nourris dans le fond de mon cœur une douleur qui devient tous les jours plus vive...

— Et cette douleur, ma fille, ruine votre santé; il faut la modérer. Au milieu de votre peine vous avez de grandes consolations: une mère, un enfant, des serviteurs auxquels vous devez la vie de ces êtres si chers... Combien de victimes de la révolution sur la terre de France seraient heureuses de ce qui vous reste...

— Ma bonne mère! qu'elle a souffert pour moi... pour moi seule, mon père! Il faut soutenir cette vie matérielle qui nous est laissée quand notre vie morale est brisée... A Philadelphie, où le vaisseau nous a conduites, les ressources nous ont manqué. Que ma mère a pris de soins! que d'inquiétudes... La Terreur nous empêchait de venir joindre un bon oncle que nous regardions de loin comme notre ange tutélaire, et qui, poursuivi lui-même, trouva moyen de nous aider à une si grande distance. Enfin, le 9 thermidor

arrivé, nous voulûmes venir en France pour nous trouver dans une patrie, sur une terre où on parlerait notre langue, près de cet oncle vénéré... Mon père, nous ne le trouvâmes plus... Le 9 thermidor était venu pour lui huit jours trop tard... Incarcéré, jugé en quarante-huit heures, il avait péri. Ses biens étaient perdus, ses enfants dispersés.

» Ce dernier coup nous a anéanties. Nous avons fui Paris ; nous sommes venues à La Rochelle. Là je vois cette mer qui apporte, quoique à une grande distance, le vent qui a soufflé sur la terre où sont sans doute dans un coin ignoré, les restes de celui que je pleure... Et quand il débarque quelque colon de Saint-Domingue, je lui demande s'il n'a pas recueilli quelque détail sur la mort de M. de Taverny, l'un des défenseurs de l'île, qui a été tué en voulant assurer la fuite de sa femme et de son enfant. »

Tels étaient les entretiens de madame de Taverny avec le digne prêtre. Madame Fanchet ne savait si elle devait ou non les encourager. D'abord les visites de M. de Lormeaux avaient paru amener une diversion utile, mais bientôt le mal de madame de Taverny avait repris le dessus ; de plus en plus elle paraissait s'affaiblir, et le temps s'écoulait sans dissiper sa langueur.

Un matin le vieux prêtre entra.

« Ma fille, dit-il, le gouvernement vient de reconnaître le nègre *Toussaint Louverture* comme gouverneur de Saint-Domingue.

— Mon père, cette nouvelle n'intéresse que les colons qui ont pu survivre aux désastres de l'île.

— Toussaint a rendu un grand nombre de prisonniers.

— Heureux, mon père, ceux qui ont parmi les prisonniers un père, un mari ou un frère! Pour m[illegible] délivrance d'aucun prisonnier ne réjouira [illegible]ur.

— Ma fille, vous avez lu quelquefois de vieilles légendes ; n'avez-vous pas été touchée de celle de ce seigneur des anciens âges qui retrouve au fond d'une forêt, sous la garde d'une biche, sa femme Geneviève, qu'il croyait avoir fait périr ?

— Oui, mon père, soupira Marie, dans les légendes il se trouve de ces rencontres heureuses...

— Il arrive quelquefois ailleurs que dans les légendes des choses étonnantes qui paraissent tenir du miracle... Et si Dieu vous appelait à réaliser une de ces merveilles si surprenantes, qu'on a peine à croire, quoiqu'elles soient vraies, seriez-vous assez forte pour la supporter ? Une grand joie vous feraitelle mal comme une grande douleur ?

— Que dites-vous, mon père? que semblez-vous dire ?...

— Voici, ma fille, voici qui vous dira mieux que moi. »

Au même moment madame de Belly entra, cette jeune dame qui avait voué à Marie une amitié de sœur depuis que Marie avait sauvé son dernier et unique enfant. Elle se jeta dans les bras de madame de Taverny.

« Amie ! chère amie ! s'écria-t-elle, que vous êtes

changée ! Séchez vos larmes, je vous apporte une bonne nouvelle.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! cria Marie d'une voix étouffée. Arthur ! Arthur, vivrait-il ? pourrait-il vivre ?... Ne me trompez pas, par pitié, j'en mourrais !

— Arthur vit ! il vit pour t'aimer... » dit une voix bien connue qui venait du dehors. Et un jeune homme en uniforme se précipita dans le triste appartement.

« Arthur !...

— Marie !... »

Et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Arthur pressa mille fois sur son cœur sa femme, sa mère, son fils. Des larmes, de douces larmes coulèrent ; celles d'Arthur s'échappaient avec des sanglots, car il avait tant souffert, et il était si heureux, que le contraste l'oppressait. Le fidèles serviteurs eurent leur tour ; ils ne pouvaient croire leurs yeux. « Maître à nous ! maître à nous ! » répétaient-ils sans pouvoir se persuader qu'ils parlaient à M. de Taverny.

Le prêtre et la jeune dame jouissaient d'un tableau si délicieux.

Le lecteur désirera sans doute, comme Marie, savoir pourquoi cinq ans entiers s'étaient écoulés sans qu'on eût des nouvelles de M. de Taverny, puisqu'il était vivant, et qu'on voit maintenant que le bruit de sa mort était faux.

En reconduisant son détachement, avant de quitter l'île, Arthur était tombé entre les mains d'un corps nombreux des noirs de Jean-François et de Biassou ; il s'était vaillamment défendu, mais ses soldats

avaient presque tous péri, et les autres avaient été faits prisonniers avec lui. Les passagers, montés à bord, étaient bien informés ; ces passagers savaient que Biasson avait donné l'ordre de massacrer les prisonniers, et que cet ordre avait été exécuté.

Mais ils ne savaient pas qu'avant le supplice, Georges, ce noir toujours dévoué à la famille de madame Fanchet, quoique toujours avec les rebelles, avait trouvé le moyen de faire évader Arthur, et que seul, de tous les prisonniers, il avait échappé.

Arthur n'avait pu rejoindre le vaisseau ; dans une mortelle alarme pour sa femme et sa mère, ne sachant comment leur faire parvenir de ses nouvelles, ignorant même si elles avaient pu être en sûreté au moment de l'incendie qui eut lieu quand lui-même était prisonnier, il erra quelque temps dans l'île. Il apprit que tous les vaisseaux étaient partis ; par des informations indirectes, il fut enfin assuré que sa femme était sur le vaisseau. Alors il ne songea plus qu'au moyen d'obtenir passage sur quelque navire; il sut qu'on était ardent à sa poursuite, car son évasion avait été découverte ; alors il imagina de se joindre pour un temps, en qualité de volontaire, à un régiment français : de là il espérait s'embarquer. Dès les premières sorties qu'il fit avec le régiment, il fut fait prisonnier de la main de Toussaint. Toussaint Louverture commençait alors sa carrière ; il conservait souvent la vie de ses prisonniers. Arthur ne périt pas, mais il ne recouvra la liberté qu'au moment où l'autorité de Toussaint fut reconnue par le gouvernement français. Il se hâta d'aller à Philadelphie, où il sut

que madame Fanchet et madame de Taverny étaient parties pour la France. Il s'embarqua aussitôt, et retrouva sur le vaisseau cette dame de Belly, qui put l'instruire de tout ce qui était arrivé à Marie depuis le jour où elle croyait l'avoir perdu.

Tous les deux jugèrent qu'en la retrouvant, il fallait user de sages ménagements pour lui annoncer son bonheur. Madame de Belly voulut se charger de le lui apprendre elle-même ; elle épargna bien des inquiétudes à M. de Taverny, car elle avait su que madame Fanchet et sa fille avaient choisi le séjour de La Rochelle.

Le bonheur revint de nouveau visiter les anciens habitants de Balive. Les vieux nègres retrouvèrent leurs chansons et les joies de leur jeunesse. L'enfant connut le prix de la tendresse d'un père ; il ne vécut plus entouré de larmes. Madame Fanchet se livra aux transports de son bonheur. Marie recouvra la santé ; elle ne cessait de remercier Dieu, et souvent ses paupières se mouillaient des larmes de la reconnaissance. Madame de Belly resta leur amie, et fixa sa demeure auprès d'eux.

En 1818, à Paris, un mariage brillant attirait un grand concours de voitures et de riches équipages.

« Qui se marie ? demande un curieux.

— C'est le fils du général de Taverny, un des officiers les plus distinguées de l'armée. Il épouse la fille du comte de ***. Cette femme pleine d'amabilité est sa mère. On dit qu'elle est créole, et qu'elle n'entend jamais parler des malheurs de Saint-

Domingue sans une émotion marquée, mais que chaque fois elle ajoute : « Ceux qui, après les terreurs de la tempête, recouvrent ce qu'ils croyaient perdu, ne peuvent avoir que des paroles de reconnaissance ! »

FIN.

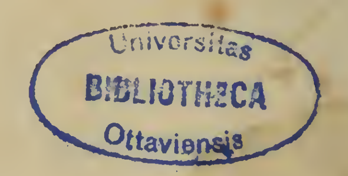
TABLE.

PREMIER VOYAGE.

DEUXIÈME VOYAGE.

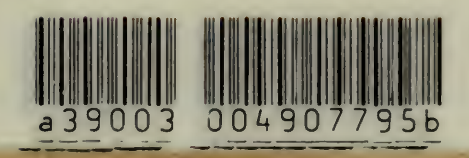
TROISIEME VOYAGE.

QUATRIÈME VOYAGE.



FIN DE LA TABLE.

Tournai, typ. de J. Casterman et Fils.


a39003 004907795b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 03 01 21 04 0